L'EXTRAORDINAIRE TÉMOIGNAGE DE PLATINI

VENDREDI 6 JUILLET 2012
N° 3 456 BIS _ 67e ANNÉE
1,60 €

FRANCE football

francefootball.fr

WEEK END

+ LE DVD DU MATCH
COMMENTÉ PAR THIERRY ROLAND ET JEAN-MICHEL LARQUÉ

ALLEMAGNE 2,80 € | AUTRICHE 2,80 € | BELGIQUE 2,00 € | CANADA 4,25 $CA | DOM 2,70 € | ESPAGNE 2,50 € | GRÈCE 3,20 € | ITALIE 2,50 € | IRLANDE 3,20 € | LUXEMBOURG 2,00 € | MAROC 20 MAD | PAYS-BAS 2,80 € | PORTUGAL CONT. 3,20 € | ROYAUME-UNI 2,20 £ | SUISSE 4,10 FS | TUNISIE 2,80 DNT | 15 X 0015-9857 | PHOTOS L'ÉQUIPE

N° SPÉCIAL 8 JUILLET 1982 ALLEMAGNE-FRANCE 3-3 (5 T.A.B. À 4)

LA LÉGENDE DE SÉVILLE

Trente ans après, visite guidée à l'intérieur de ce qui demeure le match le plus fou et le plus émouvant de l'histoire des Bleus

M 00715 - 3456 - F: 1,60 €

1932. Création de la recette unique Ricard.

1956. Et si on modifiait la recette ?

1976. Heu..., non.

2012. La recette de Ricard a 80 ans.

80 ANS ET TOUJOURS JAUNE.

★ RETC EURO RSCG Ricard est une marque enregistrée de Pernod-Ricard S.A. - Ricard S.A. au capital de 54 000 000 € - 4-8, rue Berthelot 13014 Marseille - 303 656 375 RCS MARSEILLE. Packshot agence Emulsion

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

4 SÉVILLE '82
LE ROMAN
Nés un 8 juillet

PLATINI
« Un moment sublime, merveilleux » 20

BATTISTON
Héros malgré lui ! 30

26 | SÉVILLE 82
Six, en plein mythe
33 | Corver, un ami qui nous voulait du bien
40 | Au panthéon du foot
44 | Rummenigge : « C'était plus que du foot »
46 | Mémoires d'outre-Rhin
50 | Que faisiez-vous le 8 juillet 1982 ?
54 | Les artistes jouent la prolongation
56 | DÉCRYPTAGE
Deschamps réfléchit, Le Graët prie
58 | REPORTAGE
Baup débarque à l'OM
60 | TRANSFERTS
Ndinga, l'attraction monégasque

ÉDITO Par Rémy Lacombe

DE L'ÉMOTION PURE

C'EST UNE DATE QUE L'ON N'OUBLIE PAS. Comme celle de l'assassinat de Kennedy ou du premier homme qui a marché sur la lune. Comme celle, plus tard, de la victoire de la France contre le Brésil ou des attentats du 11 septembre. Tous ceux qui ont vécu ce match se souviennent de l'endroit où ils étaient et des gens avec lesquels ils partageaient la soirée. 8 juillet 1982, Séville. France-Allemagne, demi-finale de la Coupe du monde. Une affiche de rêve ? Plutôt une affiche de science-fiction.

Les Bleus n'étaient pas programmés pour aller aussi loin dans la compétition. Ni pour s'approcher aussi près de la qualification. Ils n'avaient plus atteint ce palier depuis 1958 et les exploits de Kopa et Fontaine.

À la 98e minute, ils menaient 3-1. L'histoire était en marche. Au bout de la nuit, ils s'inclineront aux tirs au but. Mais la légende, elle, était écrite. À l'encre indélébile.

À travers ce numéro spécial et le DVD qui l'accompagne, *France Football* vous fait revivre ce match qui fut un sommet du jeu en même temps qu'une dramatique exceptionnelle. Séville, c'est la preuve que la défaite peut être belle. Plus belle que certaines victoires. Didier Six et Maxime Bossis se sont effondrés après avoir raté leur tir au but. Mais l'équipe de France, elle, a fini debout. Plus grande morte que vivante. À cet instant, le pays entier était en larmes. Il venait de passer par tous les états. Le sentiment d'injustice se mêlait au bonheur d'avoir vécu un moment d'anthologie. Et à la désillusion d'en avoir raté un autre, encore plus fort.

Trente ans après, on en est toujours à fêter ce drôle d'anniversaire. Comme si le football français n'avait pas d'autre événement à célébrer. Comme s'il n'y avait pas eu le 27 juin 1984, le 12 juillet 1998 et le 2 juillet 2000. Aucun de ces triomphes n'a pourtant effacé la trace de Séville.

Le stade Sanchez-Pizjuan, devenu un lieu mythique, a survécu au Parc des Princes, au Stade de France et au Kuip de Rotterdam. Parce qu'au-delà de la beauté du choc, de l'agression de Schumacher sur Battiston et de l'antagonisme avec l'Allemagne qu'il a réveillé, ce match contenait un ingrédient qui résiste à l'usure du temps : l'émotion. Séville, c'est d'abord cela, de l'émotion pure.

Cela fait du bien de se replonger dans cette époque. Où les joueurs n'avaient pas besoin de chanter *la Marseillaise* pour justifier de leur attachement au maillot. Où la France vivait d'espoir et d'eau fraîche. Où elle était fière de son équipe nationale, même si les Allemands gagnaient toujours à la fin. On dirait, hélas, que les temps ont changé. ■

"Séville, c'est la preuve que la défaite peut être belle."

Mardi prochain

MARSEILLE
Le changement, c'est Baup !

SÉVILLE '82

NÉS LE 8 JUI

LA PLUS EXTRAORDINAIRE DES ÉLIMINATIONS de l'équipe de France allait être paradoxalem

C'était un jeudi. Il faisait chaud sur l'Europe et la nuit andalouse. Une belle journée pour venir au monde. Car c'est de ça qu'il s'agit, de l'acte de naissance d'une équipe et d'une mémoire collective, d'un de ces moments à jamais figées dans les souvenirs. Un repère. Que faisiez-vous le 8 juillet 1982, jour de RFA-France à Séville ? Et aussitôt les images défilent, chacun la sienne. Joueurs français et allemands ont écrit la légende devant des millions de témoins. Trente ans après, le chef-d'œuvre conserve toute sa force. Les acteurs n'ont rien oublié de ce qu'ils voulaient retenir ; pour le reste les années ont fait leur travail. Les Bleus présents en Espagne, des joueurs au staff – à l'exception notable de Jean Tigana, «Je n'aime pas parler. Les autres le font mieux que moi» nous a-til indiqué par SMS –, ont tous accepté de replonger dans cette journée particulière, tout comme les joueurs allemands sollicités. Ils étaient sur la pelouse dure de Sanchez-Pizjuan, sur le banc, dans les tribunes. Puzzle de sentiments, d'images, de souvenirs... Trente après, c'est ce 8 juillet, ce match, qu'ils nous racontent, avec leurs mots, leur vérité que le temps a pétrie. Trente ans après, l'émotion est toujours vive. Bernard Genghini se refuse à voir la séance de tirs au but : « Je sais comment ça finit » ; Alain Giresse a arrêté la projection après son but et quand on lui demande qui a gagné, il répond : « Nous, 3-1.... » Qu'ils ne lisent pas les dernières lignes pour continuer de rêver. ■

TEXTE PATRICK SOWDEN, DOMINIQUE COURDIER, ALEXIS MENUGE ET LA RÉDACTION DE *FF* **PHOTOS** L'ÉQUIPE

...ET C'EST LE JOUR DE GLOIRE QUI EST ARRIVÉ

Bernard Lacombe : « Ce ne sont pas des journées qui font vingt-quatre heures, mais trente-cinq ! C'est long. Ça n'en finit pas »

Carmona, environs de Séville. Malgré l'heure matinale, le soleil tape déjà. « Quand je me lève, il fait déjà chaud. J'ai toujours eu chaud au cours de ce Mondial ! » Un jour comme un autre pour Patrick Battiston ? Le calme est revenu après une journée de mercredi qui a vu la presse internationale débarquer dans le village andalou pour rencontrer les joueurs français. Terminé l'agitation. Le Mondial touche à sa fin et les hôtes du *Parador* quitteront les lieux en fin d'après-midi, direction le stade Sanchez-Pizjuan. Ensuite, Madrid ou Alicante, la grande ou la petite finale.

Le *Parador* de Carmona surplombe la ville blanche. Une ancienne résidence de chasse de Pedro le Cruel, roi de Castille au XIVe siècle, reconvertie en hôtel luxueux. C'est ici que les Bleus ont pris leurs quartiers, succédant aux Brésiliens, éliminés. « L'hôtel était sur une colline dominant la plaine andalouse et il faisait une putain de chaleur ! De la fenêtre de ma chambre, décrit Alain Giresse, je voyais un pauvre âne, attaché à un arbre, recherchant l'ombre alors qu'une brume de chaleur rendait la vision floue... » Mais les murs épais et la clim garantissent la fraîcheur à l'intérieur. Gérard Soler : « J'avais l'impression qu'il faisait froid. Simplement parce qu'il faisait moins chaud que dehors. Peut-être la tension, aussi. »

Quels ont été les premiers à rejoindre la salle du petit déjeuner ? Marc Bourrier, l'adjoint de Michel Hidalgo, sans doute : « J'étais toujours le premier levé, et ç'a dû être encore le cas le jour J. Vers 7 heures du matin. Le premier chez les joueurs, c'était toujours Michel Platini. » Et peut-être aussi Marius Trésor : « Je suis plutôt un lève-tard, mais, durant cette Coupe du monde, je ne sais pas pourquoi, je me suis souvent retrouvé parmi les premiers à descendre. »

Ensuite, chacun occupe son temps comme il peut. Sans portable, sans ordinateur. Bernard Lacombe : « Ce ne sont pas des journées qui font vingt-quatre heures, mais trente-cinq ! C'est terriblement long. Ça n'en finit pas. » Alors, quand vient l'heure de la causerie de Michel Hidalgo qui précède la promenade apéritive, c'est presque un soulagement. « Ouf, tu n'es plus seul ! souffle Giresse. Tu ne veux pas montrer que tu es tendu même si tu sais que les autres flippent tout autant que toi et font tout, eux aussi, pour ne pas le montrer. »

FACE À L'OGRE ALLEMAND

Marc Bourrier : « Oh, les gars, ils commencent à nous faire chier avec l'équipe de France de 58. Alors, à vous de jouer ! »

La causerie ? Les yeux ne sont pas dans les Bleus, les caméras absentes des salons du *Parador*. Le jour est historique et les mots presque superflus ; l'événement, on va le jouer. Marc Bourrier : « On sentait déjà le matin que ça fermentait, dans la tête des joueurs, que ça bouillonnait. Ils étaient déjà tous dans le match, c'est logique et normal. Le discours de Michel, je ne m'en souviens plus. Des trucs classiques. » Pour raviver les souvenirs, Lacombe est là : « Michel a surtout insisté sur la chance qu'était la nôtre de pouvoir atteindre à une finale de Coupe du monde. Quelque chose d'immense pour toute une génération. Pour lui aussi, qui avait vécu des moments difficiles comme le France - Pays Bas de la qualification quand il avait aligné Platini, Genghini et Giresse au milieu. Il y va sur les sentiments, sur la fierté de porter le maillot bleu. C'était un discours comme on en entend au rugby. Un discours sur les valeurs, celles de la France de l'époque. » Des mots simples que n'a pas oubliés Manuel Amoros : « Michel Hidalgo n'a pas insisté sur l'importance du rendez-vous. C'était : "Jouez comme vous savez le faire, éclatez-vous, amusez-vous !" Juste ça. » Jean-François Larios, lui, entend encore la flèche de Marc Bourrier : « Oh, les gars, ils commencent à nous faire chier avec l'équipe de France de 58. Alors, à vous de jouer ! »

Durant la promenade, ils y sont à Pizjuan. Giresse : « Après la causerie, par groupes, on a poursuivi la discussion. Les quatre du milieu, Michel,

Jeannot, Bernard et moi, on évoquait qui on allait trouver en face de nous. Platini a vite lâché la conversation ; ce n'était pas son truc d'envisager les possibilités. Les trois autres, on a continué un peu, cherché à voir comment jouer face à Breitner, Dremmler et Briegel le Décathlonien. Vous imaginez mon mètre soixante-cinq et mes 70 kilos face aux quatre-vingt-cinq de Briegel ! Et puis on s'est dit: on est bien en jambes, il faudra les faire courir, faire ce qu'on sait faire et qui nous a réussi jusqu'ici. Arrêtons nos conneries, jouons notre jeu ! »

L'Allemagne ! La République fédérale d'Allemagne, plutôt, qui atteint pour la sixième fois le dernier carré d'un Mondial. Championne d'Europe deux ans plus tôt, finaliste de l'édition précédente, championne du monde 74. Seul échec, le tournoi argentin quatre ans auparavant. « À cette époque, l'Allemagne, même quand tu la domines dans le jeu, c'est elle qui gagne à la fin. J'avais ça en tête, avoue Trésor. Ce n'était pas de la pression ni du stress, mais peut-être un début de conditionnement. » La dernière confrontation entre les deux équipes, en novembre 1980 à Hanovre, s'était soldée par une cinglante défaite des Bleus 4-1.

Et la RFA, c'était le Bayern, les poteaux carrés de Glasgow face aux Verts en 1976... Bernard Genghini : « Face à l'Allemagne, la France faisait un petit complexe, notamment sur le plan athlétique. Mais Sochaux avait éliminé Francfort en Coupe UEFA, Saint-Étienne était allé gagner 5-0 à Hambourg. On leur faisait aussi un peu peur avec notre football technique. » Michel Platini balaye ces sentiments d'infériorité : « Cette demi-finale, c'était un bonus. On était dans le "bonus time", pas le "money time". Il ne pouvait rien nous arriver. On ne savait pas ce qui allait se passer, on y allait ! »

LA NATIONALMANNSCHAFT DANS SES PETITS SOULIERS

Manfred Kaltz : « Parce que c'était la France en face, nous étions nerveux... »

Bernard Genghini a raison : les joueurs allemands craignent le brio technique de leurs adversaires. À les entendre, trente ans après, c'est tout juste si l'ogre n'était pas bleu. Harald Schumacher est affirmatif : « Pour nous, ils étaient les grands favoris de cette demi-finale. » Sans doute une façon de retrouver une unité après un tournoi jusqu'alors décevant. Horst Hrubesch et Manfred Kaltz font chambre commune dans l'hôtel *Los Lebreros*, à proximité du stade. Ils sont arrivés au dernier moment, tard dans la nuit de mercredi à jeudi. « Avec Kaltz, on parlait de ce match et nous étions admiratifs des milieux de terrain français. Sans oublier Marius Trésor en défense. Quel joueur, quelle présence ! C'était un honneur d'affronter une telle équipe ! » Kaltz : « Platini, Giresse, Tigana ... De vrais artistes du ballon ! Nous, nous manquions de sérénité. L'ambiance au sein de l'équipe était tendue. Nos prestations avaient été médiocres. Tactiquement, surtout, nous étions nuls et nous nous en sortions uniquement sur des exploits individuels. Nous aurions dû avoir un autre schéma de jeu, mais nous étions incapables de modifier notre système en plein match. Parce que c'était la France en face, nous étions nerveux. »

Aussi parce que le groupe est tiraillé depuis le début, comme l'admet Bernd Franke, la doublure de Schumacher. « Certains joueurs prenaient leurs coéquipiers de haut et cherchaient le conflit en permanence. » La présence et la personnalité de Paul Breitner ne font pas l'unanimité, et c'est un euphémisme. La gestion très permissive de Jupp Derwall, le sélectionneur, n'arrange rien et conforte les clans et les critiques telles celles, prononcées à voix haute, de Hrubesch qui fustige son « manque de courage ». Et puis il y a les blessés : Hansi Müller, Stielike, qui souffre du dos, Karl-Heinz Rummenigge, victime d'une contracture de la cuisse et qui sera sur le banc ce soir-là.

DIX ATTENDUS ET UNE SURPRISE

Dominique Rocheteau : « J'avais peur de déclarer forfait »

Rocheteau, lui, sera bien titulaire. « Je m'étais fait une entorse du genou contre l'Irlande du Nord. Le ligament était étiré et on a décidé d'attendre le dernier moment pour trancher. J'avais peur de déclarer forfait. J'avais perdu ma place après la défaite contre l'Angleterre, mais je l'avais regagnée et j'étais en pleine bourre avec un doublé inscrit contre l'Irlande. Le matin, Michel Hidalgo m'a demandé si je me sentais d'attaque. Je lui réponds qu'avec une piqûre dans le genou, ça ira une heure avant le coup d'envoi pour calmer la douleur et un gros, gros bandage. » Depuis la causerie, les Bleus connaissent les onze titulaires. Pas de surprise, si ce n'est Didier Six préféré à Gérard Soler. Hidalgo se justifie : « J'ai dû faire un choix entre un droitier et un gaucher qui, de plus, évoluait en Allemagne. Rocheteau était donc droitier et davantage dans l'axe, Six gaucher et plus sur le côté. »

Gérard Soler n'est pas surpris. « Le matin du match, je croise Michel Hidalgo. Il cherche ses mots, il me dit qu'il compte sur moi, mais ajoute : "Didier *(NDLR : Six)* connaît mieux les Allemands que toi." On a discuté dix minutes. Mais je le savais depuis la veille. Mon épouse m'avait annoncé au téléphone que je ne jouerais pas ! La femme de Didier Six lui avait dit que son mari était titulaire et moi remplaçant ! » Six excepté, l'équipe sera donc la même que celle qui a écrasé l'Irlande du Nord (4-1). Avec Jean-Luc Ettori dans le but.

Le Monégasque a débuté le tournoi comme titulaire malgré un manque d'expérience manifeste. « Avant la Coupe du monde, c'était plutôt Baratelli-Castaneda. J'étais le troisième larron. J'avais juste un match et demi avec l'équipe de France, une mi-temps contre la Grèce en février 1980, et un match amical contre la Bulgarie juste avant le stage de préparation. Si j'avais eu plus de vécu, avec Marius notamment, sans doute aurait-on eu un Ettori différent. » Le choix du Monégasque, c'est Ivan Curkovic qui l'a fait. L'ancien gardien des Verts a accepté la proposition de Michel Hidalgo de rejoindre le staff pour prendre en charge les gardiens. « Ma mission avait débuté en septembre 1981. Et, à Saint-Étienne, j'avais préparé mon successeur, Jean Castaneda. Dans mon esprit, il était le premier gardien, mais la situation a basculé lors du match de préparation perdu 1-0 devant le pays de Galles. Ce jour-là, il a semblé réaliser qu'il allait jouer un Mondial pour la France. La pression psychologique était manifestement trop forte pour lui et je l'ai dit à Michel Hidalgo. J'éprouvais le même sentiment pour Baratelli. On a donc choisi Ettori, jeune, courageux. Bien sûr, il n'était pas esthétique comme Dassaev *(le gardien russe)*, mais il avait la confiance de ses coéquipiers. Et il a fait le boulot jusqu'au bout. »

Autre époque, la veille, les portes de l'hôtel *Parador*, à Carmona, s'étaient ouvertes à la presse. Michel Platini affichait sa confiance quand Jean Tigana se méfiait déjà de messieurs les journalistes.

AVEC LE MERCURE, LA PRESSION MONTE

Harald Schumacher : « Ne jamais perdre le ballon de vue, comme le tigre avec sa proie. »

À l'hôtel *Los Lebreros* aussi, la journée est interminable pour les Allemands. Klaus Fischer : « Le programme du jour : petit déjeuner, 7 h 30, promenade, déjeuner, sieste, collation et départ pour le stade. Du grand classique. » Tout comme la causerie de Jupp Derwall. « Sa phrase préférée, se souvient Karl-Heinz Förster, c'était : "Faites un bon match et en récompense vous aurez

51 PISCINE

PLUS D'EAU
PLUS DE GLAÇONS

Déguster un 51 Piscine, c'est découvrir le pastis autrement. Le grand verre 51 Piscine permet d'allonger un volume de Pastis 51 (2 cl) avec beaucoup plus d'eau et une cascade de glaçons.

Verres 51 Piscine disponibles sur **www.pastis51.fr**

PERNOD SA capital 40 000 000 euros - 120, avenue du Maréchal Foch 94015 CRÉTEIL Cedex - 302 208 301 RCS CRÉTEIL

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

une bonne bière et un schnitzel *(viande panée)*". » Dans sa chambre, Schumacher se prépare au combat. « Les gardiens sont tous un peu pareils. Ils veulent rester dans leur coin, s'isoler et travailler plus que les autres. J'avais avec moi mes instruments de musculation. J'étais un fou de travail. J'essayais toujours d'avoir une approche mentale irréprochable de l'événement. Je m'imaginais des scènes de jeu mais en ne voyant que le ballon, jamais l'adversaire. Le but était de ne jamais perdre de vue le ballon comme le tigre ne doit jamais perdre de vue sa proie. Et je ne cessais de me dire que j'étais le plus fort, le plus en forme et que je savais maîtriser mes nerfs. Je n'ai jamais fait partie intégrante de l'équipe, m'isolant dès que j'en avais l'occasion. Si on me cherchait, on savait où me trouver : toujours dans ma chambre. »

Paul Breitner, que la plupart de ses coéquipiers évitent, est lui aussi un solitaire. « Je faisais chambre commune avec Rummenigge. Nous avons peu communiqué. La tension était palpable et parfois un regard suffisait pour nous comprendre. Je n'aime pas me faire des films, imaginer telle ou telle scène de match. Si tu commences à cogiter dans la chambre, tu deviens nerveux. Mon credo, c'est moins je pense, mieux je me porte. Le calme, le silence c'est l'idéal. » Hrubesch, lui, dort comme un gros bébé durant la sieste. « Comme d'habitude. L'enjeu n'a rien changé. »

Au *Parador,* tout le monde n'a pas cette faculté de débrancher. « Au bout d'une demi-heure, l'un de nous deux a dit qu'il n'arrivait pas à dormir, raconte Lacombe. Gigi s'est mis à préparer ses chaussures. C'était son rituel. Il en avait toujours une dizaine de paires avec lui qu'il sortait pour tel ou tel match. » Trésor fait des mots fléchés. Battiston se promène dans l'hôtel avec son bouquin, *le monde selon Garp,* de John Irving, puisé dans la malle remplie de livres offerte par Bernard Pivot. Il traverse la magnifique cour intérieure où ruisselle l'eau des fontaines. « Il n'y avait pas un bruit. » Attendre, encore attendre. Ruminer pour certains. René Girard, qui, avec Dominique Baratelli, Jean-François Larios, Bernard Lacombe, Philippe Mahut et Alain Couriol, sera en tribune : « Je savais que je ne faisais pas partie des seize. Il y a de la frustration, mais ce n'est pas le moment d'avoir des états d'âme et de faire rejaillir négativement ta déception sur le groupe. Tu restes concentré, tu fais partie toujours du groupe, c'est ton groupe, tes potes, mais forcément tu ne vis pas la journée de la même manière, le repas, la préparation, la causerie.... Plus tard, avant le match, tu essayes d'avoir des mots rassurants, un regard, une petite tape sur l'épaule, mais tout paraît dérisoire. Tu te sens presque inutile, tu n'es pas concentré comme les autres, tu ne sais pas trop comment t'impliquer. Tu n'as pas envie de dormir. La journée te paraît encore plus longue que pour les autres. » Arrive la collation. Silencieuse. « Alors tu écoutes le silence... » soupire Lacombe.

ON SE SUPPORTE ENSEMBLE, ON GAGNE ENSEMBLE

Christian Lopez : « J'allais en chambre pour la sieste, Larios bronzait à la piscine »

18 h 45, l'heure de partir pour le stade. Pour la première fois du Mondial, les Bleus jouent en nocturne. Le car laisse derrière lui le *Parador* et les gardes en faction qui ont fait de l'hôtel une forteresse. À l'intérieur, chacun est à sa place. Larios derrière, Platini devant, aussi éloignés l'un de l'autre que possible. Les deux coéquipiers de Saint-Étienne sont fâchés depuis des semaines, ils s'ignorent. À haut niveau, les équipes de potes, ça n'existe pas. Les tensions, les rancœurs, la frustration de ne pas être sur le terrain, la vie en collectivité parfois pesante surtout quand elle dure... Les vingt-deux sont ensemble depuis le 19 mai. Il y a le clan des Bordelais, la garde rapprochée de Platini... Il y a les grandes gueules, les écorchés vifs comme Jean Tigana. Bernard Genghini, son compagnon de chambre : « Il y avait eu le problème des anniversaires. Pour celui de Platini *(le 21 juin)*, il y avait eu un gâteau. Arrive celui de Jeannot *(le 23)*, et rien. Il a été oublié. Alors, il s'est levé, est allé en cuisine, est revenu avec une pomme sur laquelle il a planté une bougie, s'est assis et a lancé devant tout le monde : "Bon anniversaire, Jean." Ç'a jeté un froid. » Et il y a les déçus. Parmi eux, Patrick Battiston. « J'étais passé à côté contre l'Angleterre et j'étais sorti de l'équipe au profit de Manu *(Amoros)*. J'avais envie de rentrer chez moi, mais Marc Bourrier m'a aidé à m'accrocher : "Ne lâche pas, tu vas voir, tu vas rejouer..." » Christian Lopez, lui aussi, a mal vécu de ne plus être titulaire après l'Angleterre. Sur un coup de tête, il a même failli acheter un billet retour. Trente ans après, la pilule n'est toujours pas passée. « Aujourd'hui, encore, je me dis que les raisons

Promenade dans la cour du *Parador*. Gérard Soler a appris qu'il serait sur le banc alors que Jean-Luc Ettori et Maxime Bossis ne sont pas surpris d'être titulaires. Pour le staff de Michel Hidalgo, c'est le moment de la photo souvenir.

n'étaient pas seulement sportives. Je pense avoir payé ma complicité avec Larios, avec qui je partageais la chambre. C'était d'ailleurs compliqué pour moi qui m'accrochais pour rester dans le groupe, être au moins dans les size, alors que Jean-François s'était complètement coupé de l'équipe. Il était déconnecté. Quand j'allais dans la chambre pour la sieste, lui bronzait à la piscine. En touriste pratiquement. » Alors que Jean Castaneda joue les coéquipiers exemplaires – « Il était entendu que le gardien qui jouerait le premier match disputerait les autres. Donc, j'ai digéré ma frustration. » Dominique Baratelli a plus de mal. Il refusera d'ailleurs d'être sur le banc face à la Pologne pour la troisième place. « Le climat était assez pesant. Avec les deux autres gardiens, l'entente était plutôt bonne mais j'avais pris un coup sur la tête de ne pas être titulaire. Je suis resté dans le groupe sans y être vraiment, à l'écart avec Larios. » Une attitude que déplore Alain Couriol, coéquipier d'Ettori à Monaco, champion de France cette saison-là : « Baratelli a eu un comportement suffisant, comme si la place lui était due. » Mais tout cela n'empêche pas d'avancer ensemble. Dans ce car qui file vers Séville, chacun est à sa place, chacun est dans son match. Ou pas. Bruno Bellone : « Il n'y avait pas un mot. Nous n'avions pas d'écouteurs sur les oreilles. On avait nos yeux et on regardait à droite ou à gauche pour penser à autre chose. »

DANS LE TUNNEL, LE MATCH EST LANCÉ

Patrick Battiston : « J'étais sur un nuage avant de me retrouver plus tard dans les nuages »

Pour les Allemands, aussi, le moment est venu de partir. Mais trois joueurs manquent à l'appel. « Avec Schumacher et Littbarski, nous nous sommes retrouvés coincés dans l'ascenseur, raconte Klaus Fischer. Il y avait beaucoup de clients de l'hôtel avec nous, notamment des femmes qui ont commencé à paniquer. Au bout de quelques minutes, Schumacher a entrouvert la porte de toutes ses forces, entre deux étages. Il était fou de rage, chaud comme la braise. » Fischer lui-même est énervé, à en croire Littbarski : « Nous étions serrés les uns contre les autres et il a fallu attendre plus d'une quinzaine de minutes qu'on nous sorte de là. Klaus était très nerveux, il voulait se battre. » Mais le bus les a attendus. L'incident a-t-il

Origami jet
choisissez un nouveau smartphone tous les ans[1] à prix smart

Samsung

GALAXY S III

149,90€[3] avec le forfait Origami jet 24/7 à partir de 69,90€/mois et un engagement de 24 mois

DAS : 0,342 W/kg[2]

Origami, l'expérience mobile au top à prix smart
boutique Orange, mobistore, orange.fr

orange™

Offre soumise à conditions, valable en France métropolitaine jusqu'au 22/08/2012. Forfait également disponible sur 12 mois pour 6€ de plus/mois. Conditions de l'offre sur orange.fr

(1) Offre valable 12 mois après la souscription du forfait avec déduction des points du Programme « Changer de Mobile » et si le dernier renouvellement date de plus de 12 mois. Mobile attribué à prix préférentiel parmi les mobiles de la gamme Orange disponibles. Nécessite un réengagement de 12 ou 24 mois sur le forfait. **(2)** Le DAS (débit d'absorption spécifique) des téléphones mobiles quantifie le niveau d'exposition maximal de l'utilisateur aux ondes électromagnétiques, pour une utilisation à l'oreille. La réglementation française impose que le DAS ne dépasse pas 2 W/kg. **(3)** Prix de vente conseillé au 02/07/2012 sous réserve de la souscription à un forfait Origami jet à partir de 69,90€/mois avec un engagement de 24 mois. Mobile disponible avec engagement de 12 mois ou sans offre Orange selon tarif en point de vente. Orange France, SA au capital de 2 096 517 960€ - RCS Créteil 428 706 097.

perturbé le gardien ? Arrivé au stade, il s'aperçoit qu'il a oublié son maillot à l'intérieur du bus. « Le bleu ciel, celui qui me portait chance et que j'enfilais toujours. Le bus était parti. J'ai mis quelques minutes à m'en remettre, j'étais décontenancé, tendu. Et j'ai dû enfiler un maillot rouge, le même qu'Ettori. Mais, avec mon short bleu, je ne ressemblais à rien. »
Durant l'échauffement, les deux équipes s'observent, guettent des signes de nervosité. Karl-Heinz Förster salue son coéquipier de Stuttgart Didier Six. Battiston est très relâché. « J'étais sur un petit nuage avant de me retrouver plus tard dans les nuages. Avec le recul, je me dis que j'étais bien, trop bien peut-être. » Bruno Bellone toise les adversaires : « Quand je les ai vus, je me suis dit : ils sont balèzes, les mecs ! Kaltz, Hrubesch, Rummenigge, ils font deux mètres ! Et leurs cuisses, énormes ! Ils ne doivent pas boire la même chose que nous, ils ont eu du Viandox dans leurs biberons… Dans le tunnel, on sentait les Allemands très agressifs. Il y avait des insultes. Schumacher a fait le dur. On l'aurait dit dans un autre monde. Lui, c'est sûr, il n'avait pas bu la même chose que nous. On voyait qu'on ne s'aimait pas trop et que le match serait plutôt physique. » Franz Beckenbauer a annoncé la couleur dans *Bild*. Sous le titre « Comment battre la France ? », le Kaiser donne la recette : « Il faut être dur, très dur, tirer de loin et les attaquer sur le côté gauche. Ils ont horreur du jeu physique. » Message reçu.

FACE À LA FORCE, LE JEU

Alain Giresse : « On se prend un but à la con. Mais c'est fait. Alors, maintenant, il faut y aller. Et on a plongé dans ce match »

Alain Giresse entend encore *la Marseillaise*. « Putain, ça m'a remué ! Ça te donne la chair de poule, t'as les poils qui se hérissent. On ne chantait pas, on ne pouvait pas, mais à regarder nos visages, tu y lisais tout : l'émotion, la tension… Ça frappait fort dans ma poitrine. Vite, que l'arbitre siffle, vite ! »
Enfin, la délivrance. Le Néerlandais M. Corver, l'un des meilleurs arbitres du moment, donne le coup d'envoi. Et tout de suite, le ton est donné. Giresse : « On démarre mal. Les Allemands imposent leur jeu et leur arrogance parce qu'ils pensaient que, sur ce chapitre, nous serions complexés. Ils voulaient nous contrarier mentalement. » Du banc, Gérard Soler ne manque rien : « On les a vus nous mettre des coups. Ils voulaient prendre l'ascendant en mettant la semelle. » Battiston donne du coude à ses voisins : « Tu as vu ce gardien ? Il est fou. Tu as vu comment il rentre dedans ? Il ne faut surtout pas s'approcher de lui, il est agressif. » Sur le terrain, Amoros ne peut pas entendre l'avertissement : « Il m'a fait saigner du nez en me donnant un coup de coude sur un long ballon. » Littbarki trouve la transversale. Et trois minutes après ne manque pas le cadre. Ettori : « Une balle en profondeur de Breitner, je sors comme une bombe et je réussis une bonne intervention dans les pieds de Fischer. Je me relève mais Littbarski frappe et le ballon me passe entre les jambes. Pas de bol. »
Castaneda opine : « On ne peut rien reprocher à Jean-Luc sur ce but. » Et Michel Hidalgo sait qu'il reste du temps pour que sa philosophie l'emporte. « Mon idée, c'était de nous appuyer sur notre qualité de jeu, sur notre qualité technique, notamment au milieu. Quand j'entends parler du Barça aujourd'hui, je me dis que ça correspond à ce qu'on avait fait : possession du ballon, créativité, animation, vivacité, sans tenir compte du gabarit du joueur. » Et pour cela, il compte sur son carré désormais magique.
« Quelque chose d'unique au monde, s'emballe Soler. Trois numéros 10 et un 8 comme Tigana en demies d'un Mondial ! Plus Six et Rocheteau ! »
Hidalgo décrit son quatuor : « Tigana, un perturbateur pour l'adversaire, un coureur à pied capable de défendre. Il apportait le ballon dans les pieds, était capable de transpercer et de créer. Il n'a pas accepté facilement de jouer sur la droite. Avec Genghini, j'avais, pour la première fois, un vrai gaucher. De plus, c'était un créateur, pas impressionnant physiquement mais qui s'exprimait bien balle au pied. Et Giresse, et Platini, la créativité, la capacité de garder le ballon et de le donner, avec pour Michel un vrai sens du but. » Les Bleus reprennent le dessus. Giresse : « On se prend un but à la con. Mais c'est fait, c'est fait. On l'a pris, alors, maintenant, il faut y aller. Et on a plongé dans ce match. » Faute de Bernd Förster sur Rocheteau dans la surface, M. Corver n'hésite pas. Pas plus que Platini, qui égalise sur penalty avant la demi-heure de jeu. « On est revenus dans le match grâce au jeu, atteste Trésor. Comme si le but encaissé nous avait libérés. »

QUAND LE CARRÉ DEVIENT TRIANGLE

Bernard Genghini : « Kaltz m'a vraiment fait mal. Quand mon mollet est douloureux aujourd'hui, je me dis : " Tiens, Séville se réveille" »

À la pause, Hidalgo est rassuré. « Je leur dis qu'ils doivent continuer. Si ça tourne mal, ce sera ma faute. » Le docteur Maurice Vrillac refait une infiltration à Rocheteau. Le genou tiendra. Mais Genghini boite bas depuis que Kaltz lui a tapé fort le mollet droit. « J'ai senti qu'il m'avait vraiment fait mal. Fort, par-derrière. Cette douleur, je l'ai gardée longtemps. Quand je suis arrivé à Saint-Étienne après le Mondial, je la ressentais encore. Je crois même avoir encore des séquelles aujourd'hui. Quand je cours, il m'arrive parfois d'avoir soudain une douleur dans ce mollet. Il se contracte et je me dis : "Tiens, Séville se réveille." Je l'ai dit à Kaltz plus tard, quand il est venu à Bordeaux ou quand je l'ai croisé lors de tournois en salle. Ce n'était pas facile avec lui. Je lui en voulais car je suis sorti de cette demi-finale sur un geste méchant et gratuit. » Mais, durant la pause, Genghini veut encore y croire. Il ne s'assied pas, marche pour que le mollet ne refroidisse pas, reste en mouvement même sous la douche. « Mais j'ai compris que ç'allait être compliqué… » Dans ce « vestiaire vieillot, sans ouverture, un vestiaire d'amateurs. À Saupin, à Nantes, c'était mieux, c'est dire … », dixit Bossis, les joueurs s'hydratent, avalent des litres d'eau. Le match est âpre, la bande à Platoche domine mais rien n'est joué. Bientôt, il va entrer dans la légende. Chacun reprend sa place. Rummenigge est toujours sur le banc, Hrubesch aussi. « J'étais un peu apaisé d'avoir Fischer plutôt que Hrubesch. Il correspondait un peu à mes qualités : pas un grand gabarit, assez rapide, technique », admet Janvion, stoppeur au côté de Trésor, libero très décroché. La charnière contrôle. Le carré d'Hidalgo a pris la maîtrise du jeu. Rocheteau se démène pour échapper à la garde des deux frères Förster. Mais Genghini doit sortir après cinq minutes. « Un gros coup dur pour moi. Des années après, Michel Hidalgo m'a dit : "On ne saura jamais ce qui se serait passé si tu n'étais pas sorti. Ta sortie a déstabilisé le milieu." J'avais marqué deux buts dans le tournoi *(NDLR : contre le Koweït et l'Autriche)*, j'étais en forme, on vivait un moment exceptionnel … Mais je ne pouvais plus accélérer. » Il n'y a aucun milieu sur le banc. « Mais il y avait quatre créateurs sur le terrain. Et Battiston a déjà joué ailier », rétorque Hidalgo. Dans la tribune, René Girard rumine : « J'étais le seul milieu défensif disponible – avec Larios, mais qui était désormais hors jeu – et, durant un bref instant, je me suis dit que, peut-être, alors, j'aurais pu servir à quelque chose. Mais le choix avait été fait, je le respectais. Le reste, ce sont des conversations de bistrot… »

L'AGRESSION

Dominique Baratelli : « Tiens, Schumacher fait le ménage ! »

Le Lorrain entre. « À la mi-temps, Hidalgo me dit de me préparer. Je demande à Bernard : "C'est pas vrai, t'as pas mal ?" comme pour me rassurer. Mais j'étais dans ma bulle, je n'entendais plus rien autour de moi, sauf Michel *(Platini)* disant : "Il y a un truc à faire." Je suis entré sans me poser de questions, comme s'il ne s'agissait pas d'une demi-finale. Je me vois tacler Briegel, sûr de moi. Je joue milieu alors que je suis défenseur, mais je ne suis pas perdu. J'ai eu une activité constante, dense… pendant sept minutes. »
Sept minutes après son entrée, Platini lui adresse un superbe ballon de but. Sur le banc, sur la pelouse, dans les tribunes, tout le monde y croit. La France entière devant sa télé aussi. Battiston a devancé Schumacher, le ballon file, file, file… à droite du but. Beaucoup ont suivi la balle, n'ont pas vu le choc entre le joueur français et le gardien allemand, qui n'a pas cherché à stopper son élan. Hidalgo : « On était à l'opposé, éloignés du but allemand. On pense alors que ce n'est qu'une péripétie. » Soler non plus ne quitte pas le ballon des yeux : « Pendant un quart de seconde, on se dit : " Est-ce que le ballon va rentrer ? " On est joueurs avant tout. » Baratelli : « On ne pensait pas que c'était si grave. Sur la sortie du gardien, je m'entends encore dire : " Tiens, il fait le ménage. " C'est après qu'on a pris conscience de la violence du choc, de l'attentat. » Dominique Rocheteau est plus proche de l'action que le gardien du Paris-SG dans les tribunes : « Je suis un peu derrière, côté

Opposition de styles. Face à face, les champions d'Europe en titre et ceux qu'on ne va pas tarder à surnommer les « Brésiliens d'Europe ». Si les Allemands ouvrent rapidement le score, Tigana et les Bleus reprennent vite l'ascendant et Platini égalise sur penalty à la demi-heure de jeu.

droit, pas très loin. Je me rends compte du choc, mais je regarde le ballon qui continue et sort. C'est à la télé, ensuite, que j'ai compris l'impact. » Bruno Bellone a suivi l'action : « On se lève du banc car on croit que Battiston va marquer. On voit que Schumacher joue le mec car il craint un lob. » Même impression chez Alain Couriol : « Un attaquant aurait accéléré d'un côté ou de l'autre ou aurait tenté le lob. Normalement, le gardien doit s'arrêter et jouer comme un gardien de hand, en couvrant la plus grande surface possible. Mais là, il ne s'est pas préoccupé une seconde du ballon. » Schumacher dément : « J'étais persuadé qu'il allait essayer le lob, donc j'ai sauté très haut et, en une fraction de seconde, je l'ai touché avec ma poitrine. J'ai tenté d'amortir sa chute en plein vol en le retenant par le bras. » Et la victime ? « Je n'ai conservé aucun souvenir. La preuve, jusqu'à une période récente, j'ai toujours cru que, sur l'ouverture de Michel, je reprends le ballon de l'intérieur du gauche, de volée, alors qu'en réalité il rebondit. J'ai toujours cru qu'après avoir regardé le ballon dans le ciel, je le reprends tout de suite mais j'ai aussi la crainte de me faire rentrer dedans et, en même temps, je me dis non, il va sauter et éviter l'obstacle que je représente. Quand je réalise vraiment qu'il me fonce dessus, c'est trop tard. C'est en revoyant le match diffusé il y a quelques mois que j'ai découvert ça. Il ne faut pas se fier à sa mémoire ! »

DRAME EN MONDOVISION

Gérard Janvion : « Est-ce qu'on ne va pas nous annoncer sa mort à la fin du match ? »

Le docteur Vrillac, lui – « le général Vrillac », comme le surnomme Bernard Lacombe qui l'a eu comme chef au Bataillon de Joinville –, a tout vu et s'est immédiatement rendu compte de la gravité du choc. « Non seulement, je l'ai vu, mais je l'ai entendu aussi ! Le rôle du médecin, c'est de bien regarder le jeu, la position d'un pied ou d'une jambe lors d'un choc. Le médecin n'est ni entraîneur ni supporter. Pour lui, les joueurs sont plus importants que le ballon. Et j'ai le souvenir d'une agression manifeste, un choc rude. Trente

Le choc avec Schumacher a été terrible. Patrick Battiston, entré en jeu sept minutes auparavant, reste au sol, inanimé.

ans après, j'ai l'impression que c'était hier. » Le ballon sorti, c'est l'arbitre qui est désormais au centre de l'attention. Quelle sera la couleur du carton qu'il va sortir ? Qui va tirer le penalty ? Mais M. Corver ne met pas la main à sa poche. Il siffle un dégagement pour les Allemands. Un attroupement s'est formé autour du blessé. Battiston est étendu, ne bouge plus. « Je suis entré sur le terrain sans que l'arbitre ne m'y autorise, raconte Maurice Vrillac. Il semblait ne rien voir, c'était assez curieux. Les secours espagnols sont arrivés. Quand j'ai vu Patrick, j'ai été très inquiet car il était inanimé. J'avais peur pour les cervicales. Traumatisme crânien... on peut tout supposer. J'ai vu des joueurs victimes de ce genre de choc qui continuaient à courir même après le coup de sifflet final. Il y avait eu le choc et il était retombé lourdement. Il avait de petits tremblements. »

Alain Giresse s'éloigne, choqué par ce qu'il voit, se rapproche du banc où il calme un Michel Hidalgo excédé par une telle injustice, tout près de craquer. « Une grave injustice. On sera choqué quand on reverra les images. On ne comprend pas l'attitude de l'arbitre. Il ne siffle aucune faute ! Il y a faute, il y a penalty, un joueur avec la mâchoire fracturée et il ne siffle rien ! » accuse le sélectionneur, qui, près de trente ans après, recevra un message téléphonique d'excuses de M. Corver (voir pages 37-38). Choqué également, Gérard Janvion : « Un drame ! J'ai encore l'image en tête. De temps en temps, j'ai des flashes. On a vu pratiquement un gars qui agonisait. On se disait : "Merde, est-ce qu'on ne va pas nous annoncer sa mort à la fin du match !" »

ET PENDANT CE TEMPS, SCHUMACHER...

Bruno Bellone : « Le voir marcher dans son coin, ne se préoccuper de rien, ça te dégoûte ! Tu te dis qu'il n'y a pas de bon Dieu »

Les secondes s'égrènent, interminables. Et Schumacher ? Il jongle avec le ballon en attendant la reprise du match ! « On sait que c'est un fracassé de tout temps, s'emporte Larios. On sait aussi que c'est un grand gardien. Mais, aujourd'hui, il serait expulsé et peut-être même suspendu à vie ! » Bellone ne décolère pas : « Le voir marcher dans son coin, ne se préoccuper de rien, ça te dégoûte ! Tu te dis qu'il n'y a pas de bon Dieu. » Schumacher a, bien sûr, une autre explication : « Je suis retourné immédiatement dans mon but pour ne pas envenimer les choses. Si j'étais resté près de Battiston, les Français m'auraient provoqué et ça se serait fini en pugilat. J'ai vu que c'était dramatique. J'ai jonglé avec le ballon. Ça semble arrogant mais je ne savais pas quoi faire, j'étais perdu. Je n'ai cessé de ruminer : « Tout va bien se passer. Il n'y a rien de grave. Pas de panique... » » Tout va effectivement bien pour les joueurs allemands, soulagés de l'indulgence arbitrale, comme l'admet Klaus Fischer : « Nous avons une chance inouïe que l'arbitre ne l'expulse pas, sinon c'était mission impossible pour nous. »

Battiston est évacué sur la civière. Platini, son ami, un Lorrain comme lui, lui tient la main. « Parce qu'elle tremblait », se souvient Hidalgo. Il y a de l'inquiétude, de la rage. Bruno Bellone : « Ça gueulait de partout. La civière est passée devant nous. Le bras de Patrick pendait. On aurait dit qu'il était mort. » Alain Couriol entend encore son voisin François Remetter, ancien gardien international et représentant d'Adidas auprès des Bleus : « Il hurlait : "Sales Boches !" Il les insultait à moitié en alsacien. » Tout près d'eux, dans la tribune où il est consigné depuis le début du tournoi, Philippe Mahut se lève et rejoint le blessé : « Nous étions très proches depuis que nous avions joué ensemble à Metz. Je suis descendu dans la salle médicale où il se trouvait avec le docteur Vrillac. Il était complètement dans le cirage. » Mais il revient à lui. « Il a repris le contact, raconte le toubib.

Où suis-je ? Qu'est-ce que je fais là ? On a vérifié les fonctions cardiaque, respiratoire; le pouls régulier, la tension normale... J'ai été rassuré une demi-heure après le choc. Je ne l'aurais pas quitté avant. Je lui ai demandé le numéro de ses parents pour les rassurer, il m'en a donné un faux. Puis je l'ai laissé avec les médecins espagnols et je suis retourné sur le banc. » Philippe Mahut, lui, reste à ses côtés. « Plusieurs fois, j'ai eu au téléphone sa compagne *(ils se marieront durant l'été)*. Je la rassurais dès que le toubib me donnait des nouvelles. J'étais à l'intérieur du stade, loin du terrain. Le match, je le suivais vaguement de l'oreille, au son des clameurs, je me renseignais pour connaître le score... Mais je suis en dehors de cette rencontre. Tout est flou, lointain. Séville, pour moi, ça restera Patrick. »

TBWA\PARIS

totalFOOTBALL

Ne ratez rien de la prochaine saison de football avec beIN SPORT.

totalLIGUE 1

Dès le 10 août, retrouvez **100%** des matchs de la LIGUE 1® soit 8 matchs en direct et 2 en léger différé par journée de championnat, **seulement sur beIN SPORT.**

totalLIGUE 2

Dès le 27 juillet, retrouvez **100%** des matchs de la LIGUE 2® soit 1 match en direct, 8 matchs en direct et en multiplexe et 1 en différé par journée de championnat, **seulement sur beIN SPORT.**

totalLIGA

Dès le 18 août, retrouvez **100%** du championnat d'Espagne avec l'incontournable clasico entre le FC Barcelone et le Real Madrid, **seulement sur beIN SPORT.**

totalCHAMPIONS LEAGUE

Dès le 18 septembre, retrouvez **100%** de l'UEFA CHAMPIONS LEAGUE soit la totalité des 133 matchs en direct et 13 en différé, **seulement sur beIN SPORT.**

totalEUROPA LEAGUE

Dès le 20 septembre, retrouvez **100%** de l'UEFA EUROPA LEAGUE pour vivre les plus belles affiches en direct et des résumés grand format des autres rencontres à chaque journée, **seulement sur beIN SPORT.**

beIN SPORT 1 et beIN SPORT 2*

11€/mois

sans engagement

prix public conseillé

0826 827 828 ou sur **beinsport.fr**

(0,15 €/min depuis un poste fixe)

numericable	AUCHAN BOX	DARTY BOX	BIS	Parabole Réunion	CANALSAT
canal 46	canal 46	canal 70	canal 23	canal 83	canal 97

Alice	Bouygues	DARTY BOX	box	free	SFR	orange
canal 180	canal 60	canal 156	canal 68	canal 46	canal 31	canal 21

*beIN SPORT 2 sera disponible à partir du 28 juillet 2012.

beIN SPORT

LA TÉLÉ TOTALEMENT SPORT

LE MONDE EST BLEU

Jean-Luc Ettori : Cette agression nous a surmotivés. Avant, nous étions onze. Après, nous sommes cinquante millions. On ne touchait plus terre ! »

La longue interruption, le drame, le sentiment d'injustice ont perturbé tout le groupe. Christian Lopez attend d'entrer. « Je m'échauffe, j'attends, ça n'en finit pas. Je suis persuadé que je vais jouer comme défenseur, que Janvion va monter d'un cran. » Car, si Battiston a évolué comme ailier, ce n'est pas le cas du futur Toulousain. Mais Hidalgo ne lui dit rien. Alors, Lopez demande naturellement à Platini. Il y a trente ans comme aujourd'hui encore, beaucoup, y compris parmi les joueurs, sont persuadés que le patron, celui qui décide de l'équipe et de la stratégie, c'est Platoche. Un soupçon que balaye l'intéressé *(voir page 20)*. Et que Michel Hidalgo modère : « Nous discutions beaucoup mais je le faisais aussi avec Giresse, avec Trésor, qui étaient également des relais. Je ne suis pas du genre à dire : "On fait comme ça et pas autrement. " Je ne voulais pas d'un foot enfermé dans le carcan des consignes. Platini avait le respect de tous. Il avait le respect du jeu d'équipe et il savait ce que l'équipe lui apportait. »

« Je joue où, Michel ? » Platini : « Au milieu, tu joues au milieu. » Christian Lopez est surpris. « Mais je n'ai rien dit, je n'ai posé aucune question. J'entrais pour une demie mondiale, et c'était le plus important. J'allais jouer ! Peut-être que si je passe derrière et que Janvion remonte, la fin de match n'est pas la même. Peut-être qu'avec Janvion sur le dos, Rummenigge, un joueur rapide mais pas plus rapide que Gérard, n'aurait pas réussi ce qu'il a réussi... » Janvion partage cet avis : « Christian, c'est un bon tacleur, il a un bon jeu de tête, une bonne frappe, mais ce n'est pas un milieu. Il aurait dû prendre ma place – il avait joué avec Marius – et moi la sienne car, dans ma carrière, j'ai joué à tous les postes. Je me suis dit que c'était une connerie, et ça me hante depuis trente ans. À Saint-Étienne, il arrivait souvent que Michel Platini recadre l'équipe. Mais Michel était ami avec Battiston, sans doute était-il perturbé. » Peut-être, peut-être... Trente ans après, chacun a sa théorie. Avec des si... Le match n'est plus le même. Le public, s'il était initialement plutôt favorable à ces Bleus aux noms si familiers de ce côté des Pyrénées – Hidalgo, Amoros, Castaneda, Lopez, Larios, Soler – qu'aux Allemands tombeurs de la Roja, a, cette fois, clairement choisi son camp et son bouc émissaire : Schumacher, hué dès qu'il touche le ballon. Ce soutien transporte les joueurs français. Ettori : « La sortie de Battiston a décuplé nos forces. Cette agression nous a surmotivés. Avant, nous étions onze. Après, nous sommes cinquante millions. On ne touchait plus terre ! » Les Bleus des tribunes sont contaminés par l'euphorie. Baratelli : « Larios me dit : "Putain, ce match, on va le gagner !" Et c'est ce que je pensais aussi. C'était surréaliste ! » Mais les Allemands résistent à la furia, restent redoutables avec l'entrée en jeu de Hrubesh à un quart d'heure de la fin. Il reste une poignée de secondes et Manu Amoros récupère le ballon. « J'avance, j'avance, je me pose la question : "Est-ce que je tire ?", et j'arme une frappe du pied droit, du coude-pied, un peu extérieur. La balle rebondit sur la transversale. Ç'aurait été mon premier but en équipe de France. En 82 sélections, je n'en ai inscrit qu'un, contre la Belgique en 1986 *(4-2, match pour la troisième place du Mondial sur penalty)*. » Le temps réglementaire est terminé. Prolongation.

MADRID, NOUS VOILÀ !

Marius Trésor : « J'emmène le tank Hrubesch avec moi, qui est grand, costaud mais ne va pas vite. Donc je le sème et Gigi me met le ballon dans l'axe... »

La chaleur, les litres d'eau avalés, la fatigue. L'ensemble du staff s'affaire auprès des joueurs affalés sur la pelouse : Jean-Paul Sereni, le kiné, Henri Guérin, qui assure l'intendance, Ivan Curkovic, qui ne quitte pas Jean-Luc Ettori. Michel Hidalgo met aussi la main à la pâte ou, plutôt, aux mollets de Marius Trésor qu'il masse. Ne manque qu'Alain de Martigny. L'adjoint a dû quitter l'Espagne quatre jours plus tôt, au soir de France-Irlande du Nord, pour rejoindre son nouveau club, le Racing Paris 1 que Jean-Luc Lagardère vient de reprendre et qui a démarré son stage de préparation sans son nouvel entraîneur. « Ç'a été un crève-cœur mais mes dirigeants ne

Égalité 1-1 à l'issue du temps réglementaire. Impensable aujourd'hui, le sélectionneur, Michel Hidalgo, masse ses joueurs, ici Marius Trésor. Et durant la prolongation, les Bleus s'envolent grâce à une sublime reprise de volée de Marius Trésor. L'Allemagne joue son va-tout et fait entrer Karl-Heinz Rummenigge, blessé. C'est un tournant.

Kro, tout simplement

Kronenbourg®

FRED & FARID BK RCS Strasbourg 775 614 308

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

Incroyable renversement de situation alors que Giresse avait donné un avantage de deux buts aux Bleus. Rummenigge réduit le score et Klaus Fischer égalise d'un retourné acrobatique. Pour la première fois de l'histoire, une rencontre de Coupe du monde va se décider aux tirs au but. Didier Six peut donner un avantage décisif mais Schumacher s'impose. Puis c'est au tour de Max Bossis de rater le sien. Horst Hrubesch ne manque pas l'occasion d'envoyer l'Allemagne en finale.

pouvaient plus attendre. Étant en charge de la préparation athlétique de la sélection, mon rôle était pratiquement terminé. » C'est devant un poste de télévision, dans un hôtel de la banlieue de Genève où son club réside, qu'il suit le match. Espérant retrouver l'Espagne si les Bleus disputent la finale. « C'était terriblement frustrant d'être spectateur. Ça l'est quand vous êtes sur le banc de touche, mais au moins vous êtes dans l'action. » Il apprécie en tout cas l'état de forme de « ses » joueurs. « Ils étaient parfaitement préparés. Le seul souci qu'on ait eu à gérer, c'est la pubalgie de Platini. Sur le plan physique, ils ont rivalisé avec les Allemands. C'est ailleurs que le match s'est joué, sur l'expérience, des décisions arbitrales, des détails... Les détails, c'est toujours ce qui fait la différence. Si Amoros ne sauve pas in extremis contre la Tchécoslovaquie, il n'y a pas l'épopée. Et on aurait cherché toutes les explications à cet échec, on aurait remis en cause le stage à Font-Romeu, comme on l'avait fait après la défaite contre l'Angleterre. » « On tenait une finale de Coupe du monde ! s'emballe Janvion. Dans ces cas-là, on oublie la fatigue. On était en position de force, on avait l'emprise sur le match. » Et il bascule vite. « Trop vite », regrette aujourd'hui Couriol. Coup franc de Giresse le long de la ligne de corner. Marius Trésor raconte la suite : « On se connaît bien, Gigi, et moi. On a nos habitudes. Il sait, quand je pars au second poteau, que je vais revenir aussitôt dans l'axe. J'emmène le tank Hrubesch avec moi, qui est grand, costaud mais ne va pas vite. Donc, je le sème et Gigi me met le ballon dans l'axe que je reprends de volée. » Schumacher ne peut rien. « Ah, la volée de Marius ! Là, il a connu l'extase et l'a communiquée aux autres. » Gérard Soler ne s'en lasse pas. Gérard Janvion apprécie : « Je n'étais pas surpris car Marius aime monter sur les coups de pied arrêtés, mais plutôt pour mettre sa tête. Il a des qualités d'attaquant, il a joué attaquant d'ailleurs, comme moi, et il réussit un geste de numéro 9. Les meilleurs défenseurs, ce sont d'anciens attaquants. »

L'INVRAISEMBLABLE RETOUR

Gérard Soler : « Gigi avait atteint son Graal. Sa vie aurait pu s'arrêter là »

Que faire désormais ? Tenir ou continuer ? Michel Hidalgo coupe le débat : « On nous a reproché de ne pas bétonner, mais on est restés fidèles à notre idéal. Mieux vaut rester soi-même. On a continué. On a terminé meilleure attaque du tournoi. On n'a jamais oublié notre mentalité offensive. On n'a pas de leçon à recevoir de ceux qui affirment qu'on devait fermer le jeu. Si on avait fermé, on n'aurait pas marqué le troisième. » Parce que le troisième but suit rapidement et, cette fois, c'est Giresse qui s'en charge. Son tir ricoche sur le poteau droit de Schumacher et passe la ligne. Le Bordelais explose de joie, entame une interminable course. Soler voit toujours son visage : « Il vient vers le banc. Dans ses yeux, on voyait tout le bonheur du monde. Il avait atteint son Graal. Sa vie aurait pu s'arrêter là. Ce visage d'ange, c'est très fort. Si on me demandait de définir le bonheur en une image, ce serait celle de Gigi après son but. » 3-1. Ah Madrid, Madrid... « Ça nous semblait tellement facile, convient Ettori. Les Allemands étaient tellement à l'agonie. On les sentait à la ramasse. Je les regardais, ils étaient cuits. Ça se voyait dans leurs yeux. Parce que tout nous réussissait. » Après le but de Trésor, Jupp Derwall joue son va-tout et demande à Rummenigge, qui frotte sa cuisse avec une poche de glace depuis le coup d'envoi, de faire son entrée. La présence de l'attaquant du Bayern inquiète le Stéphanois Janvion. « Quand je l'ai vu, je me suis dit : "Merde..." Je le connaissais bien, je l'avais fréquenté en finale de Coupe d'Europe. J'aurais pu le prendre en marquage individuel. C'était mon point fort. C'est ce que me demandait Robert Herbin quand il y avait un attaquant redoutable en face. J'aurais dû, je ne l'ai pas fait. Mais peu de temps après son entrée, Giresse a marqué. Qu'est-ce qui pouvait nous arriver ? » Une rapide réduction du score par Rummenigge, par exemple. « J'ai déjà eu un claquage et tu ne peux pas accélérer, explique Bellone. Mais Rummenigge est entré comme si de rien n'était. J'ai trouvé ça bizarre. Il marque et les Allemands ont repris confiance. C'est terrible car ce but vient après une double faute sur Platini et sur Giresse. Mais Corver a été le douzième Allemand sur le terrain. » À lui seul, Rummenigge redonne l'espoir aux siens. « L'entrée de Karl-Heinz est déterminante. Après son but, les Français doutent », acquiesce Klaus Fischer, qui, six minutes plus tard, égalise : « Si j'avais contrôlé le ballon en retrait de Hrubesch, les Français me l'auraient chipé. C'était capital de le reprendre immédiatement. » Son retourné acrobatique fait mouche. 3-3.

TIRS AU BUT, UNE PREMIÈRE MONDIALE

Jean-François Larios : « On était trop gentlemen, pas assez italiens. Fallait descendre tous les mecs à 40 m du but »

Aujourd'hui encore, Michel Hidalgo ne veut pas se renier et argumente : « C'est la fraîcheur qui a fait la différence. Ils font entrer Hrubesch et Rummenigge quand, nous, nous avions dû procéder à deux changements sur blessure *(Genghini et Battiston)*. » Ses joueurs évoquent plutôt un manque de lucidité, une naïveté fatale, une absence de cette culture tactique qui fait la force des Italiens, futurs vainqueurs. Jean-François Larios : « À 3-1, on est trop gentlemen. On n'est pas italiens. Après ce que Schumacher a fait à Battiston, à 3-1, il faut descendre tous les mecs à 40 m de notre but. Faire faute, casser le jeu... On n'a pas été malins. » Ce que Genghini résume par « on avait les défauts de nos qualités ». Didier Six : « On était une équipe qui jouait le bonheur. Ça se voyait dans notre jeu et sur notre visage. La preuve de cette insouciance, la série de tirs au but : nous n'avions pas décidé avant le match qui devait tirer. »
Car, pour la première fois de l'histoire, un match de Coupe du monde va se conclure par une séance de tirs au but. Et Horst Hrubesch ne doute pas de l'issue : « Avant la séance, je vois dans les yeux de nos adversaires que nous avons gagné. Pour nous, c'était une chance ; pour eux, une corvée. » Jean-Luc Ettori, lui, y voit la possibilité d'être enfin décisif : « Égoïstement, c'était l'occasion de faire taire tout le monde. Je n'avais pas été épargné. J'allais pouvoir dire : "Je vous emmerde, on va en finale et j'ai arrêté un, deux, trois tirs au but." Je n'étais pas inquiet. » Schumacher ne l'est pas non plus : « J'avais pris mes renseignements avant. Je le faisais systématiquement. Mes amis, ma famille m'aidaient en regardant les matches et prenaient des notes. Je consignais tout dans un carnet, aujourd'hui au musée du Sport de Cologne : nom du joueur, club, gaucher ou droitier, tir à plat ou en hauteur. Les adjoints m'ont renseigné, les joueurs de Stuttgart m'ont dit comment Six frappait. Il n'y a qu'avec Platini que j'avais des problèmes car il les tirait à l'instinct. Je n'en ai jamais stoppé et c'est l'une des grosses déceptions de ma carrière. »

LA FINALE AU BOUT DU PIED

Manuel Amoros : « Quand Michel Hidalgo me l'a demandé, Je n'ai pas hésité. Je n'avais pas l'impression que l'enjeu était extraordinaire »

Les remplaçants ont quitté le banc, se sont rapprochés. Baratelli est avec eux : « Avec Lacombe, on a enjambé les grillages et on s'est retrouvé sur le terrain, aspirés par lui. On l'a envahi sous le nez des policiers espagnols ! » Jean-François Larios enrage de son impuissance : « Quand j'avais seize ans, à Pau, c'est le père de Jean-Michel Larqué qui m'a appris à les tirer. Je restais après l'entraînement... Je n'en ai raté qu'un dans ma carrière. Contre le Matra Racing. Le gardien était Michel Bensoussan... avec qui je m'entraînais à Pau. » Michel Hidalgo cherche des volontaires, mais ils ne se bousculent pas. Deux mois plus tôt, la finale de la Coupe de France entre le Paris-SG et Saint-Étienne s'est achevée de la même façon (2-2, 6 t. a. b. à 5). Ils sont quelques-uns à l'avoir vécue, dont Michel Platini : « J'avais tiré alors que j'étais blessé, mais personne ne voulait y aller tellement il y a de joueurs courageux... » Dominique Rocheteau y était allé, aussi pas question de fuir ses responsabilités maintenant. Tout comme Amoros, jeune et insouciant : « Je ne faisais pas partie des tireurs potentiels, on ne m'en a jamais parlé. Mais il y avait beaucoup de désistements. Quand Michel Hidalgo me l'a demandé, je n'ai pas hésité. Je n'avais pas l'impression que l'enjeu était extraordinaire. » Trésor refuse, Bossis ne veut pas être dans les cinq, tout comme Lopez : « Contre Paris, j'étais le sixième tireur et c'est moi qui avais manqué avant que Pilorget ne réussisse. Et ça, ça tourne dans la tête... À Séville, je devais être le septième, derrière Bossis. » Alain Giresse entame la série. « Du rond central au point de penalty, c'est long, c'est long. Ça fait dix kilomètres ! » Il réussit, tout comme Manfred Kaltz. Puis Amoros, Breitner, Rocheteau. Les Bleus mènent 3-2 et Ettori repousse la tentative de Stielike. « Quand je l'arrête, les Allemands prennent un coup de bambou. Quand on

arrête le troisième, généralement, on fait la différence. » Mais Didier Six se précipite – trop – et le manque. Trente ans après, ses oreilles sifflent toujours des reproches adressés, off ou on. Marius Trésor est impitoyable : « Six dit à Platoche : "C'est moi qui tire le dernier." Platoche lui dit non *(la version de Six diffère, voir page 26)*. Et là, il s'est levé et est parti tirer, fâché, absolument pas concentré. Il se voyait déjà en train de marquer le cinquième et de songer aux titres dans la presse : "Six envoie la France en finale !" Déjà, à la 98e, il avait préféré tenter une volée plutôt que passer à Platini en retrait. À côté, ce que fait Ginola contre la Bulgarie en 1993, ce n'est rien ! » Platini balaye la critique : « Personne ne reprochera à un joueur de manquer. Personne. Il n'y a que ceux qui les tirent qui les ratent. »

BOSSIS GENOU À TERRE, HRUBESCH BRAS AU CIEL

Maxime Bossis : « Je n'ai plus jamais tiré un seul penalty de ma vie... »

Et puis, la série n'est pas terminée. Littbarski réussit et annule l'avantage français. Une fois de plus, Schumacher s'incline devant Platini, Rummenigge assure. 4-4, la série de cinq est finie. Place désormais à ceux qui ne voulaient pas tirer. Maxime Bossis : « Tout le monde s'est planqué ou s'est dégonflé. Lopez s'est sauvé. J'y vais car en stage, en sélection, je les réussis tous : 48 sur 49 face à Joël Bats. Mais, quand je traverse le terrain, une éternité, je ne suis pas psychologiquement préparé car c'est rare que le sixième homme soit amené à frapper. Devant Schumacher, je me suis interrogé. Je n'avais pas d'idée car je les tire de toutes les façons. Schumacher a dit après coup qu'il savait où j'allais tirer car j'étais un défenseur, donc limité techniquement. Une insulte car j'étais plutôt un joueur technique. J'ai appris par la suite qu'il avait toujours plongé du même côté, le droit, mais sur le moment personne ne me l'a dit et moi je regardais sans regarder. Je voyais mon tour arriver... » Le gardien allemand s'impose. Ce « péno, on m'en parle toujours. Ça fait partie de l'histoire. J'ai l'impression qu'on en voulait davantage à Six qu'à moi. Pourtant, quand je m'accroupis après l'échec, je sens... Je n'en ai plus jamais tiré un seul de ma vie ensuite. Ah si, avec le Variétés, en Coupe. Et j'ai raté. Quand je m'étais élancé, j'avais pensé à Séville. » Bossis accroupi, le regard hagard, l'image a traversé les années. Il a compris. Si Hrubesch réussit le sien, le rêve sera passé. Larios : « On a pardonné à Bossis parce que c'était un défenseur. Six était un attaquant, et un attaquant, ça doit marquer un péno. Mais l'un comme l'autre ont dû vivre avec ce souvenir. » L'arbitre a posé le ballon sur le point de penalty. « Et moi je ne l'ai pas touché une seconde, raconte l'attaquant allemand. Beaucoup me demandent encore pourquoi. Je n'en éprouvais pas le besoin. Pourquoi être nerveux ? Si je ratais, nous étions à égalité. J'ai pris deux pas d'élan et, au moment de tirer, j'ai eu le temps de voir Ettori partir sur le côté où je tire d'habitude. Mais il est parti tellement tôt qu'il ne me restait plus qu'à pousser le ballon en plein milieu. » Jean-Luc Ettori s'en veut encore : « Aujourd'hui, même à cinquante-sept ans, je partirais du bon côté. Là, je me laisse embarquer. J'ai mordu trop facilement à certaines feintes. Le pis, c'est ça, le sentiment qu'on a pris n'importe qui et qu'on l'a installé dans le but. J'aurais aimé peser plus. Je n'ai pas fait perdre l'équipe de France, contrairement à ce que certains ont pu dire, mais je ne l'ai pas fait gagner, je n'ai pas été décisif. » Hrubesch a les bras au ciel. L'Allemagne ira à Madrid. Les Bleus s'effondrent. Sonnés. Les larmes coulent. Janvion réconforte un Tigana en pleurs : « Les gars étaient inconsolables. J'ai retenu mes larmes mais elles n'étaient pas loin. » Les remplaçants, le staff, tous se précipitent pour soutenir des joueurs abattus qui ne pensent qu'à quitter ce théâtre des rêves envolés.

UN VESTIAIRE DÉVASTÉ

Michel Hidalgo : « Je n'ai jamais vu des mômes aussi détruits ! Une classe de maternelle quand les mamans sont parties »

René Girard pousse la porte, pénètre dans le vestiaire : « Des vestiaires de vaincus, j'en ai vu dans ma carrière, mais comme celui-là... Ce qui frappe, c'est le silence, l'abattement. L'ambiance est lourde, pesante. Les mecs sont encore dans leur match. Tu vois tes potes et tes gestes de réconfort, tes mots paraissent dérisoires. Certains craquent, pleurent. Tu chiales aussi parce que c'est dur, inhumain... » Michel Hidalgo trouve des mots touchants, sensibles, mais personne ne l'entend. « Je me suis retrouvé devant des gamins. Une classe de maternelle quand les mamans ne sont plus là. Je n'ai jamais vu des mômes aussi détruits. Le grand Max ne méritait pas ça. Marius Trésor ne méritait pas ça pour la fin de sa carrière internationale. J'avais si souvent entendu son rire, et là il était en pleurs. » Un géant effondré, une image que Genghini n'a pas oubliée : « Ses mollets, c'était mes cuisses. Et je l'ai vu fondre en larmes comme un gamin. Qu'un garçon si costaud soit dans cet état ! » Stielike frappe à la porte, il veut féliciter ses adversaires, peut-être les réconforter, échanger son maillot. Hidalgo le fiche dehors, un regret aujourd'hui. Puis il gueule après Six, prostré sur son banc, lui demande de passer sous la douche. « Tu es comme le boxeur qui a perdu aux points après un beau combat, décrit Six. Tu restes assis et tous les coups que tu as encaissés ressortent. Et ils font mal... Beaucoup se mettent à pleurer, moi aussi. Peut-être que les nerfs lâchent... Tu finis par aller prendre ta douche mais tu ne sais même pas si elle est chaude ou froide. » Platini est seul dans son coin. Larios s'approche de lui : « Ce qui est arrivé est arrivé. Ce n'est pas grave. Tu es grand. » Et Battiston ? Sait-il, quand il est évacué vers l'hôpital, que ses potes ont perdu ? Qu'ils ont tous été grands ? Le docteur Vrillac l'accompagne dans l'ambulance : « Il a passé la nuit en observation. Son état s'était stabilisé, donc je suis allé dormir un peu. Le lendemain matin, il est sorti avec une minerve. L'équipe était déjà à Alicante. Nous, nous étions toujours à Séville. Sans hôtel. Il faisait une chaleur épouvantable. On s'est retrouvés dans un hall d'hôtel *(celui des Allemands)*, sans papiers, sans portefeuille. Les Espagnols nous ont trouvé des billets pour rejoindre l'équipe. »

LES VOYAGEURS POUR ALICANTE ET MADRID SONT PRIÉS DE PATIENTER

Horst Hrubesch : « Je n'avais pas de pitié pour eux. Nous n'étions pas les responsables. Ils n'avaient qu'à s'en prendre à eux-mêmes »

C'est dans un silence assourdissant que les vaincus rejoignent tardivement l'aéroport. C'est la cohue. De nombreux avions de supporters, de VIP, affrétés pour l'événement font la queue sur les pistes. Les Bleus, comme les Allemands, devront attendre leur tour. Face à face dans le hall. « Ils nous toisent quand on les croise, se souvient Rocheteau. Toute la délégation passe sans s'arrêter. Avec un sentiment de supériorité sportive. Eux partaient pour Madrid, nous pour Alicante. Ils n'ont pas eu un geste amical. » Horst Hrubesch : « Je n'avais pas de pitié pour eux. Ils n'avaient pas su gérer leur avantage malgré un grand match. Ils n'avaient qu'à s'en prendre à eux-mêmes. » Quelques personnalités patientent, Francis Cabrel, Lino Ventura ... Quelques vains mots de réconfort. Claude Bez, le président des Girondins, console ses six joueurs. Il y a du chagrin, de la colère aussi. À la vue de M. Corver, Jean Tigana s'emporte. Il faut le calmer, le maîtriser. Bernard Lacombe apostrophe un journaliste français. « Après le premier tour, il avait écrit qu'il avait honte d'être français, raconte Soler. Bernard lui a hurlé : "Et ce soir, est-ce que tu as honte ?" » Chez Trésor, la blessure ne s'est pas refermée : « Toutes ces injustices... Et on voyait l'arbitre rigoler avec les Allemands ! Quelque temps plus tard, Schumacher a sorti un bouquin avouant que certains d'entre eux étaient chargés. Des regrets, j'en ai toujours. » Michel Hidalgo échange quelques mots avec Jupp Derwall : « Un mec bien que j'avais rencontré lors de stages. On a parlé de tout. On n'avait pas à baisser la tête. On était passés du rêve à un cauchemar que nous ne méritions pas. » L'attente est interminable. Une heure, deux heures s'écoulent. Côté allemand, aussi, cela s'énerve. Stielike s'emporte contre l'organisation espagnole. Breitner fait un scandale. Ils savent les forces qu'ils ont laissées dans la bataille. Ils savent qu'elles leur feront défaut face à l'Italie. Les Bleus sont les premiers à embarquer. Ils s'écroulent dans leurs fauteuils, épuisés, le regard vide. Bellone revoit cette équipe, son équipe, « qui a promené son adversaire. À un moment, ils n'ont plus vu le ballon, un peu comme le Barça aujourd'hui. » Hidalgo se demande comment il va pouvoir trouver onze bonhommes valides pour jouer la Pologne. Larios pense aux vacances. Platini, lui, donne rendez-vous pour l'Euro français. Mais ça, c'est une autre histoire. ■

Rummenigge peut lever les bras. Son entrée a tout changé. Quant aux Bleus, ils sont inconsolables. Jean Tigana s'effondre en larmes dans les bras de Gérard Janvion ; Henri Guérin console Michel Platini et Alain Couriol tente de trouver les mots justes pour réconforter Alain Giresse. Mais c'est Paul Breitner et les siens qui défieront l'Italie à Madrid.

PLATINI

« Un moment sublime, merveilleux »

IL A REMPORTÉ TROIS BALLONS D'OR D'AFFILÉE, a gagné un Championnat d'Europe, la Coupe des clubs champions et la Coupe des Coupes, les Championnats de France et d'Italie... Pourtant, selon lui, le plus beau moment de sa carrière et le plus grand, c'est Séville.

DOMINIQUE COURDIER, à Nyon
dcourdier@francefootball.fr

MICHEL PLATINI A DIT OUI D'EMBLÉE. Raconter son 8 juillet 1982, trente ans après. Tout en précisant : « Je n'en parlerai pas avec d'autres. Je préfère que ça reste dans le foot, dans les bouquins, les publications. C'est l'histoire du football. » Au siège de l'UEFA, à Nyon, sur la rive suisse du lac Léman, le patron du football européen est donc redevenu, l'espace d'une heure, le numéro 10 et capitaine d'une magnifique équipe de France. Une équipe qui, ce jeudi-là à Séville, n'est plus qu'à un match d'une finale de Coupe du monde...

« Michel Platini, quelle est la première image qui vous vient à l'esprit quand vous songez au 8 juillet 1982 ?

Les bras levés de Hrubesch quand il marque le penalty. Il avait des bras immenses. Ils allaient jusqu'au ciel, je crois... Il marque et il fait ça *(NDLR : il imite l'attaquant allemand en levant les bras)*...

Et c'est la fin...

C'est la fin... ou le début de quelque chose. C'est la fin d'un match et c'est le début d'une légende. Si on avait gagné, on ne ferait pas un numéro spécial sur Séville. On ferait un numéro spécial sur la finale, qu'on aurait peut-être perdue...

On y reviendra. Mais vous avez toujours dit que ce match constituait un sommet...

C'est certainement le plus beau moment de ma carrière. Si on peut isoler un moment, parce que j'ai toujours considéré que le plus beau moment de ma carrière, c'était ma carrière. Mais si on doit ressortir un moment où on est passé par tous les sentiments du monde... Le plus beau livre que j'aurais à lire, la plus belle pièce de théâtre à laquelle je pourrais assister, le plus beau film que je pourrais voir, c'est ce match-là. C'est un moment qui te fait dire, après coup : "P..., je suis content d'avoir été là !" Même si tu as perdu. Et toute la légende, tout le mythe vient du fait qu'on a perdu. Moi, je trouve que c'est un moment sublime dans l'histoire d'une vie, dans l'histoire d'un groupe, dans l'histoire du football, dans l'histoire du monde. C'est vraiment sublime, merveilleux ! En acceptant la défaite. Mais il y a vraiment beaucoup de choses qui se sont passées...

> TOUTE LA **LÉGENDE**, TOUT LE **MYTHE** VIENT DU FAIT QU'ON A **PERDU.**

Ce n'était pas contre n'importe quel adversaire. Vous auriez pu aussi retrouver, en demi-finales, l'Angleterre, qui vous avait battus lors du premier match (3-1)...

Vous savez, on s'est retrouvés là un peu par hasard. C'est ce jour-là qu'on est devenus une grande équipe. Étrangement. C'est en perdant ce match-là qu'on devient une grande équipe. C'est ce match qui nous fait dire qu'on est une bonne équipe. On ne perd pas contre l'Allemagne, on est éliminés aux penalties, et l'Euro se joue après... Toute cette génération l'a en tête... Génération qui est là grâce au match contre la Hollande qu'on gagne avant, hein ! *(France - Pays-Bas, 2-0, le 18 novembre 1981.)* Si on ne gagne pas contre la Hollande, on n'est pas là, on n'est rien du tout ! Il faut replacer tout ça dans son contexte. Pour cette équipe-là, Séville a représenté le début d'une aventure. Qui s'est mal terminée en 1986. Parce que, autant on peut perdre ce match en 1982, autant on est meilleurs en 1986, et autant on doit gagner la Coupe du monde en 1986.

Dès le lendemain de ce match de Séville, vous dites : "Ce Mondial a permis de montrer la valeur de notre jeu. Et c'est maintenant au Championnat d'Europe 1984 qu'il faut penser."

Reprenez l'histoire depuis le début. 1978-1980 : on ne se qualifie pas pour l'Euro. Avant 1982, on ne gagne pas un match *(en 1980-81, la France est battue en Allemagne de l'Ouest, en Espagne, aux Pays-Bas et contre le Brésil ; à l'automne 1981, elle s'incline en Belgique, puis en Irlande)*. On en gagne un, c'est contre la Hollande. Après, on perd les matches amicaux *(défaites contre le Pérou et le pays de Galles, match nul contre la Bulgarie)*. Puis, à la Coupe du monde, on perd contre l'Angleterre à Bilbao. On bat le Koweït et on fait match nul contre la Tchécoslovaquie. Après, alors qu'on aurait dû se retrouver dans un groupe avec l'Allemagne et l'Espagne, on est avec l'Autriche et l'Irlande du Nord : ça change un peu... Donc, oui, on se retrouve à Séville par hasard. Complètement par hasard ! Voilà, c'est comme ça. Et on se retrouve au bon moment, le 8 juillet...

Le jeudi 8 juillet. À Séville, il faisait très chaud...

Il faisait très chaud. Il a fait chaud pendant tout le Mondial.

Est-ce que vous conservez un souvenir précis des heures qui ont précédé ce match.

Je me souviens du contexte. Il y a des joueurs qui étaient aux soins. Moi, j'ai passé la Coupe du monde à me soigner, parce que j'avais une pubalgie. J'avais reçu une béquille *(de la part du Tchèque Panenka)*, je n'avais pas joué le match contre l'Autriche. J'étais donc tout rouge d'un côté *(sur la cuisse droite)* et brûlé de l'autre parce que j'avais taclé. Pour la pubalgie, je passais mon temps à faire du "Dynapulse" *(appareil de thérapie électromagnétique)*. Pendant quatre heures, chaque jour ! Je ne m'entraînais pas, je ne pouvais pas. Le lendemain d'un match, pendant la Coupe du monde, je ne pouvais pas monter des escaliers. Je ne marchais pas, je pouvais encore moins courir. La veille du match, je commençais à courir, mais je ne pouvais pas taper dans le ballon. Et le jour du match, je jouais. Moi, les Coupes du monde, je les ai toujours passées avec des soins et des anti-inflammatoires. Donc, en Espagne, je passais mes journées comme ça. Aux soins, pendant que les autres se reposaient, à la piscine...

Ce France-Allemagne ne débute pas de la meilleure des façons. Littbarski ouvre le score, vous égalisez sur penalty. Dans quel état d'esprit êtes-vous ?

Moi, je vais dire comme diront tous les autres joueurs : je revois le match jusqu'à la séance des tirs au but. Ou plutôt jusqu'au moment où l'on mène 3-1. Moi, il y a longtemps que je ne l'ai pas revu. Bon, on était bien physiquement, on était en forme. La seule chose, c'est qu'on manquait

BIO EXPRESS

57 ans. Né le : 21 juin 1955, à Jœuf (Meurthe-et-Moselle). 72 sélections, 41 buts.
PARCOURS DE JOUEUR (milieu offensif) : Jœuf (1966-1972), Nancy (1972-1979), Saint-Étienne (1979-1982), Juventus Turin (1982-1987).
PALMARÈS DE JOUEUR : Coupe intercontinentale des nations 1985 ; Championnat d'Europe des nations 1984 ; Coupe intercontinentale des clubs 1985 ; Coupe des clubs champions 1985 ; Coupe des Coupes 1984 ; Supercoupe d'Europe 1984 ; Championnat de France 1981 ; Championnat d'Italie 1984 et 1986 ; Championnat de France L2 1975 ; Coupe de France 1978 ; Coupe d'Italie 1983 ; meilleur buteur du Championnat d'Italie 1983, 1984 et 1985 ; Ballon d'Or *France Football* 1983, 1984 et 1985.
PARCOURS D'ENTRAÎNEUR : équipe de France (novembre 1988-juin 1992). PALMARÈS D'ENTRAÎNEUR : néant.
AUTRES FONCTIONS : coprésident du Comité d'organisation de la Coupe du monde 98 (1992-1998), conseiller spécial du président de la FIFA (1999-2002), vice-président de la FFF (janvier 2001-2007), membre des comités exécutifs de l'UEFA et de la FIFA (depuis avril 2002), président de l'UEFA et vice-président de la FIFA depuis janvier 2007.

Michel Platini échappe à Kaltz sous le regard de Breitner. « Si on avait gangé, dit-il, on ne ferait pas un numéro spécial sur Séville. »

d'expérience. La seule chose, c'est qu'on se fait rouler par l'arbitre. La seule chose, c'est qu'il ne siffle pas penalty et expulsion. La seule chose, c'est qu'on a deux joueurs à l'hôpital et qu'eux ils font entrer Hrubesch et Rummenigge. À un moment, avec l'expérience, tu sens que ça va être dur de gagner, tu le sens. Tu as tout contre toi ! C'est peut-être pour ça qu'il est entré dans la légende, ce match...

Physiquement, vous paraissiez assez légers comparés aux Allemands...

Ah bon ?

Au niveau des gabarits.

On n'était pas légers ! Tu rigoles ou quoi ? Il y avait Marius Trésor !

Oui, mais au milieu : Tigana, Genghini, Giresse...

Mais Paul Breitner n'était pas plus grand que moi. Felix Magath n'était pas plus grand que moi. Dremmler n'était pas plus grand que moi. Il y avait Briegel qui était costaud. Et Fischer. Mais nous aussi, on avait de grands costauds : Giresse, Genghini... De grands costauds ! Mais, plus sérieusement, je pense que ce fut un grand, grand match !

Il est vrai que le scénario complètement fou de cette demi-finale a occulté la qualité du jeu pratiqué ce jour-là.

Un grand match ! Mais pour faire un grand match, il faut deux équipes. Et les Allemands, ils n'étaient pas mal, hein ! Avant le match, on n'est pas favoris du tout. On était fait davantage pour remporter la Coupe du monde 1986 que celle de 1982.

Un des moments clés du match, c'est bien sûr la sortie de Genghini à la 51e minute...

Oui, il avait été blessé par Kaltz ! Et là, on fait entrer Battiston.

Et, à la 57e minute, vous lui donnez un ballon en profondeur...

Oui, c'est dommage, c'est lui qui aurait dû me donner le ballon, et pas l'inverse ! *(Rire.)* Parce que si c'est lui qui me le donne, je vais marquer le but, je ne le mets pas à côté.

Il frappe, la balle part...

Moi, j'ai regardé la balle.

Et vous ne voyez donc pas l'impact entre Battiston et Schumacher ?

Non. J'étais à côté de l'arbitre. Arbitre que j'ai rencontré, un jour !

Ah oui ?

À Amsterdam. Finale de Ligue des champions Real-Juventus, 1-0, but de... Mijatovic *(1998)*. Et là, je rencontre l'arbitre. Enfin, il vient vers moi : "M. Platini, bonjour, vous vous souvenez de moi ?" Je lui réponds non. Il me dit : "Je suis M. Corver." Je lui dis alors : "Ah là, je me souviens, maintenant !" Lui : "Voilà, je tenais à vous dire, on n'a pas eu le temps d'en parler, mais je n'ai pas vu le choc, j'ai suivi la balle..." Je lui ai répondu : "Je peux comprendre, parce que moi aussi, j'ai suivi la balle." C'était plus important, le ballon, que les cervicales de Battiston. Donc, j'ai suivi la balle et je n'ai pas vu l'impact. Et je pense qu'il y a beaucoup de gens qui, du regard, ont suivi le ballon. Et donc beaucoup qui n'ont pas vu l'impact. C'est pour ça qu'on a tous été un peu étonnés de voir Patrick par terre. Il n'y a pas eu de réaction immédiate, de violence contre Schumacher. Parce qu'on avait regardé la balle. Mais après, on nous a raconté et ça a été un peu plus violent...

Et ensuite, il y a cette image si marquante de Battiston emporté sur une civière, avec vous à côté qui lui tenez la main...

Oui, tout à l'heure, vous m'avez demandé quelle image je conservais de Séville. Et j'ai préféré citer les bras en l'air de Hrubesch parce que cette image est la conclusion de cette journée du 8 juillet. Mais, bien sûr, Patrick, c'est un ami. Trois ans en chambre ensemble. Et là, il était inanimé. C'était très, très grave ! Il est passé tout près de la catastrophe !

Vous aviez déjà vu, sur un terrain, un joueur sans connaissance ?

Non, jamais.

Et après, cela vous est arrivé ?

Non.

Et là, devant Battiston inanimé, vous avez eu peur ?

Oui, j'ai eu peur. J'ai eu peur et, pourtant, il faut continuer... Et c'est Lopez qui rentre. Et là, je ne suis pas bon. On a manqué de sens tactique.

Kaltz, Stielike, Dremmler, Breitner, Hrubesch, un mur à cinq devant Schumacher. «Avec l'expérience, tu sens que ça va être dur de gagner, tu le sens. »

Complètement. Si je suis en Italie depuis deux ans, si on est en 1984 ou en 1986, on ne le perd pas, ce match ! Parce que j'aurais fait quelques changements. Lopez s'est occupé de Rummenigge *(entré durant la prolongation)*, Janvion de Fischer. Ç'aurait dû être le contraire. Mais je n'avais pas le recul nécessaire et la lucidité, avec tout ce qui se passait autour, pour faire quelque chose.

Avec deux ans de culture italienne, les choses se seraient passées différemment ?

J'aurais réorganisé l'équipe sur le terrain. Je pense. Mais bon...

Parce que Christian Lopez, quand il entre, la première chose qu'il vous demande, c'est : "Je joue où ?" Et vous lui répondez : "Au milieu !"

Il aurait dû demander à Michel Hidalgo, déjà. Mais les Allemands, eux, font entrer Hrubesch (73e), puis Rummenigge (97e). Nous, on ne peut plus faire rentrer personne, tout le monde est à l'hôpital ! Donc, c'est un peu compliqué... Hrubesch, Rummenigge, Fischer, Littbarski... On se retrouve dans une situation tactique qu'on ne connaît pas. Parce qu'on ne peut pas dire qu'on a toujours attaqué. On nous a reproché d'avoir toujours attaqué. Moi, je pense qu'on a passé notre temps derrière. On n'avait pas la force d'attaquer, on avait dépensé beaucoup d'énergie. C'était intéressant comme match ! Mais on manquait d'expérience.

Manque d'expérience, manque de culture...

Manque de culture technico-tactique... Je pense que c'est le dernier match... comment dire ? Le dernier match libre. Le dernier match... Je voudrais trouver le bon terme... C'était le dernier match de l'insouciance, de la liberté tactique, où l'on jouait, quoi ! Ce qui était bien ! À partir de là,

SI JE SUIS EN ITALIE DEPUIS DEUX ANS, SI ON EST EN 1984 OU EN 1986, ON NE PERD PAS !

peut-être à cause de moi, parce que je suis allé en Italie, on a commencé tactiquement à davantage préparer les matches, avec les joueurs, à discuter d'autres choses… Je pense que c'est le dernier match de l'équipe de France insouciante. Après, je suis en Italie, je suis capitaine, on a d'autres discours de préparation que ceux qu'avait Michel *(Hidalgo)*, qui étaient plus fondés sur la moralité, l'humanité, la philosophie… que sur des détails.

Il y a un débat permanent autour du rôle de Michel Hidalgo par rapport au vôtre, et du vôtre par rapport à celui du sélectionneur. Certains disaient que…

… que c'était moi qui faisais l'équipe ? Non, je pense qu'à un certain moment les joueurs se sont un peu plus pris en main tactiquement. Après, on avait une ossature, avec Gigi *(Giresse)*, Max *(Bossis)*, avec d'autres joueurs… Pourquoi s'est-on davantage pris en main ? Parce que c'est la période où j'étais à la Juve *(à partir de l'été 1982)*, on en discutait… Bordeaux commençait à monter aussi, à avoir de la bouteille. On avait donc une approche un peu plus tactique qu'avant…

Mais vous est-il arrivé de marcher sur les plates-bandes de Michel Hidalgo ?

Non, jamais de la vie ! Non, non, non ! Par exemple, je n'ai jamais demandé qu'il sélectionne un joueur, je ne me suis jamais occupé des listes, des joueurs, jamais de la vie ! Après, entre les onze, on discutait entre nous, on disait : "On fait ci, on fait ça…" On connaissait mieux les joueurs. Je ne pense pas que Michel *(Hidalgo)* allait voir toutes les équipes, tous les joueurs… Il ne connaissait pas tous les joueurs. Nous, on les connaissait. Et puis, après, l'équipe de France commençait à avoir de l'expérience. Donc, c'était normal qu'on se voie entre nous. Ça faisait des années qu'on était là, on connaissait les joueurs en face… Donc, à Séville, on est entrés dans un autre monde. Totalement.

Une page est tournée ?

Avant, on était sympas, libres… amateurs. Mais peut-être qu'"amateurs", c'est un peu négatif ? Je veux dire "amateurs" dans le sens de libres. Après Séville, on est devenus plus conscients de nos responsabilités, de nos possibilités, en disant : "Maintenant, on va gagner !" Avant, perdre, ça ne changeait pas grand-chose. Séville, c'est le tournant de beaucoup de choses ! Mais le tournant de beaucoup de choses, c'est aussi le but que j'ai marqué contre la Hollande *(en novembre 1981)*. C'est le début de l'aventure. Dans l'histoire du football français, il y a eu deux tournants : Séville 82 et la finale de la Coupe du monde 98. Pour les gens, les supporters, leur façon de voir le football… C'est intéressant, Séville ! C'est pour ça qu'il y a eu des pièces de théâtre, des livres… ça marque une génération, ça marque un état d'esprit, ça marque beaucoup de choses. Et moi, je ne suis plus jamais allé au fond de toutes ces réflexions, mais c'est peut-être pour ça que, dans mon imaginaire, c'est le plus grand moment de ma carrière de footballeur. Le plus grand, parce qu'il s'est passé quelque chose de spécial ce jour-là…

Sur le terrain, Lopez a donc remplacé Battiston. Et le score reste à 1-1 jusqu'à la fin du temps réglementaire…

Avec le tir d'Amoros *(88e)*. Et là, on les bouffe ! Là, on est sur un nuage. S'il doit y avoir bagarre rangée, il y aura bagarre rangée ! Il y avait un degré d'énervement de tout le monde… et de la haine ! Ce jour-là, il y a eu de la joie, de la haine, de la violence, de la rancœur, de l'amitié, de la sympathie, de… il y a tout eu ! Mais là, on est dans un moment de haine !

> LE DERNIER MATCH DE **L'INSOUCIANCE**, DE LA LIBERTÉ TACTIQUE, OÙ L'ON JOUAIT, QUOI !

De la haine qui donne sans doute de l'énergie, mais offre-t-elle aussi de la lucidité ?

Elle donne de l'énergie. Mais après, le match te fait oublier le pourquoi du comment de la haine. Parce que, après, à 3-1, tu oublies que Patrick est à l'hôpital. Comme moi, quand on a joué au Heysel et qu'on ne savait pas qu'il y avait des morts. Tu es dans ton monde…

On est passés un peu vite de 1-1 à 3-1. Au début de la prolongation, Marius Trésor marque ! Une superbe reprise de volée, sur un petit coup franc côté droit, de Giresse…

Un but d'anthologie. Mais Marius, c'est un ancien avant-centre. Donc, il avait retrouvé ses gestes d'avant-centre.

S'il y avait eu le but en or, c'était fini, vous étiez qualifiés !

C'est pour ça que j'ai toujours été pour le but en or. C'est peut-être à cause de ça.

Six minutes après Trésor, au tour de Giresse de marquer !

Le but de Gigi est très beau aussi…

L'image de sa joie a marqué les esprits, elle a servi de générique, aussi…

Eh bien, oui, il est parti droit vers la caméra ! Il est fort, ce Gigi ! Formidable !

« Patrick, c'est un ami. Et là, il était inanimé. C'était très, très grave ! »

Vous menez donc 3-1 et il reste vingt minutes. C'est dans la poche ?

Oui, mais après il y a les aléas du match. Pourquoi on marque deux buts et qu'eux, ils n'auraient pas le droit de marquer deux buts ? Après, on n'a pas de remplaçants, eux ont fait entrer Hrubesch et Rummenigge, qui était blessé, mais c'étaient quand même deux des meilleurs attaquants du monde ! Et nous, on n'a personne à faire entrer. Et voilà, ça se passe comme ça. Et si nous, on marque deux buts, eux ont le droit de marquer deux buts !

On arrive aux tirs au but… Et il ne semble pas que les cinq tireurs, et encore moins l'ordre dans lequel ils vont frapper, aient été prévus…

Chacun apprend… Michel *(Hidalgo)* a appris, on a appris, tout le monde a appris… Si, deux ans plus tard, on arrive aux tirs au but à Marseille, contre le Portugal *(demi-finales de l'Euro 84, victoire 3-2 a.p., but vainqueur de Michel Platini à la 119e minute)*, je pense que Michel avait déjà préparé sa liste. On apprend tous. Là, on vient de nulle part. On forme une équipe qui se retrouve avec trois numéros 10 contre la Hollande. Ç'a été l'invention du siècle de Michel.

C'est lui qui a eu cette idée d'aligner Genghini, Giresse et Platini ?

Oui, oui, bien sûr. Moi, je ne suis jamais entré dans le choix des joueurs qui jouent. C'est lui qui a fait l'équipe, en fonction de sa philosophie. Bon, c'est notre philosophie et, à partir de ce moment-là, c'est le changement. Mais bon, pour en revenir aux penalties, ce n'est pas intelligent de dire : "On va voir qui a envie de tirer…" Moi, je savais que j'allais tirer, je ne suis pas entré dans le détail. De toute façon, un penalty, ce n'est jamais bien tiré ou mal tiré, c'est dedans ou pas dedans, voilà ! Regarde, en 1986, on a tiré des penalties, il y a celui de Bellone qui tape la tête du gardien et qui rentre…

Marius s'est plaint pourtant que Didier Six se soit précipité, alors que Stielike venait de rater le sien… Il paraît que Six vous aurait demandé de tirer le cinquième et que vous auriez refusé…

> LES ALLEMANDS, C'EST **DUR DE LES BATTRE !** C'ÉTAIT DU 50-50… ILS ONT GAGNÉ À LA LOYALE.

Non. Luis Fernandez me demande de tirer en dernier, en 1986. Il me dit : "Michel, chaque fois que j'ai tiré en dernier, on a gagné." Je ne voulais pas lui répondre : "Moi aussi." Je suis un bon capitaine, je l'ai laissé tirer en dernier, ça pouvait éventuellement nous permettre d'éliminer le Brésil. À Séville, non, je ne pense pas que Didier ait voulu tirer en dernier.

Et ensuite, il y a cette image terrible : Maxime Bossis accroupi après son tir au but repoussé…

C'est une autre image que j'aurais pu citer, mais j'aime mieux rester sur les bras en l'air de Hrubesch. Je ne veux pas accuser ce pauvre Max…

Il a l'air tétanisé…

Comme si le monde venait de lui tomber sur la tête. Mais je pense que personne n'a reproché à Didier ou à Max d'avoir raté leur penalty… P…, je me suis vu à la sortie du terrain, j'étais maigre à l'époque ! On voyait mes abdos. C'est bon de reparler de tout ça…

Et dans le vestiaire, tout le monde craque ?

On a tous craqué, on a pleuré… On n'a pas pleuré parce qu'on a perdu, on a pleuré parce qu'on a craqué complètement. Ça faisait un mois, deux mois qu'on était tous ensemble, on est partis depuis longtemps… et là, on craque. La blessure de Patrick… On craque tous. Ce n'est pas le mur des lamentations, hein ! On craque tous, on craque !

Bernard Genghini, par exemple, n'a pas oublié le grand Marius Trésor chialant comme un môme…

Marius a craqué. Moi, j'ai craqué. Et quand tu pleures, tu ne vois pas les autres en train de pleurer. Et pourtant, moi, j'ai encore à l'esprit des sons de gens… Mais ce ne sont pas des pleurs de tristesse. C'est les nerfs ! On ne pleure pas, on fait tous une crise de nerfs. On était tous dans notre coin. On ne se disait pas : "Tiens, toi, tu pleures comment ? Et toi ? Vas-y, pleure avant. Moi, je pleurerai après…" On ne pleure pas, on craque !

Dans votre carrière, avez-vous connu d'autres moments similaires ?

Non. Mais il y a un moment où je n'en étais pas loin, en 1992. Quand on a

40

C'est le nombre de sélections que comptait Michel Platini lors de la demi-finale de Séville en 1982. Sur penalty, il inscrivit face à la RFA son vingt-deuxième but sous le maillot de l'équipe de France.

Tir au but réussi de Michel Platini. Prochain joueur à tirer, côté français : Maxime Bossis…

Icon Sport

perdu contre le Danemark *(défaite 2-1 à l'Euro, le 17 juin 1992, dernier match du sélectionneur Michel Platini)*. Parce que je savais que je partais, que c'était la fin d'une période… Mais c'était davantage de la tristesse. Ce n'était pas nerveux. De la tristesse de quitter un monde. Et donc, ce jour-là, je n'étais pas loin des larmes. Je quittais un groupe sympa, etc. Mais, à Séville, ce n'est pas parce que je quittais un groupe sympa. Au contraire, c'était le début d'une aventure. Mais c'était les nerfs, ça n'a rien à voir. 1992, c'était une forme de tristesse que je n'ai pas ressentie quand j'ai arrêté ma carrière de joueur. Pour en revenir au vestiaire, on prend des nouvelles de Patrick, qui était à l'hôpital. Les nouvelles n'étaient pas bonnes… Après, on prend l'avion pour aller jouer à Alicante…

Le lendemain, la presse évoquera un match "qui est resté dans les limites de la virilité. Ce n'était pas une bagarre de chiffonniers." Vous avez eu cette impression ?

Il n'y avait pas de chiffonniers sur le terrain. On était plutôt une équipe bien élevée. On avait de la haine, mais c'était une haine tout à fait sportive. À part une grosse, grosse agression de Marius, juste après, qui est dangereuse, je ne voyais pas Gigi, Tchouki *(surnom de Genghini)*, Patrick, d'autres joueurs ou moi, avec notre éducation, je ne nous voyais pas aller casser la gueule des mecs.

On a évoqué l'arbitrage. Il y a eu évidemment l'agression non sanctionnée de Schumacher sur Battiston, mais il y a eu aussi deux fautes sur Giresse et sur vous au cours de l'action qui se termine par le but de Rummenigge qui ramène les Allemands à 3-2…

Sur moi, il peut y avoir faute ou pas faute. Regardez bien les images, l'arbitre peut siffler, peut ne pas siffler… De toute façon, c'est un match… on ne sent jamais qu'on va le gagner, même à 3-1. Même à 3-1, tu ne sens pas que tu vas le gagner ! Parce que c'est contre les Allemands, tu sens… l'arbitre, tu sens… Tu sens ! Le Brésil 86, tu sens que tu peux toujours le gagner. Séville 82, tu sens que tu ne peux pas gagner. Pourquoi ? Je ne sais pas. Parce que, au moment où ça doit tourner, ça ne tourne jamais du bon côté. L'arbitre ne siffle pas la faute sur Giresse, il y a contre-attaque et but. Mais bon, les Allemands, c'est dur de les battre ! C'était du 50-50… Ils ont gagné à la loyale, c'est l'arbitre qui n'a pas été bon. Ils ont gagné à la loyale, à part ce c… de gardien de but, à l'époque… Le reste, c'était loyal. C'était un bon match, un vrai match, un grand match.

Vous arrive-t-il d'évoquer cette demi-finale avec Karl-Heinz Rummenigge, que vous croisez souvent puisqu'il est président de l'Association des clubs européens ?

Les Allemands n'en parlent pas trop… Je pense qu'ils ont quand même un sentiment de gêne… Pour ne pas dire autre chose.

Ah ?

Oui, à Rummenigge, je n'en parle pas trop. Lui, il me dit : "On ne comprend pas qu'à 3-1 vous ayez perdu, quoi." C'est comme ça… Moi, je m'étais fait chambrer par les joueurs de la Juventus, Mais, un jour, on joue le Torino. On mène 2-0. Et, en trois minutes, le Torino marque trois buts et gagne 3-2. Je leur ai dit : "La France est passée de 3-1 à 3-3 contre l'Allemagne, mais la Juventus, avec la défense des champions du monde, est passée de 2-0 à 2-3 contre le Torino." Mais c'est comme ça… C'est irrationnel, le foot. On essaie de le rendre rationnel, mais on n'y arrive pas.

Vous est-il arrivé d'imaginer ce qui se serait passé si vous aviez éliminé l'Allemagne ?

Oui. Parce que moi, un mois après, je jouais en Italie. Chez les champions du monde. Je ne pense pas qu'on aurait gagné en finale.

Ah bon ?

Je pense qu'en 1986, on doit gagner. On a la meilleure équipe du monde. Malheureusement, en 1986, ni Gigi ni moi ne sommes en forme, Touré est blessé. Alors que toute l'équipe était au top. En 1982, on était aussi tous au top, mais on ne savait pas qu'on était bons. On n'était pas prêts. En 1986, on était prêts ! En 1982, on n'était pas prêts. Ce n'est pas dans nos têtes, on ne va pas en Espagne pour gagner la Coupe du monde, on y va pour passer un tour. On se retrouve là par hasard. Et c'est ça qui nous emmène en 1986, où on est prêts.

Quand vous dites "prêt", vous voulez dire mentalement ? Tactiquement ?

C'est un tout. Qui avait joué une finale ? Saint-Étienne en 1976. De cette équipe-là, il reste qui ? Janvion, Rocheteau. Et ce ne sont pas les plus leaders. Beaucoup jugent qu'on aurait dû gagner en 1982. Moi, connaissant l'Italie, connaissant les joueurs qui étaient derrière, eux étaient façonnés pour gagner. Nous, on était façonnés pour rien du tout !

« Je pense que les Allemands ont quand même un sentiment de gêne… Pour ne pas dire autre chose. » L'ÉQUIPE

Mais ces Italiens, vous les aviez battus en février !

Ce n'était pas en Coupe du monde ! La Coupe du monde, c'est un truc à part, c'est deux mois ensemble ! L'autre, c'était un match amical. Et puis, les Italiens, ils ont battu le Brésil, l'Argentine… Ils n'ont pas battu l'Irlande du Nord et le Koweït, avec tout le respect que j'ai pour eux. Nous, on arrive du diable vauvert.

Vous seriez arrivés sur les rotules, de surcroît ?

Mais ça va pas, non ? En pleine bourre ! Mais, sincèrement, je ne pense pas qu'on aurait gagné la finale. Connaissant les deux équipes…

En avez-vous parlé souvent, ensuite, avec vos coéquipiers de la Juventus ?

Ils m'ont remercié ! Remercié d'avoir fatigué les Allemands. En plus, comme par hasard, l'avion pour les emmener à Madrid n'est arrivé, comme le nôtre, qu'à 6 heures du matin. Plus une heure de bus pour aller à l'hôtel : 7 heures du matin.

Vous arrivez à Alicante le vendredi matin à l'aube. Mais, le lendemain, il y a le match pour la troisième place contre la Pologne !

Michel Hidalgo est parti sur l'idée de faire jouer ceux qui restaient. Moi, de toute façon, je ne pouvais pas marcher. Il y en a qui ne voulaient plus jouer, qui étaient fatigués. Le seul problème, c'est qu'on a perdu le match et que mon ami Boniek s'est foutu de ma gueule parce qu'il était troisième et moi quatrième. C'est pour ça que quatre ans après *(en 1986, contre la Belgique)* j'ai dit à l'équipe de remplaçants : "Il faut gagner le match pour qu'on termine troisièmes." Mais bon, on s'en foutait. Moi, je suis contre ce match pour la troisième place. D'ailleurs, à l'Euro, il n'y en a pas. Joseph Blatter *(président de la FIFA)* pousse pour qu'il y en ait un, mais on ne veut pas.

> LES ITALIENS ÉTAIENT **FAÇONNÉS POUR GAGNER.** NOUS, ON ÉTAIT FAÇONNÉS POUR RIEN DU TOUT !

Beaucoup de joueurs de l'équipe de France ont choisi de ne pas assister à la finale Italie-Allemagne (3-1), le 11 juillet 1982…

Moi, je suis resté. Je travaillais pour Europe 1. Je l'ai vécu comme pro-Italiens. En plus, j'allais à la Juve après. J'allais donc voir si les joueurs allaient pouvoir me faire de bonnes passes, si mes futurs coéquipiers savaient bien jouer au ballon ou pas. Je me suis dit : "Oh, je vais mettre du temps à comprendre leur jeu !"

Une dernière question : l'Euro 84 se serait-il déroulé de la même façon sans la Coupe du monde 82 et la demi-finale de Séville ?

Non, je ne pense pas. Il y a une génération qui arrive à maturité, les Bordelais qui font de bons résultats en Coupe d'Europe, l'équipe de France qui a vécu 1982 et Séville… On est dans une phase montante et le clou va être l'Euro. Parce qu'il faut le gagner, l'Euro, après ! Ce n'était pas dit qu'on allait le gagner. On est favoris, mais c'est le début d'une aventure qui aurait dû nous emmener à la victoire finale à la Coupe du monde 1986. » ■ **D. CO.**

FRANCK FAUCHER

SIX EN PLEIN DA

L'ANCIEN ATTAQUANT international est retourné avec *FF* à Sanchez-Pizjuan. Pour

VINCENT VILLA,
à Séville
villa@francefootball.fr

SI LE TEMPS ENJOLIVE LES SOUVENIRS, il n'a, à l'évidence, pas un effet aussi flatteur sur le stade Ramon Sanchez-Pizjuan, ouvrage enlaidi par quelques outrages. L'enceinte, qui abrita, le 8 juillet 1982, un match classé parmi les monuments historiques du foot français, affiche en ce mois de juin une décrépitude, certes passagère, mais criante. Enlevés en raison de travaux de rénovation, de nombreux sièges s'amoncellent en effet dans des tribunes à la mine désolée. En revenant sur le théâtre de cette demi-finale écrite comme une tragédie, désespérante et envoûtante à la fois, on pensait quitter le présent pour se projeter dans le passé. Cependant, c'est le passé qui s'invite dans le présent. « Le stade ressemble à ce qu'il était il y a trente ans, alors que, depuis, il a été rénové », s'étonne Didier Six, posté au bord d'un vague terrain aux allures de terrain vague. Avec beaucoup d'imagination et quelques effets spéciaux, on peut deviner que de l'herbe recouvre habituellement en abondance ce sol dévasté.

Pour le préserver, nous avons pour consigne de ne pas le fouler, mais ne pas s'aventurer sur ce terrain en friche aurait affadi le retour de l'ancien attaquant tricolore, qui se dirige sans hésiter vers le côté gauche. Comme s'il se

Toute la misère du monde s'abat sur Didier Six. Il vient de rater son tir au but.

NS LE MYTHE

frapper des tirs au but et asséner quelques vérités.

repérait grâce à un drapeau imaginaire planté dans sa mémoire, il désigne un endroit précis de la « pelouse » et s'allonge dessus. « C'est ici qu'on se trouvait juste avant les tirs au but. J'étais dans la même position. Michel Hidalgo est venu me voir une première fois pour me demander si je voulais faire partie des tireurs. Je lui ai répondu que non. Je ne voulais pas jouer les héros. En première période, Schumacher m'avait agressé sur un centre, il m'avait donné un coup au mollet. À cause de cette blessure, j'étais en train de me faire soigner. J'avais même ôté mes crampons. C'est la preuve que je ne devais pas faire partie de la liste. Puis Hidalgo est revenu. Il m'a dit qu'il n'avait personne pour tirer. Alors, j'ai accepté. Je ne me suis pas dévoué, on ne peut pas dire ça. Il fallait bien qu'il en trouve un, c'est tout. »

« COMME UN CON… » Trois décennies plus tard, pour les besoins du photographe, on lui demande de revenir dans la surface de réparation, de poser un ballon sur le point de penalty et de tirer face à un but vide, mais plein de souvenirs. Comme avec Michel Hidalgo, il dit d'abord non, puis se laisse convaincre de rejouer la scène qui a changé son destin et celui des Bleus, perdants magnifiques si proches de devenir de majestueux vainqueurs. De notre part, ce n'est pas une tentative d'exorcisme, ni une chasse aux fantômes, seulement un clin d'œil auquel il répond en frappant comme s'il avait les yeux fermés. Son premier tir du gauche, puissant, s'envole en effet au-dessus de la barre. « Au lieu de tirer comme je l'avais fait face à Schumacher, j'aurais préféré la mettre en force à côté, comme ça. D'ailleurs, la veille du match, à Sanchez-Pizjuan, on s'était exercés aux coups francs lors de l'entraînement : je n'avais mis que des "sacs" qui n'étaient pas cadrés ! »

> J'aurais dû changer ma manière de frapper. C'est le seul truc que je puisse me reprocher

Ses deux tirs suivants, plutôt faiblards, suivent une trajectoire identique : leur course lente s'achève au ras des poteaux, mais du mauvais côté. On sourit de sa maladresse volontaire, il en rigole. « J'enterre le sort », s'amuse-t-il avant de donner un nouveau coup de pelle, car sa quatrième tentative frôle l'équerre et fuit le but. Il décide ensuite de clore cette séance en réussissant son cinquième essai, un chiffre dont la symbolique transpire avec force sous le brûlant soleil de la cité andalouse. « Quand Michel Hidalgo est venu me voir la seconde fois, j'ai accepté, mais je lui ai demandé de tirer le cinquième. Ce n'était pas du tout pour jouer les héros ! J'avais plutôt les "jetons". Être le dernier sur la liste aurait éventuellement pu me permettre de ne pas tirer. Lorsque est venu le tour du quatrième tireur, on m'a dit: "C'est à toi." J'ai répondu : "Non." On m'a rétorqué: "Si, c'est à toi !" J'ignore qui a inversé l'ordre, mais je me suis retrouvé avant Michel *(NDLR : Platini)*, qui était finalement le cinquième. »

Il est donc parti tirer son penalty au pied levé. « Je ne cherche pas d'excuse, mais ç'a pu jouer sur le plan psychologique. Je me rappelle que le chemin entre le milieu de terrain et le point de penalty est long, surtout que Ulrich Stielike vient de rater le sien. Mon premier souci est de cadrer, de me dire : "Surtout, ne la mets pas à côté." Mais, comme un con, je ne frappe pas assez fort et Schumacher l'arrête. Sur le moment, je sais qu'il y a encore un tireur après moi, mais je suis bien conscient d'avoir laissé passer une chance. Surtout que je n'imagine pas Michel échouer. La seule chose que je regrette, en fait, c'est de ne pas avoir pensé que Hansi Müller avait évolué avec moi à Stuttgart. On tirait les coups francs et les penalties ensemble. Il avait renseigné Schumacher. J'aurais dû changer ma manière de frapper. C'est le seul truc que je puisse me reprocher, avec le recul. Mais, bon, je ne vis pas avec le passé, je regarde ce qui se trouve devant. »

Trente ans plus tard, les souvenirs sont toujours aussi vivaces. Mais Didier Six accepte malgré tout de frapper à nouveau. Histoire d'exorciser les vieux démons.

FTB NICK D. LEEDS

BOUC ÉMISSAIRE. À l'écouter, d'ailleurs, il a tourné la page de ce match qui pourrait servir de trame à un roman. À l'entendre, il n'a rien ressenti en retrouvant en notre compagnie ce lieu à jamais maudit pour lui comme pour le foot français, qui récolta d'éphémères frissons de bonheur avant de semer d'éternels regrets.
« Si j'avais réussi mon tir, je pense qu'on aurait été champions du monde, derrière. Et ma vie aurait pu changer. » La gloire aurait enrobé son quotidien, à la place de l'opprobre qui s'est attachée à son échec. Car ce tir au but raté est entré en collision avec sa carrière, qui en est ressortie cabossée. « Je suis vite devenu vieux aux yeux des Français, alors que j'avais encore beaucoup à donner. On m'a collé une image de perdant, qui m'a fait rater la finale de l'Euro 84 et la Coupe du monde 86. Je me suis rendu compte, quelques années après, que j'étais un bouc émissaire. Tu t'en aperçois quand tu arrêtes les Bleus puis, surtout, quand tu stoppes le foot et que tu veux rester dans ce milieu. Il y a alors des gens bien intentionnés qui te renvoient à la gueule ce genre de choses. On m'a mis tellement de bâtons dans les roues qu'elles se sont cassées, à force. Mais je me suis battu. »
À force de persévérance, il a fini par entamer à cinquante-sept ans son parcours d'entraîneur, en devenant sélectionneur du Togo en novembre dernier, à un âge où d'autres ont déjà largement usé leur survêtement sur les bancs de touche. Alors, quand on lui parle de Séville, il vous ramène fréquemment à Lomé, la capitale togolaise. Et lorsqu'on évoque le Mondial 82, il rebondit souvent sur l'édition 2014, organisée au Brésil, pays qu'il désire rejoindre avec les Éperviers, s'il est toujours en poste en septembre. Mais, d'ici à la rentrée, il aura rendez-vous, le 14 juillet, avec le souvenir du Mondial espagnol et avec un feu d'artifice de stars. Ce jour-là, les vainqueurs italiens de la Coupe du monde célébreront leur titre planétaire en défiant une sélection formée de Brésiliens, Français et Allemands ayant participé à ce tournoi. Français et Allemands dans le même camp : on est loin de l'atmosphère de « troisième guerre mondiale » ayant suivi la furieuse bataille de Séville. ■ V. V.

> On m'a mis tellement de bâtons dans les roues qu'elles se sont cassées, à force

Montée au « Parador »

LA ROUTE S'ÉLÈVE en direction du *Parador de Carmona,* forteresse arabe du XIVe siècle transformée en luxueux hôtel, qui mêle la splendeur de sa décoration à celle du panorama admiré depuis une des terrasses. Au détour d'un virage, Didier Six aperçoit un bout des remparts entourant ce palace, ce qui ouvre aussitôt sa boîte à souvenirs. C'est dans cet établissement situé à une demi-heure de Séville que les Bleus avaient posé leurs sacs et reposé leur corps, quelques jours avant la partie face à l'Allemagne. À la réception, Antonio, cinquante-quatre ans, se souvient du court passage des hommes de Michel Hidalgo, dans la foulée des Brésiliens, sortis au second tour de la compétition.
LES BLEUS EXPOSÉS DANS L'HÔTEL. « L'an dernier, pour fêter les trente-cinq ans de l'hôtel, on a exposé des photos, notamment celles de l'équipe de France, glisse l'employé. Il s'agissait d'une bonne équipe. » « Elle n'était pas mauvaise, en effet », répond Didier Six dans un sourire, avant d'apprendre que la salle de billard ayant abrité quelques moments de loisirs tricolores a été remplacée par des chambres.
Il découvre ensuite avec surprise que l'immense piscine située en contrebas de l'hôtel existait au moment de leur venue : à l'instant de replonger dans le passé, il ne la trouve pas, pourtant. Si, à l'époque, il n'avait sans doute pas pris de photos, ce qui aurait donné un coup de pouce à sa mémoire, il a cette fois dégainé son appareil à plusieurs reprises. Ce féru de déco pourra ainsi s'inspirer de l'intérieur du *Parador,* mélange de bois sombre traditionnel et de tuiles céramiques colorées, pour rénover la Résidence secondaire qu'il possède au Maroc. ■ V. V.

GLOIRE AUX VAINCUS !

AU LENDEMAIN DE LA DEMI-FINALE de Séville, la presse a salué la performance des Français.

Ça s'est passé aussi le 8 juillet 1982

ACTUALITÉ SPORTIVE

● Dans l'autre demi-finale du Mondial 82, disputée en fin d'après-midi au Camp Nou de Barcelone, l'Italie bat la Pologne 2-0 grâce à un doublé de Paolo Rossi. Trois jours plus tard, elle dominera la RFA (3-1), en finale à Madrid.

● Le Néerlandais Jan Raas remporte la 6e étape du Tour de France, une boucle de 233 km autour de Lille. L'Australien Phil Anderson conserve le Maillot Jaune (mais c'est Bernard Hinault qui remportera l'épreuve).

● Décès à soixante ans du Suédois Gunnar Eriksson, médaillé d'or par équipe en ski de fond aux JO de 1948 de Saint-Moritz (relais 4 x 10 km) et champion du monde du 50 km à Lake Placid en 1950.

ACTUALITÉ NON SPORTIVE

● Pic d'une vague de chaleur dans le sud-ouest de la France : 40,8 °C à Dax, 40,4 °C à Mont-de-Marsan, 40,2 °C à Toulouse.

● François Mitterrand est en visite officielle en Hongrie. Le président de la République, élu un an plus tôt, suit RFA-France dans un restaurant de Budapest où il a réclamé un poste de télévision.

● L'actrice italienne Isa Miranda s'éteint à soixante-dix-sept ans. Elle avait tourné notamment dans *la Dame de tout le monde,* en 1934, et dans *Au-delà des grilles,* en 1948, film qui lui valut, l'année suivante, le prix d'interprétation féminine au Festival de Cannes.

58e minute : sur une ouverture de Platini, Battiston se présente dans la surface allemande face à Schumacher sous le regard de Kaltz.

ÉQUIPE

BATTISTON HÉROS MALGRÉ LUI !

L'ANCIEN DÉFENSEUR regrette que sa longue carrière et ses 56 sélections s'effacent trop souvent derrière l'agression dont il fut victime ce jour-là, à Séville.

PATRICK DESSAULT, à Bordeaux
pdessault@francefootball.fr

TOUS LES DIX, VINGT, TRENTE ANS, DEPUIS LE FAMEUX 8 JUILLET 1982, Patrick Battiston attend juin sans l'attendre vraiment. Et ça durera jusqu'à ce que l'ancien international aux 56 sélections, devenu symbole de Séville, pousse son dernier soupir. C'est ainsi. Les médias viennent donc vers ce personnage très pince-sans-rire qui préfère parler d'un ton léger du temps qu'il fait, des vins de Bordeaux, d'un bon pessac-léognan sur une viande bien rouge et bien épaisse ou des jeunes du centre de formation des Girondins dont il est le patron, plutôt que d'évoquer cette affaire Schumacher dont il fut le héros bien involontaire et qui l'a toujours dépassé. Il est pourtant un pan important de ce match de légende qui en a réuni beaucoup. Il est cet élément, dramatique et humain à la fois, sans lequel cette date mythique ne serait pas ce qu'elle est devenue.

Ce jour-là, il est resté sept minutes, montre en main, sur la pelouse du stade Sanchez-Pizjuan, et la France n'a retenu que ces brefs instants du formidable joueur de foot que fut Patrick Battiston. Un gentleman qui n'était pas fait pour être un héros, c'est vrai. Mais il le fut et l'est resté dans le cœur de tous, alors que lui assure avoir tout oublié. À moins qu'il ne veuille pas se souvenir. À moins qu'il exècre voir sa carrière ainsi résumée à un traumatisme, lui qui a participé à trois phases finales de Coupe du monde (1978, 1982 et 1986), qui a remporté l'Euro 84 et a été champion de France avec Saint-Étienne, Bordeaux et Monaco. Bref, un immense joueur qui a juste eu le malheur de participer à ces fameuses sept minutes d'un match où il était si bien rentré, avant d'en sortir sur une civière, main dans la main avec Michel Platini.

SES DOULEURS ANNONCENT LE MAUVAIS TEMPS. Les jours de pluie, et peut-être aussi ceux où la vie dérive à contre-courant, sa mâchoire et ses dents lui rappellent que Séville a existé et il s'en amuse. « Je suis une sorte de Monsieur Météo, car j'ai alors soudain une espèce de casque autour de la tête, un champ de vision rétréci, et je sais qu'il ne va pas faire très beau. » Les autres jours, tout est enfoui très loin au fond de lui. Ce sont ses séquelles physiques qui exhument 1982, seulement elles, car lui répugne à évoquer une époque dont il a fait le deuil. Un épisode noir et tellement vivant de l'histoire du football français dont il a été malheureusement au cœur. C'est tombé sur lui. C'est à son retour en France qu'il prit conscience du formidable écho que l'attentat dont il avait été victime avait provoqué dans l'esprit des Français. Des gens célèbres lui ont écrit et quelques plumes tout aussi célèbres en ont fait un martyr magnifique. Il passe dans le JT de 13 heures de Mourousi et se demande bien pourquoi. « Aujourd'hui, je pense qu'on en aurait moins fait ou alors, avec la télé en direct et Internet, je n'aurais pas été autant surpris à mon retour au pays. En tout cas, j'y aurais été préparé. Alors que, quand je suis revenu en France, j'ai pris tout cela de plein fouet. »

Il débarque à Orly pour être happé par la rage d'une foule qui veut repartir en guerre. C'est un peu 39-45 qui resurgissait dans un pays (encore) occupé par l'Allemagne... dirait-on. La France réentend alors des soldats qui marchent au pas de l'oie. « C'était insupportable », nous dit Patrick, qui a reçu du courrier de toutes les couleurs et de toute tendance. « Dont un qui me demandait ce que je pensais du STO ! » *(NDLR : service du travail obligatoire, qui contraignait, pendant la Seconde Guerre mondiale, les jeunes Français à aller travailler outre-*

Schumacher avoue trois erreurs

SI L'ANCIEN GARDIEN N'EXPRIME AUCUN REGRET EN CE QUI CONCERNE LE CHOC LUI-MÊME AVEC BATTISTON, IL ADMET AVOIR COMMIS TROIS FAUTES DE COMPORTEMENT.

Une précision signée Harald Schumacher, en guise de préambule : « Je n'ai jamais eu le moindre problème à évoquer l'incident avec Battiston. C'est un épisode important de ma vie. Il faut savoir que je montais toujours à la limite de mes seize mètres. Pour anticiper des transversales ou des passes en profondeur, je ne restais jamais sur ma ligne de but. C'était mon style, beaucoup de gardiens le font aujourd'hui. »

Sur le terrible télescopage de la 58e minute avec Patrick Battiston, l'ancien gardien allemand n'exprime pas le moindre regret : « Trente ans plus tard, si cette action était à refaire, je referais exactement pareil. Car j'étais convaincu à 1200 % que j'aurais le ballon. » Mais, avec le recul, il avoue trois erreurs.

1. APRÈS L'AGRESSION
« J'aurais dû lui prêter main-forte »

« J'ai été lâche de ne pas aller voir Battiston. Plus tard, je me suis excusé. Pas pour ma sortie aérienne sur lui qui n'était pas une faute, mais simplement une action malheureuse, mais parce que je ne suis pas allé immédiatement lui prêter main-forte. Je me suis mal comporté, je me suis excusé et Battiston a accepté mes excuses. Cela aurait pu être pire si je l'avais touché au crâne... J'ai été surpris qu'aucun Français ne vienne me voir sur le terrain, pour me demander des explications. Je suis resté seul de longues minutes dans mon but. Pas un de mes coéquipiers non plus n'est venu me voir. J'ai entendu que des Français pensaient que je m'étais dopé. C'est archi-faux. »

2. APRÈS LE MATCH
« J'ai eu une réaction idiote »

« Après les tirs au but, je fais la fête avec mes coéquipiers, qui m'encerclent. Puis je suis sollicité par un journaliste francophone qui m'annonce que Patrick *(Battiston)* a perdu deux dents. Spontanément, je lui réponds que, pour me faire pardonner, je lui paierai des couronnes. Perdre deux dents, ça arrive dans le foot. Mais il n'y avait aucune moquerie de ma part, aucune provocation. Avec le recul, je conviens que j'ai eu une réaction idiote. Mais il n'y avait ni moquerie ni arrogance. En fait, j'étais soulagé qu'il n'ait perdu que deux dents, car le choc avait été très brutal. J'avais craint que ce soit bien pire, qu'il soit dans le coma. Mais j'étais alors dans un autre monde, il y avait tellement d'adrénaline en moi. Les Français, eux, étaient choqués par leur élimination, par la perte de l'un des leurs et par le fait que j'aie arrêté deux tirs au but. Ils n'auraient pas pu vivre un scénario pire ! Ils étaient également furieux qu'à la fin j'aie levé le poing, mais c'était un geste spontané, car nous étions en finale. »

3. À L'AÉROPORT
« J'aurais dû aller à l'hôpital »

« J'ai commis une autre erreur : celle de ne pas être allé voir Battiston à l'hôpital. Cela aurait été la moindre des choses. Mais nous étions avec l'équipe, nous avons quitté le stade sous escorte policière et, ensuite, nous étions bloqués à l'aéroport de Séville pour nous rendre à Madrid. »

■ ALEXIS MENIGE

15 juillet 1982, une semaine seulement après la demi-finale, Harald Schumacher se déplace à Metz pour s'excuser auprès de Patrick Battiston.

L'ÉQUIPE

Rhin pour remplacer les Allemands mobilisés). Il est remué : tout cela pour un match de foot qui a mal tourné !

« CE N'EST PAS LE GARS QUI S'EST PRIS UN COUP DE LATTE DANS LES DENTS ? » Trente ans ont passé, mais Battiston ne se confie toujours pas facilement. « Je n'y parviens pas, car ce n'est pas mon fonds de commerce. Vous savez, si je l'avais souhaité, j'aurais pu l'exploiter autrement. » Façon film ou série télé, comme les Anglais le lui ont suggéré. Ce n'est donc pas un anniversaire qui l'intéresse, « même si je sais que je fais partie de l'histoire ».

L'autre jour, pour un petit souci bénin, Patrick Battiston s'est retrouvé chez le médecin, dans une clinique bordelaise. « Et le toubib se souvenait de moi, parce qu'à l'époque il avait écouté le match avec sa copine dans sa voiture, sur son premier autoradio. C'est drôle, les gens savent ce qu'ils faisaient au moment de l'accident. »

Il est devenu une borne, un repère dans la vie de certains. 1982 ? Ce pourrait être plein d'autres événements. Non, c'est Battiston qui s'en prend plein la poire, c'est une action de jeu d'une violence inouïe et c'est l'élimination. « Si on gagne ce match, je suis certain que mon accident n'aurait pas eu la même résonance. » Juste avant de rencontrer ce médecin qu'il ne connaissait pas, il l'avait entendu dire : « Mais Battiston, attendez voir, ce n'est pas le gars qui s'est pris un coup de latte dans les dents en Coupe du monde ? » Et si, c'est lui. L'intéressé voudrait être un autre. Un beau jour, très tôt en réalité après le choc, il a voulu « passer l'éponge pour ne plus avoir à en parler » continuellement. Dans les stades où il se rendait, soit on l'applaudissait, soit on le narguait. Alors, des cris « Schumacher, Schumacher... » montaient des tribunes pour le déstabiliser. L'Allemand devenait une icône de la violence. « Le gardien de Dniepropetrovsk (Krakowski), au moment des tirs au but, m'a murmuré avec un regard rusé le nom du gardien de la Mannschaft. Il s'est pris le péno quand même ! Il pensait peut-être que j'étais traumatisé ou que je me faisais passer pour un martyr. Ridicule. J'avais, j'ai encore des séquelles de l'incident, mais rien d'autre... »

Aucune rancœur ? Ce n'est pas dans son caractère. Il rencontre Harald-le-Dur, peu de temps après, courant été 1982, à l'instigation d'un quotidien lorrain pour une réconciliation de façade. « Il paraît qu'il recevait des lettres de menace... On a pris des photos. Il m'a remis une porcelaine en cadeau, des fleurs... » À l'occasion d'un match amical à Strasbourg, le gardien de la Nationalmannschaft lui offre son maillot. « Je ne sais même plus où il est et si je l'ai gardé. » Tout est dit... ■ P. D.

« J'AI PRÉSENTÉ MES EXCUSES À BATTISTON »

« JE N'AURAIS JAMAIS IMAGINÉ, avoue Harald Schumacher, que mon action avec Battiston provoquerait en France autant de ressentiment anti-allemand. On m'a comparé à un nazi ou je ne sais quoi, il faut arrêter ! Je trouve dommage que les gens aient réduit ma carrière à ça. Après cet incident, j'ai vécu des mois très difficiles. J'ai dû être accompagné de gardes du corps partout où j'allais, de même que mes enfants ; j'ai reçu des menaces d'enlèvement par lettres anonymes. Lorsque nous sommes allés jouer à Strasbourg, en 1984, en arrivant à l'aéroport, j'ai été obligé d'emprunter une sortie dérobée et des couloirs sombres afin d'éviter la foule.

À l'époque, Patrick Battiston habitait en Lorraine et je suis allé lui présenter officiellement mes excuses, pour faire la paix une bonne fois pour toutes. Et là, le choc : une centaine de journalistes, cinquante photographes, une quinzaine de caméras. Cette pression médiatique inattendue, c'était comme un coup de poing en pleine figure. J'étais furieux ! J'ai accepté la poignée de main de Patrick, mais je n'étais pas à l'aise. Puis un journal local m'a proposé un reportage photo. J'ai refusé, ils ont pris cela pour de l'arrogance... Aujourd'hui, en France, je suis bien accueilli, il n'y a aucun ressentiment. Lorsque je dîne à Paris avec ma femme, les serveurs me reconnaissent et m'appellent "Schumascher" *(il prononce à la française : "Chou-ma-chair").* Ils me disent que j'étais un "grand gardien" *(en français).* » ■ A. ME.

L'incroyable périple du maillot bleu numéro 3

BATTISTON AVAIT OFFERT SON ÉQUIPEMENT À UN MÉDECIN ESPAGNOL À SÉVILLE. IL L'A RÉCUPÉRÉ VINGT-SEPT ANS PLUS TARD !

« Après le choc, j'ai peu de souvenirs. Je me réveille dans le vestiaire, puis je perds à nouveau mes repères à 2-1 pour la France. Quand je reviens à moi, il y a 3-3 et je suis à l'infirmerie du stade avec Philippe Mahut *(NDLR : défenseur central remplaçant, son coéquipier à Saint-Étienne).* Je monte dans l'ambulance aux tirs au but, et c'est durant le trajet vers l'hôpital que j'apprends qu'on a perdu. En réalité, mon problème est ailleurs... Mais très vite, un docteur s'occupe de moi et me rassure, après m'avoir fait un fond d'œil : "Vous n'avez rien." J'ai encore mal un peu partout, mais je suis soulagé. Ce docteur regarde alors mon maillot et me dit qu'il est beau. "Prenez tout", lui dis-je, et je lui ai offert tout mon équipement de bon cœur, tellement il m'avait rassuré. Je ne me rappelle rien d'autre *(plus tard, de retour en France, on diagnostiquera quand même un traumatisme crânien et une fissure de l'apophyse transverse - la cervicale C3 –, sans compter trois molaires fracturées).* »

UN CADEAU DE PLATINI. « Mais, en 2009, j'ai récupéré toutes mes affaires. Le plus drôle, c'est la façon dont les choses se sont passées. Bien sûr, à l'époque, je ne connaissais pas le nom du toubib qui m'avait ausculté. Je l'ai appris plus tard : Rogelio Arias, alors jeune médecin de garde, devenu par la suite un proche du président du FC Séville. Le docteur avait fait don de tout mon équipement au club, pour son musée. Et il est resté dans ce musée jusqu'au jour où Michel Platini, devenu président de l'UEFA et de passage à Séville lors d'un match de Ligue des champions, s'est vu remettre ce fameux maillot, encadré dans un tableau. Et, un jour, je reçois un coup de fil de Michel *(les deux hommes sont très amis),* qui vérifie mon adresse exacte car il voulait envoyer quelque chose à mes fils. C'était assez mystérieux. Mais un matin j'entends sonner à la maison et un livreur m'apporte un colis, assez volumineux, emballé comme un tableau de maître. On a mis du temps à tout déballer, et là, j'ai vu le maillot bleu, le short blanc avec mon numéro 3, le tout sur fond rouge... Ça m'a ému quand je l'ai revu, mais sans plus. En revanche, ce tableau a fait grosse impression auprès de mes fils. Ils y sont très attachés car ils n'étaient pas nés à l'époque, et Olivier l'a voulu aussitôt pour l'accrocher dans sa chambre. Ça m'a un peu gêné, car je ne sais pas pourquoi il y tient tant, alors que moi... Comme il fait ses études à Nantes, il a fallu emporter le cadre pour l'accrocher chez lui ! » ■ P. D.

CORVER UN AMI QUI NOUS VOULAIT DU BIEN

L'ARBITRE NÉERLANDAIS n'a pas vu l'agression de Schumacher ! Depuis trente ans, ce francophile s'en veut, mais ne peut plaider coupable.

JEAN-MARIE LANOË
jmlanoe@francefootball.fr

« ET LÀ, IL FAUT RENDRE HOMMAGE À M. CORVER, l'arbitre de la rencontre, qui a très, très bien arbitré un match important qui pouvait dégénérer. » Merci, Pierre Cangioni, et à vous les studios ? Pas encore. Ce *Téléfoot*, présenté en direct de Monaco en novembre 1977, avait permis à Michel Hidalgo de découvrir les images du fameux France-Bulgarie disputé le mercredi précédent (victoire 3-1, le 16 novembre 1977, avec des buts français signés Rocheteau, Platini et Dalger), un succès décisif pour la qualification à la Coupe du monde en Argentine. Le sélectionneur des Bleus avait vu ensuite Michel Platini tenter de chiper le ballon du match à l'arbitre néerlandais, qui le lui refusera. Puis il avait conversé avec Franz Beckenbauer, présent sur le plateau avec une oreillette. Analyse du Kaiser : « Les Français ont fait des progrès considérables durant ces dix dernières années. » Amusantes, ces petites bulles prémonitoires...

DE FRANCE À MONTAIGU... Cinq années ont passé. Juillet 1982. Dans le vieux métro qui nous ramène de la rue du Faubourg-Montmartre, où était alors installée *L'Équipe*, à Montreuil, des gens pleurent en silence. Les plus anciens refont 39-45, comme ma mère, qui a passé la ligne de démarcation cachée dans le charbon d'une loco à vapeur. Les « Boches » en prennent pour leur grade, mais les surnoms manquent pour l'arbitre batave qui arrive ex aequo avec Schumacher au hit-parade de la fureur bleu-blanc-rouge. À côté de lui, M. Foote, qui, comme chacun sait, était « un salaud » en 1976, ou, mieux, Miroslav Stupar, l'arbitre d'un France-Koweït encore tout frais, apparaissaient d'un coup comme de bons potes vêtus de noir. Si le métro savait...

CHARLES CORVER ÉTAIT L'UN DES MEILLEURS SIFFLETS DE LA PLANÈTE

Le père de Charles Corver est né à Paris. Sa grand-mère paternelle était française, son grand-père néerlandais. « Les Allemands l'ont fait prisonnier durant la guerre », précise même aujourd'hui celui qui était alors cadre supérieur chez Heineken. Eh oui... Grand ami de la France, ça faisait déjà un bail qu'il venait « chez nous », invité depuis tant d'années à chaque millésime du « Mondial de Montaigu » par son compatriote, père fondateur du plus fameux des tournois minimes, Andre van den Brink. Et pour cause : Charles était l'un des meilleurs sifflets de la planète et de la balle ronde. Et c'est durant ce « Woodstock du muscadet », en Vendée, que Corver s'est lié d'amitié avec Michel Vautrot, de neuf ans son cadet, qui, lui aussi, appréciait l'ambiance festive du tournoi. Coté de 1 à 5 comme tous ses pairs et, pour ce qui le concerne, entre 3 et 5, le Néerlandais s'était vu confier dès 1972 les matches les plus importants. On appréciait en haut lieu son autorité. « Pour moi qui débutais dans

Charles Corver (au centre), qui demeure une référence dans le monde arbitral, remet en 2009 le trophée de meilleur sifflet néerlandais à Roelof Luinge.

BIO EXPRESS
76 ans. Né le : 16 janvier 1936, à Leiden (Pays-Bas).
SES 2 MATCHES DU MONDIAL 1982
Le 8 juillet 1982, à Séville, RFA-France (3-3 a.p.)
Le 20 juin 1982, à Bilbao, Angleterre-Tchécoslovaquie (2-0).

l'arbitrage, raconte Michel Vautrot, j'ai pris comme une chance de le connaître, puis d'être ami avec lui. Car, sur le terrain comme en dehors, c'était un psychologue, un Monsieur respecté pour sa personnalité. Il ne se cachait pas derrière des artifices et des cartons pour asseoir son autorité. Humainement, il ne méritait pas ça.... »

ASSISTANT DE VAUTROT. Deux anecdotes, encore, pour éclairer le Corver d'avant le « drame ». La première entre au rayon de la fatalité. La commission d'arbitrage de la FIFA avait d'abord songé au Portugais Garrido pour arbitrer la demi-finale RFA-France. Mais le représentant français, M. Machin, avait souligné qu'il avait déjà dirigé, en début de compétition, un France-Angleterre (3-1) de triste mémoire. Du coup, Roger Machin proposa Corver. Adopté à l'unanimité !
La seconde permet d'affiner encore le jugement de Vautrot. À l'époque, il n'y avait pas d'assesseur spécifique. Les juges de touche étaient donc des arbitres centraux. « J'ai été désigné pour diriger URSS-Belgique *(1-0, deuxième tour de poules, le 1er juillet 1982)*, se souvient l'ancien sifflet français, alors âgé de trente-six ans. Et mes deux juges de touche étaient Garrido et Corver ! On aurait pu me faire faire la touche, à moi, le gamin. Mais lui ne s'en est absolument pas formalisé, c'est la marque des grands. »
À son tour, Charles Corver se fend d'une histoire édifiante : « Un jour, je devais arbitrer à Budapest un match de Coupe de l'UEFA. Un camion qui précédait notre voiture a eu un très grave accident : il y a eu des morts. J'ai dû diriger le match quelques minutes après, alors que j'avais encore devant les yeux ce spectacle des morts et des agonisants. » Costaud, le Charles. Ça lui servira pour... après.
Après, c'est-à-dire du 8 juillet 1982 au soir jusqu'à aujourd'hui. Entre-temps, ou plus exactement six mois plus tard, notre regretté confrère Robert Vergnes avait rencontré, pour *FF*, Charles Corver près de Rotterdam. Sur une table de resto, Battiston était le sel, Schumacher, le poivre. Et les faisant s'entrechoquer, l'arbitre expliquait avec véhémence : « Il m'était absolument impossible de voir la collision, car je suivais la trajectoire du ballon que Battiston venait d'expédier à quelques centimètres du poteau. Mon juge de touche, l'Écossais Scott Valentine, se trouvait exactement dans le même cas que moi. »
Après avoir vu et revu RFA-France, façon Columbo, on sait bien que dans l'instant ni Thierry Roland ni Jean-Michel Larqué n'ont moufté, même si, déjà, ils avaient bien relevé l'état de surexcitation du gardien allemand. C'est le ralenti qui mettra le feu aux poudres et à la France entière, repartie derrière sa ligne Maginot, ce qui navre le Néerlandais pas vraiment ami des Allemands, historiquement parlant...
Trente ans plus tard, l'arbitre le plus détesté de l'Hexagone n'a pas varié d'un iota sa défense : « Le Russe Nicolas Latysev, observateur FIFA des arbitres, finaliste du Mondial 62 au Chili, m'a attribué la meilleure note des arbitres du Mondial. Cela me désole d'avoir accompli autant de bonnes performances et qu'on ne retienne que cette erreur... »

« J'ESPÉRAIS VRAIMENT QUE LES FRANÇAIS GAGNENT ! » Mais cette erreur grossière ne fut pas la seule du match... Quand on lui a demandé s'il était alors en bonne forme physique – après tout, à quarante-six ans, plus de 30 °C à Séville, ça comptait –, il nous a répondu : « On s'entraînait bien, avec Michel *(Vautrot)* notamment, sur le terrain annexe du Real Madrid. J'étais en très bonne forme. On regardait les matches à la télé, on jouait aux cartes... » On lui a aussi narré l'image qu'ont conservée de lui quelques joueurs français qui l'auraient vu boire une bière (Bitburger ou Cruzcampo, bière de Séville appartenant à... Heineken ?) avec les joueurs allemands, plus tard dans la nuit, à l'aéroport. Il s'insurge : « C'est absurde, ce n'est pas vrai ! Cela aurait été la dernière chose que j'aurais faite ! J'espérais vraiment que les Français gagnent, et vous savez pourquoi ?
À cause de mes relations avec votre Fédération, qui m'avait désigné pour cette demi-finale. D'ailleurs, après le match, j'ai reçu un joli cadeau des Français et rien des Allemands. »
Autre époque. Aujourd'hui, il ne vaudrait mieux pas... Il a aussi signé une cinquantaine d'autographes pour des supporters français « qui le [lui] demandaient très gentiment ». N'avaient pas dû voir le ralenti, ceux-là... Son erreur n'a pourtant pas stoppé sa carrière illico, loin de là. Adoubé et réconforté par ses pairs, il a dirigé peu de temps après un Danemark-Angleterre qualificatif pour l'Euro 84, la demi-finale retour de Coupe des champions 1983 Lodz-Juventus et la finale retour de Coupe de l'UEFA Benfica-Anderlecht. « Le plus curieux, reconnaissait-il, c'est que j'avais l'intention d'arrêter l'arbitrage après le Mondial 82, avec ou sans finale à diriger. Mais, dans ces conditions-là, il n'en était plus question, car certains esprits mal intentionnés auraient pu conclure à une sorte d'aveu... »
Aujourd'hui, le septuagénaire est bien sûr un partisan de l'aide électronique, « mais, précise-t-il, sans exagération. Avec elle, mon juge de touche et moi-même aurions pu prendre la bonne décision. » Ne rien avoir sifflé lors de l'agression de Schumacher sur Battiston, il le regrette toujours, trente ans plus tard, même s'il trouve « excessif d'avoir endossé seul la responsabilité de l'élimination, alors que la France menait 3-1 ».
La conclusion de ce haut fait historique lui appartient, en français dans le texte, qu'il nous a adressée : « Encore une fois, je suis vraiment désolé d'avoir déçu les fans français en ne voyant pas cette collision. Désolé pour cela. Charles Corver. » ■ **J.-M. LA.**

5
C'est le nombre de finales dirigées par Charles Corver au cours de sa carrière : 4 de Coupes d'Europe et 1 de Coupe intercontinentale.

SPÉCIAL TOUR 2012

VOECKLER - ROLLAND

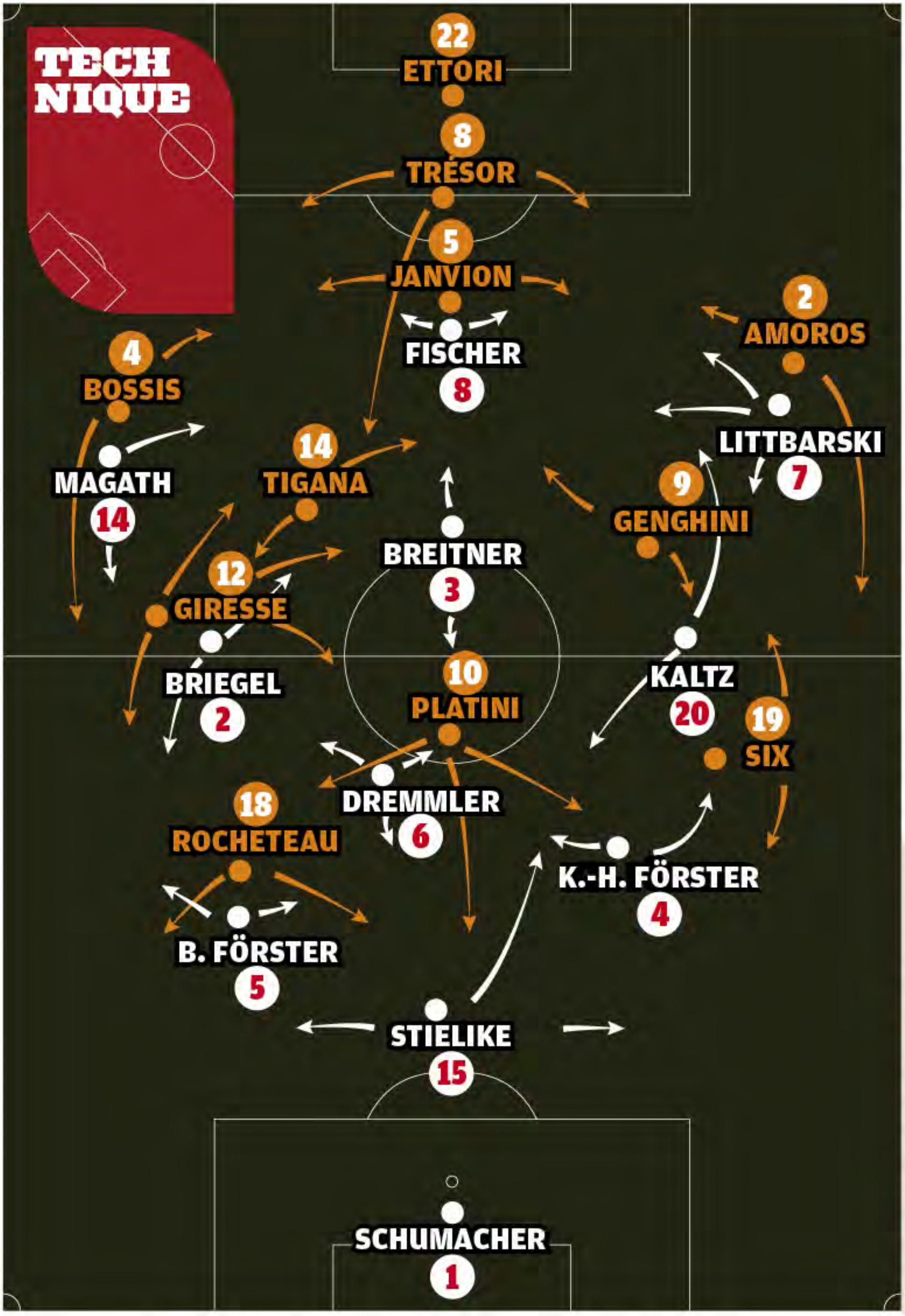
Entretien croisé avec les deux héros français du Tour 2011.

Pratiquants : les recos de l'Étape du Tour, actes 1 et 2.

GUIDE DES ÉQUIPES 52 PAGES

Les 22 équipes avec les fiches de tous les coureurs et de leur vélo.

LE MAGAZINE DE TOUS LES CYCLISMES. 5 €



ON R LE M

REVISITER la folle demi-finale de Séville, c'est d'abord mesurer à quel point la maîtrise technique fut française. Et combien la puissance et le mental allemands firent si mal aux Bleus.

LEURS PARCOURS JUSQU'EN DEMI-FINALES

RFA
PREMIER TOUR

Algérie-RFA	2-1
RFA-Chili	4-1
RFA-Autriche	1-0

RFA première de son groupe.

DEUXIÈME TOUR

RFA-Angleterre	0-0
RFA-Espagne	2-1

RFA première de son groupe.

FRANCE
PREMIER TOUR

Angleterre-France	3-1
France-Koweït	4-1
France-Tchécoslovaquie	1-1

France deuxième de son groupe.

DEUXIÈME TOUR

France-Autriche	1-0
France-Irlande du Nord	4-1

France première de son groupe.

EFAIT MATCH...

PATRICK URBINI
purbini@francefootball.fr

ON A BEAU CONNAÎTRE LA FIN DU FILM et n'avoir zappé aucun de ses moindres rebondissements, aucun de ses nombreux temps forts, le RFA-France du 8 juillet 1982 reste un match à part dans l'histoire de l'équipe de France et de la Coupe du monde. Il se revoit toujours avec bonheur et gourmandise, tant il est riche, dense et intense. Et trente ans plus tard, statistiques à l'appui, il mérite donc encore de s'y replonger, de l'analyser en détail, d'en redécouvrir les enjeux tactiques et de mieux mesurer aussi le rapport de force entre les deux équipes.

ORGANISATION DE JEU

3-4-3 ALLEMAND CONTRE 4-2-3-1 FRANÇAIS

En théorie, l'équipe de France joue en 4-4-2. Concrètement, son organisation de départ ressemble davantage à un 4-2-3-1 d'aujourd'hui. Derrière, un libero (Trésor) et trois défenseurs qui font du marquage individuel (Bossis sur Magath, Janvion sur Fischer, Amoros sur Littbarski). Ensuite, deux milieux positionnés plus bas (Tigana axe droit et Genghini axe gauche), deux milieux offensifs (Giresse côté droit et Platini en électron libre, voire en faux avant-centre), plus un attaquant décroché côté gauche (Six) qui vient fermer le couloir et aider à bloquer Kaltz. Enfin, une vraie pointe (Rocheteau), qui travaille essentiellement dans l'axe ou sur la droite.

L'Allemagne, elle, évolue dans une sorte de 3-4-3 avec un libero (Stielike), deux stoppeurs (Karl-Heinz Förster, dans la zone de Platini ou de Six, et Bernd Förster sur Rocheteau), un milieu droit (Kaltz), un milieu défensif axial (Dremmler), un milieu gauche (Briegel), un leader de jeu (Breitner) et trois attaquants : une pointe (Fischer) et deux joueurs excentrés au registre différent (Littbarski à droite, plus dribbleur et ailier, et Magath à gauche, plus meneur et passeur).

ANIMATION OFFENSIVE

UNE VOLONTÉ BIEN PARTAGÉE D'ALLER DE L'AVANT

Malgré des qualités individuelles et des profils de joueurs presque opposés, les deux équipes ont

Alain Giresse, devant Manfred Kaltz, a donné le tournis aux grands gabarits allemands.

3612251

RFA-FRANCE

3-3 a.p. (1-1, 1-1, RFA qualifiée 5 t.a.b. à 4)

Stade : Sanchez Pizjuan. **Spectateurs :** 70000. **Arbitre :** M. Corver (HOL). **Remplacements :** Magath (Hrubesch, 74e), Briegel (Rummenigge, 97e) pour la RFA ; Genghini (Battiston, 51e puis Lopez, 61e) pour la France. **Avertissements :** B. Förster (46e) pour la RFA ; Giresse (35e), Genghini (40e) pour la France.

⏱ **18e :** dans l'axe, Breitner sert Fischer en profondeur, entre Trésor et Amoros. L'attaquant allemand vient buter sur Ettori, qui repousse le ballon, mais Littbarski reprend du droit à ras de terre à la limite de la surface. Le ballon passe entre les jambes d'Ettori (1-0).

⏱ **26e :** à la suite d'un coup franc de Giresse remisé de la tête par Platini, Bernd Förster ceinture Rocheteau dans la surface. Platini transforme le penalty du droit sur sa gauche en prenant Schumacher à contre-pied (1-1).

⏱ **92e :** coup franc de Giresse à droite de la surface et reprise de volée du droit au point de penalty de Trésor, libre de tout marquage (1-2).

⏱ **98e :** devant sa propre surface, Giresse joue rapidement un coup franc dans la profondeur pour Rocheteau, côté droit. Celui-ci accélère, glisse à droite pour Platini, lequel décale ensuite Six sur la gauche. Six entre dans la surface et donne en retrait pour Giresse, qui arrive lancé et marque du droit à la limite des 16 m (1-3).

⏱ **102e :** Rummenigge récupère un ballon dans le rond central, gratté par Stielike, et prolonge sur la gauche pour Littbarski. Après un jeu à trois Littbarski-Rummenigge-Stielike, Littbarski, qui a poursuivi sa course, centre au premier poteau, où Rummenigge devance Janvion aux 6 m et marque de l'extérieur du droit (2-3).

⏱ **108e :** Bernd Förster décale Littbarski sur le côté gauche de la surface. Celui-ci, attaqué trop tard par Bossis, a le temps de centrer ; Hrubesch gagne son duel aérien avec Janvion dans les 6 m et remet en retrait pour Fischer, qui marque d'un retourné du droit malgré la présence de Trésor et d'Amoros sur la ligne de but (3-3).

COMMENT ILS ONT FINI LE MATCH

une dominante de jeu court avec, l'une et l'autre, la volonté de construire et de bien faire repartir le jeu de derrière. Soit par des passes, des une-deux ou du jeu en triangle ; soit par la capacité d'un défenseur ou d'un milieu à tout suite venir briser une ligne par une course, une percussion ou un décalage. Ce qui frappe immédiatement ? Ce sont les espaces qui se créent rapidement, la volonté commune de jouer constamment vers l'avant dès la récupération et de mettre de la vitesse, sans se ménager réellement de temps plus faibles pour mieux contrôler le match, à l'image de Platini et Breitner, hyper actifs et rayonnants dans toutes les zones du terrain. Mais aussi le faible déchet technique (85 % de passes réussies de chaque côté), en dépit d'une prise de risque permanente.

L'Allemagne utilise, toutefois, davantage les côtés pour percuter et venir ensuite dans l'axe, notamment au milieu avec Kaltz et Briegel, mais aussi les frappes de loin et les centres (44 contre 26 à l'équipe de France) pour créer du danger. Les Bleus, eux, penchent nettement à droite (position de Rocheteau, zone privilégiée de Giresse, montées de Bossis), ils sont meilleurs dans la conservation du ballon, et s'appuient d'abord sur la complicité et la relation technique exceptionnelles qui existent alors dans le cœur du jeu entre les paires Platini-Giresse (20 passes échangées) et Giresse-Tigana (22 passes entre eux).

LES BLESSURES DE GENGHINI PUIS BATTISTON ONT PRIVÉ LES BLEUS DE PLAN B

ANIMATION DÉFENSIVE

GROSSE DENSITÉ ATHLÉTIQUE DANS LES SURFACES

Pas de gros pressing de part et d'autre à la perte de balle, mais un replacement plus bas du bloc équipe pour faire de nouveau face au jeu, récupérer et ressortir aussitôt. En revanche, beaucoup de densité athlétique dans les deux surfaces et beaucoup de duels dans chaque zone, qui permettent de provoquer assez vite la supériorité numérique. L'Allemagne est logiquement mise en difficulté par du jeu court et des redoublements rapides dans l'axe, et, de manière plus surprenante, elle semble très vulnérable sur les coups de pied arrêtés. Vu ses gabarits (Giresse, Tigana, Genghini), l'équipe de France, elle, a davantage de mal pour lutter au milieu contre la puissance, les percussions balle au pied et la faculté d'éliminer dans les un contre un de son adversaire (Kaltz, Breitner, Briegel). Et donc pour éviter que celui-ci utilise sa qualité de frappe, supérieure. Mais le talent individuel de ses défenseurs et son bon équilibre collectif, du moins jusque dans la prolongation, lui permettent néanmoins de répondre présent dans le combat, de bloquer efficacement les côtés, de ne jamais paniquer, ni de reculer ou subir de trop.

REMPLACEMENTS

VA-TOUT ALLEMAND CONTRE COACHING CONTRAINT

À Séville, tout s'est joué dans le coaching, ou presque. À la 51e minute, Genghini doit sortir sur blessure et Battiston le remplace, poste pour poste, au milieu. Dix minutes plus tard, à la suite de son choc avec Schumacher, c'est Lopez qui prend alors le relais au milieu dans un registre de sentinelle qui n'est pas non plus le sien et permet à Tigana de jouer un peu plus haut. En clair ? Michel Hidalgo a dû faire ses deux changements plus tôt que prévu et, compte tenu des cinq joueurs qu'il a choisis sur le banc (Battiston et Lopez, plus Castaneda, Soler et Bellone), il n'a plus vraiment de plan B désormais, ni les moyens de riposter à la nouvelle donne tactique qui s'annonce bientôt, alors que la seconde mi-temps a été jusque-là française.

Avec l'entrée en jeu de Hrubesch (à la place de Magath, 74e), l'Allemagne retrouve aussitôt davantage de profondeur, mais également un vrai point d'appui pour pouvoir fixer, remiser et offrir de meilleures possibilités dans le jeu aérien. C'est Bossis, désormais, qui le prend en charge le plus souvent dans l'axe. Puis avec celle de Rummenigge (qui remplace Briegel, 99e), la RFA joue maintenant avec quatre attaquants, qui permutent sans cesse et jouent très haut, elle délaisse le milieu et prend tous les risques, créant soudain ainsi un vent de panique dans la défense française. Laquelle, moins bien protégée aussi par le reste de l'équipe, toujours portée vers l'avant, n'aura plus les mêmes repères, ni la fraîcheur et la concentration suffisantes pour lutter alors contre le potentiel physique de l'adversaire et son énergie retrouvée. Le reste est une histoire de tirs au but... ■ P.U.

LES TIRS AU BUT

LES FRANÇAIS
Énorme comme Bossis

Ettori 6

Des arrêts importants sur sa ligne ou dans les un contre un, notamment face à Briegel (43e, 79e et 84e), Littbarski (45e +1) ou Dremmler (71e). Une double intervention décisive encore devant Breitner et Fischer dans le temps additionnel. Mais aussi quelques sorties aériennes moyennes, des dégagements ratés et un manque flagrant de présence, de taille et d'autorité en fin de partie sous la pression adverse.

TIRS CADRÉS SUBIS : 9. ARRÊTS : 6. SORTIES AÉRIENNES RÉUSSIES : 2. SORTIES AÉRIENNES MANQUÉES : 1. RELANCES RÉUSSIES : 10. RELANCES MANQUÉES : 4.

Bossis 8

Défensivement, un match énorme, d'abord pour bloquer Magath côté droit, puis pour s'occuper de Hrubesch dans l'axe. Techniquement, un pur régal, avec un déchet infime (1 passe ratée sur 45 !), une relance, un placement et un replacement quasi parfaits. Et, offensivement, une participation constante pour créer les bons décalages et la supériorité numérique. Malgré un tir au but manqué fatal, une performance exceptionnelle.

BALLONS TOUCHÉS : 77. PASSES RÉUSSIES : 44. PASSES MANQUÉES : 1. TIRS CADRÉS : 0. TIRS NON CADRÉS : 1. DUELS GAGNÉS : 11. DUELS PERDUS : 6.

Janvion 5

Impeccable au marquage de Fischer et irréprochable pendant 100 minutes, en termes d'efficacité, de concentration, de vitesse d'intervention et d'impact physique. Mais également deux duels perdus dans la prolongation, deux de trop, d'abord face à Rummenigge, qui lui passe devant sur le deuxième but, puis contre Hrubesch, sur sa remise de la tête pour Fischer. Autrement dit, directement impliqué dans le résultat final.

BALLONS TOUCHÉS : 53. PASSES RÉUSSIES : 29. PASSES MANQUÉES : 2. TIRS CADRÉS : 0. TIRS NON CADRÉS : 0. DUELS GAGNÉS : 8. DUELS PERDUS : 5.

Trésor 8

Monstrueux, lui aussi, que ce soit dans la couverture défensive, les compensations, ou dans ses montées balle au pied, toujours tranchantes, pour venir s'intégrer au milieu, mettre du rythme et bien ressortir les ballons. Une volée extraordinaire sur le deuxième but des Bleus, beaucoup de maîtrise, d'assurance et de tranquillité, mais également de la puissance et de la rapidité. Un leader de défense fondamental.

BALLONS TOUCHÉS : 80. PASSES RÉUSSIES : 57. PASSES MANQUÉES : 3. TIRS CADRÉS : 1. TIRS NON CADRÉS : 0. DUELS GAGNÉS : 8. DUELS PERDUS : 2.

Amoros 7

Une agressivité, une énergie, une rigueur et une vitesse déterminantes pour empêcher Littbarski de déborder, éliminer ou centrer côté droit. Une bonne complicité avec Six dans son couloir pour dédoubler, contre-attaquer, se projeter rapidement vers l'avant et offrir des solutions de passe dans le dos de Kaltz. Et, malgré pas mal de fautes commises, une superbe frappe sur la barre (88e), qui ressembla à une vraie balle de 2-1.

BALLONS TOUCHÉS : 70. PASSES RÉUSSIES : 23. PASSES MANQUÉES : 6. TIRS CADRÉS : 0. TIRS NON CADRÉS : 1. DUELS GAGNÉS : 10. DUELS PERDUS : 15.

Giresse 7

Exceptionnel en prolongation, avec d'abord une passe décisive sur coup franc pour Trésor, puis un but et une frappe que l'on peut se repasser en boucle encore aujourd'hui. Une qualité technique remarquable dans les contrôles, les passes et les dribbles, un jeu toujours juste, simple et varié. Mais, cependant, un manque de puissance et de gabarit, parfois préjudiciable pendant plus d'une heure face à un athlète comme Briegel.

BALLONS TOUCHÉS : 93. PASSES RÉUSSIES : 54. PASSES MANQUÉES : 17. TIRS CADRÉS : 1. TIRS NON CADRÉS : 1. DUELS GAGNÉS : 6. DUELS PERDUS : 1.

Tigana 5

Un début de match compliqué pour récupérer et remonter les ballons, mais surtout pour contrôler l'activité de Breitner, puis celle de Briegel en seconde mi-temps, et pour ne pas se faire éliminer trop vite. Un gros volume de jeu, néanmoins, une meilleure efficacité

défensive et davantage de lucidité au fil des minutes, une fois positionné plus haut, et quelques accélérations redoutables, en dépit aussi de plusieurs mauvais choix.
BALLONS TOUCHÉS : 96. PASSES RÉUSSIES : 48. PASSES MANQUÉES : 12. TIRS CADRÉS : 0. TIRS NON CADRÉS : 2. DUELS GAGNÉS : 17. DUELS PERDUS : 16.

Genghini 5
Chargé avant tout de freiner Kaltz, de filtrer les ballons au milieu et d'assurer une première relance. Mais pas toujours à l'aise dans une position plutôt basse et dans un registre parfois plus défensif que de vrai relayeur. Vite en difficulté physiquement dans le combat, donc, et pas franchement rayonnant, non plus, dans le jeu et l'animation offensive. Handicapé par un coup reçu d'entrée et remplacé par Battiston (51e).
BALLONS TOUCHÉS : 37. PASSES RÉUSSIES : 26. PASSES MANQUÉES : 5. TIRS CADRÉS : 0. TIRS NON CADRÉS : 1. DUELS GAGNÉS : 3. DUELS PERDUS : 3.

Platini 8
Le patron de l'équipe. Celui qui voit plus vite, plus loin et avant les autres. Combat, rameute et montre l'exemple. Donne de la vitesse et donne de la verticalité au jeu. Vient à la finition, joue dans les intervalles ou décroche très bas. Replace en permanence ses partenaires, selon la demande du match. Et assume toujours ses responsabilités, comme sur le penalty de l'égalisation à 1-1. Un petit manque de gaz, toutefois, dans les dernières minutes.
BALLONS TOUCHÉS : 85. PASSES RÉUSSIES : 44. PASSES MANQUÉES : 11. TIRS CADRÉS : 2. TIRS NON CADRÉS : 4. DUELS GAGNÉS : 9. DUELS PERDUS : 13.

Rocheteau 5
Largement dominé dans les duels par Bernd Förster et souvent incapable d'offrir la profondeur nécessaire pour donner à l'équipe une solution rapide vers l'avant. Peu de ballons touchés, pas assez percutant et rarement en position de tir. En revanche, beaucoup de fautes provoquées, de courage et d'abnégation, et un travail de replacement et de harcèlement utile pour empêcher l'adversaire de vite relancer.
BALLONS TOUCHÉS : 46. PASSES RÉUSSIES : 25. PASSES MANQUÉES : 4. TIRS CADRÉS : 0. TIRS NON CADRÉS : 0. DUELS GAGNÉS : 7. DUELS PERDUS : 12.

Six 6
Un toucher de balle et un pied gauche merveilleux, à l'image de son décalage pour Giresse sur le troisième but. Un vrai talent pour varier et allonger le jeu, se démarquer, dribbler et jouer dans des petits périmètres, mais aussi pour lutter, aider à bloquer Kaltz et résister au marquage de Karl-Heinz Förster. Moins de réussite dans les frappes, les centres et le dernier geste, et moins de sang-froid dans la série de tirs au but.
BALLONS TOUCHÉS : 52. PASSES RÉUSSIES : 29. PASSES MANQUÉES : 5. TIRS CADRÉS : 1. TIRS NON CADRÉS : 1. DUELS GAGNÉS : 9. DUELS PERDUS : 5.

LES REMPLAÇANTS

Battiston Non noté
Seulement sept minutes de jeu avant son terrible choc avec Schumacher. Et pourtant deux occasions créées, à un poste inédit pour lui de milieu défensif, une capacité intéressante pour aller d'une surface à l'autre et beaucoup de jus aussi pour contrer Breitner.
BALLONS TOUCHÉS : 5. PASSES RÉUSSIES : 2. PASSES MANQUÉES : 0. TIRS CADRÉS : 0. TIRS NON CADRÉS : 2. DUELS GAGNÉS : 1. DUELS PERDUS : 1.

Lopez 5
Sentinelle devant la défense après la sortie de Battiston (61e), et pas très à l'aise ni performant à ce poste inhabituel (ah ! si Girard avait été sur le banc...), puis repositionné comme deuxième stoppeur dans l'axe en fin de match au cœur de la tempête et de la remontée allemande.
Une rentrée plutôt délicate.
BALLONS TOUCHÉS : 23. PASSES RÉUSSIES : 11. PASSES MANQUÉES : 1. TIRS CADRÉS : 0. TIRS NON CADRÉS : 1. DUELS GAGNÉS : 3. DUELS PERDUS : 2.
■ P. U., AVEC opta

Maxime Bossis, omniprésent, a su non seulement bloquer les adversaires, ici Hrubesch, mais aussi apporter le surnombre en attaque.
L'ÉQUIPE

LES ALLEMANDS
Rummenigge change tout

BATTUE EN QUALITÉ TECHNIQUE ET DOMINÉE, pendant de longues périodes aussi, en maîtrise collective, cette Allemagne-là possédait néanmoins des profils de joueur que la France n'avait pas et qui collaient parfaitement à son style traditionnel de l'époque, fondé avant tout sur le défi physique, la puissance et l'intensité.
Dans ce registre-là, **Bernd Förster (7), Briegel (7)** et, à un degré moindre, **Karl-Heinz Förster (6)** et **Kaltz (6)** réussirent à Séville un match impressionnant, autant par leur efficacité défensive dans les duels, leur volume de courses exceptionnel que par leur capacité à durcir le combat ou à mettre énormément de rythme pendant deux heures. À l'inverse, **Dremmler (4)** se retrouva souvent en difficulté pour essayer de bien protéger sa défense et d'attraper Michel Platini, **Magath (4)** eut un mal fou à exister dans son couloir gauche face à Maxime Bossis, tandis que **Schumacher (5),** décisif dans la séance de tirs au but, mais assez peu sollicité jusque-là (seulement 5 tirs cadrés français) et très nerveux, n'aurait jamais dû terminer la partie.
UN MENTAL HORS NORME. Mais l'Allemagne de 1982 comptait aussi dans ses rangs des leaders au mental hors norme, des talents sachant faire de vraies différences à des moments clés d'un match et des joueurs susceptibles ainsi à tout instant de lui redonner vie. **Littbarski (8),** par exemple, un but, une passe décisive et une avant-dernière passe lorsqu'il vint dézoner côté gauche pendant la prolongation. **Breitner (8),** formidable moteur et accélérateur de jeu, omniprésent au milieu (108 ballons touchés). **Stielike (7),** son libero, dont l'influence fut comparable à celle de Trésor. **Fischer (6),** présent là où il fallait pour égaliser à 3-3. Et surtout les deux attaquants entrés en cours de match : **Hrubesch (7),** passeur décisif pour Fischer, point d'ancrage très précieux devant et dernier tireur dans la série de tirs au but ; puis **Rummenigge (8),** qui mit aussitôt le feu dans les vingt derniers mètres, inversa à lui seul le cours de la partie et offrit à son équipe les ressources à la fois mentales et techniques nécessaires pour revenir. ■ P. U.

AU PANTHÉON

DANS LE TOP 10 DES GRANDS ÉVÉNEMENTS qui ont marqué les dix-neuf Coupes du monde déjà disputées, il n'y a guère que l'Italie-RFA de 1970 qui dépasse la demi-finale de Séville.

TEXTE PATRICK URBINI **PHOTOS** L'ÉQUIPE

1. ITALIE-RFA 4-3 a.p. (1970, demi-finales, à Mexico). Le classique de tous les classiques. Schnellinger égalise à 1-1 dans les arrêts de jeu et c'est la prolongation la plus folle de l'histoire qui s'annonce à plus de 2 000 mètres d'altitude. Cinq buts en dix-sept minutes, l'Allemagne, qui mène 2-1, se retrouve menée 2-3, revient encore au forceps à 3-3 et finit par s'incliner sur une frappe de Rivera. ■

2. RFA-FRANCE 3-3 a.p. (5 t.a.b. à 4) (1982, demi-finales, à Séville). Le premier match de l'histoire de la Coupe du monde décidé aux tirs au but. Avec, là aussi, une prolongation insensée : la France qui prend le large 3-1, l'Allemagne qui retrouve soudainement des forces et du talent avec l'entrée de Rummenigge et égalise à 3-3, et Hrubesch, le douzième tireur de la série, qui arrache une place en finale. À l'image de Battiston, la France est K.-O. ■

3. ITALIE-BRÉSIL 3-2 (1982, 2e tour, à Barcelone). Deux fois l'Italie mène, deux fois le Brésil recolle au score, le match est d'un niveau technique exceptionnel et, à l'entrée du dernier quart d'heure, avec ce 2-2, ce sont les Brésiliens qui sont qualifiés pour les demi-finales. Mais la plus belle Seleçao de tous les temps aime trop le jeu, Paolo Rossi et son troisième but l'assomment pour de bon. ■

4. FRANCE-BRÉSIL 1-1 a.p. (4 t.a.b. 3). (1986, quarts de finale, à Guadalajara). L'équipe de France n'a jamais réussi un aussi beau match, mais, au terme d'une prolongation haletante, comme tout ce qui a précédé ce jour-là à Guadalajara, elle doit maintenant effacer Séville et forcer son destin aux tirs au but. Platini rate le sien, Socrates et Julio César aussi, et c'est Luis Fernandez qui la délivre et parachève son chef-d'œuvre absolu. ■

5. HONGRIE-URUGUAY 4-2 a.p. (1954, demi-finales, à Lausanne). Les Sud-Américains ont un titre à défendre et, lorsque Hohberg les remet dans le jeu à 2-2 à la 86e, tout est encore possible. Sous la pluie, le match est somptueux, intense, mais deux buts de la tête de Kocsis, le meilleur buteur du tournoi, font soudainement plier les Uruguayens, champions du monde en titre, dans la seconde mi-temps de la prolongation. ■

6. ANGLETERRE-RFA 4-2 a.p. (1966, finale, à Londres). À Wembley, les Anglais croient tenir leur victoire lorsque Weber relance soudainement le match à la 89e, égalise à 2-2 et emmène les siens en prolongation. On n'a encore rien vu et tout bascule à la 101e, lorsque Geoff Hurst marque à nouveau. La balle a-t-elle franchi la ligne ? L'arbitre suisse assure que oui. Mais aujourd'hui encore personne n'en sait rien... ■

7. RFA-HONGRIE 3-2. (1954, finale, à Berne). La Hongrie part largement favorite, c'est la meilleure équipe du moment et, très vite, Puskas et Czibor lui offrent une avance que l'on croit décisive. Mais « le miracle de Berne » se produit, les Allemands recollent à 2-2 en moins de dix minutes et, à la 84e, Helmut Rahn leur donne un premier titre et brise le cœur de tous les vrais amoureux du foot. ■

8. ALLEMAGNE-ITALIE 0-2 a.p. (2006, demi-finales, à Dortmund). Le combat a été d'une rare intensité, les deux équipes se sont rendu coup pour coup, mais à la 119e l'Allemagne n'a toujours pas réussi à percer la défense italienne et on en est toujours à 0-0. Surgissent alors Grosso, l'arrière gauche de la Squadra, qui débloque la situation, puis Del Piero, qui porte le coup de grâce et tue le rêve allemand. ■

9. PORTUGAL-CORÉE DU NORD 5-3. (1966, quarts de finale, à Liverpool). Au bout de vingt-cinq minutes, les Nord-Coréens mènent 3-0, leur vitesse de jeu a mis K.-O. d'entrée les Portugais, ils continuent encore d'attaquer et le plus bel exploit de l'histoire leur tend les bras. Eusebio décide de prendre l'affaire en main, il marque quatre buts, dont deux penalties, et tout va alors rentrer dans l'ordre. ■

10. BRÉSIL-POLOGNE 6-5 a.p. (1938, huitièmes de finale, à Strasbourg). Un match de dingue joué dans la boue de la Meinau. Le Brésil fait la course en tête, mais la Pologne ne lâche jamais le morceau, égalise à 4-4 à la 89e, force son rival à une prolongation et finit par craquer face à Leonidas, le premier grand buteur de la Seleçao, avant de revenir tout de même à 6-5 grâce au 4e but personnel de Willimowski. ■

QUE SONT-ILS

PLATINI, LE CAPITAINE, EST AUJOURD'HUI LE PATRON DU FOOTBALL EUROPÉEN

1. Patrick Battiston. 55 ans. Il dispute son dernier match avec les Girondins en 1991 et est toujours dans le club, où il est aujourd'hui responsable du centre de formation et entraîneur de l'équipe en CFA.

2. Maxime Bossis. 57 ans. Après une très brève expérience d'entraîneur à Saint-Étienne, il est aujourd'hui VRP pour La Poste et consultant télé.

3. René Girard. 56 ans. Il a remporté l'Euro 2000 comme adjoint du sélectionneur Roger Lemerre. Écarté de l'équipe de France Espoirs en 2008, il a pris en main l'équipe de Montpellier en 2009 avec laquelle il a été sacré champion de France en mai dernier.

4. Jean Castaneda. 55 ans. Après un parcours d'entraîneur qui l'a fait passer par Istres, le Qatar, Endoume ou encore l'Algérie, l'ancien gardien a décidé récemment de changer d'orientation : aux Baux-de-Provence, il dirige depuis mars l'hôtel-restaurant *Fabian des Baux*.

5. Dominique Baratelli. 64 ans. Il termine sa carrière au PSG en 1985, puis s'installe à Cagnes-sur-Mer où il travaille à la mairie jusqu'à sa retraite, en 2010.

6. Jean-Luc Ettori. 56 ans. Longtemps entraîneur des gardiens à Monaco, il a fait une très courte escale la saison dernière en Suisse, à Neuchâtel. Aujourd'hui, dans l'attente d'une opportunité, il loue des catamarans en Corse, du côté de Propriano.

7. Manuel Amoros. 50 ans. Il a entraîné à Saint-Rémy-de-Provence, au Koweït et en Tunisie, a été brièvement coordinateur sportif aux Comores et est aujourd'hui sélectionneur du Bénin.

8. Gérard Janvion. 58 ans. Il achève sa carrière pro à Béziers (L2). Après un passage à L'Étrat (près de Saint-Étienne), il part à la Réunion (AS Sainte-Suzanne), puis revient en Martinique où il enchaîne les clubs. Il profite aujourd'hui de sa retraite.

9. Philippe Mahut. 56 ans. Après la fin de sa carrière au Havre, en 1993, il s'installe à Fontainebleau et est un temps président du club. Il ouvre une agence d'assurances. En 2006, il devient adjoint aux sports à la mairie de Fontainebleau. Il siège à la commission de l'éthique de la FFF.

10. Christian Lopez. 59 ans. Après sa carrière pro, il a été entr9aîneur-joueur à Montélimar, puis à Cugnaux, avant d'intégrer le centre de formation de Cannes. Il a ensuite travaillé une dizaine d'années pour les AGF avant de revenir à son premier club, le Cannet-Rocheville, où il est également conseiller technique à la mairie.

11. Jean-François Larios. 55 ans. Depuis sa retraite sportive, il exerce la profession d'agent de joueurs.

12. Bernard Genghini. 54 ans. Après avoir été longtemps responsable du recrutement de Sochaux, il est l'adjoint de l'entraîneur Éric Hély.

13. Marius Trésor. 62 ans. À sa retraite sportive, il intègre le staff des Girondins, où il est superviseur et adjoint de Battiston auprès de la réserve.

14. Michel Platini. 57 ans. Élu à la présidence de l'UEFA en janvier 2007, il a été réélu pour quatre ans en 2011. Pourrait succéder à Joseph Blatter en 2015 à la tête de la FIFA.

15. Jean Tigana. 57 ans. Il démarre sa carrière d'entraîneur à Lyon, puis est champion de France à la tête de Monaco. Il part ensuite en Angleterre (Fulham) et en Turquie (Besiktas) avant un retour en France, à Bordeaux. Il a été très brièvement entraîneur en Chine cette année (Shanghai Shenhua).

16. Alain Giresse. 59 ans. Il a entamé sa carrière d'entraîneur dans des clubs (Toulouse, PSG, FAR de Rabat) avant d'opter pour les sélections de Géorgie, du Gabon et du Mali, qu'il a quitté récemment.

17. Dominique Rocheteau. 57 ans. Après une brève carrière d'agent de joueurs, il organise des stages de foot pour enfants, tourne un peu pour le cinéma, préside la commission d'éthique à la FFF et est désormais coordinateur sportif à Saint-Étienne.

18. Alain Couriol. 53 ans. Sa carrière terminée, il revient en banlieue parisienne (Saint-Leu, Franconville, Les Mureaux), où il encadre des jeunes. Puis il se retire en Bretagne, à Arzon et travaille à la mairie de Vannes.

19. Bruno Bellone. 50 ans. Il a prématurément arrêté sa carrière pro à cause de blessures. Il est employé au

S DEVENUS?

service des sports de la mairie du Cannet, tout comme Christian Lopez.

20. Bernard Lacombe. 59 ans. Il est resté à Lyon, où il a été directeur sportif, entraîneur et est aujourd'hui conseiller du président Aulas.

21. Didier Six. 57 ans. Longtemps dans une société spécialisée dans l'organisation d'événements liés au foot, il est revenu au terrain il y a quelques mois en prenant en charge le Togo.

22. Gérard Soler. 58 ans. Habite à Montbéliard (Doubs), à 800 m du stade Bonal. « Je travaille, dit-il, dans la chimie verte. » Dirigeant de l'entreprise FCPE Prod-Lobial, qui fabrique des produits d'entretien et de nettoyage.

LE SÉLECTIONNEUR

A. Michel Hidalgo. 79 ans. Il quitte son poste de sélectionneur après le succès des Bleus lors de l'Euro 84. Il est ensuite manager de l'OM de Tapie. Il coule une retraite paisible à Marseille. ■

RUMMENIGGE

« C'était plus que du foot »

C'EST LUI QUI A REDONNÉ ESPOIR à son équipe en réduisant le score pendant la prolongation. Et dire que le grand attaquant allemand souffrait d'un claquage.

ALEXIS MENUGE, à Munich
amenuge@francefootball.fr

NON SEULEMENT KARL-HEINZ RUMMENIGGE a accepté d'évoquer longuement le légendaire France-RFA de juillet 1982, mais celui qui est aujourd'hui président du conseil d'administration du Bayern Munich ne cache pas que le sujet le passionne. Pendant plus d'une heure il est donc revenu avec enthousiasme, mais aussi émotion, sur une rencontre qu'il considère comme "la plus intensive" de sa carrière, lui qui, à l'époque, venait de remporter deux fois d'affilée le Ballon d'Or *France Football*, en 1980, puis 1981.

« Karl-Heinz Rummenigge, avec qui partagiez-vous votre chambre au cours de la préparation de ce match ?

Je faisais chambre commune avec Paul Breitner. Notre respect envers les Français était immense. Jamais nous ne nous sommes moqués d'eux. Nous savions que nous avions besoin d'être dans un grand jour pour les battre. Ce fut le cas, avec, il faut bien le reconnaître, un brin de chance.

Comment s'étaient déroulées les heures précédentes ?

Pendant que Paul Breitner était en train de lire, j'ai essayé de faire une sieste. Je dis bien essayé, car je n'ai pas réussi à fermer l'œil. Je ne me sentais pas du tout fatigué. Je voulais dormir, mais n'y suis pas parvenu. C'est ainsi que je me suis concentré. Avec Paul, nous avons très peu parlé. Nous étions déjà à fond dans le match. La nuit précédente, j'avais dormi normalement. Nous savions que ce ne serait pas un match comme les autres, qu'il pouvait devenir dramatique. Ce n'est pas un hasard si on en parle encore autant, trente ans plus tard. Avec la demi-finale 1970 contre l'Italie *(3-4 a.p.)*, c'est l'un des deux matches les plus importants dans l'histoire de la Nationalmannschaft. Mais nous ne voulions pas pour autant modifier nos habitudes. Et jamais dans les causeries d'avant-match, il n'a été question de montrer plus d'agressivité que d'habitude, sous prétexte que les Français étaient brillants dans le jeu et que notre seule chance était de répondre en les intimidant physiquement.

SUR LES CHAMPS-ELYSÉES, LES FRANÇAIS NE M'APPELLENT JAMAIS "M. RUMMENIGGE" OU "KARL-HEINZ", MAIS "82".

Comment s'était déroulée la soirée de la veille ?

Après le dîner, nous avions carte blanche. Nous regardions souvent un film ensemble. Je ne me rappelle plus ce que nous avions vu le 7 juillet. Il n'y a que Felix Magath qui jouait seul aux échecs sur son ordinateur.

Et le 8 juillet, est-ce que la tension a augmenté à mesure que le temps passait ?

On a senti de plus en plus de nervosité au fil des heures. De plus, ce jour-là, il faisait une chaleur insoutenable. Même le soir, la température n'a pas baissé d'un degré. Pour nous, Allemands, jouer dans ces conditions n'est jamais évident. Et nous savions pertinemment que nous affrontions une montagne. Avec le Brésil, la France était alors, au niveau du jeu, la meilleure équipe au monde. Et bien qu'elle ne soit pas devenue championne du monde, elle possédait alors la meilleure équipe de l'histoire du football français avec surtout son milieu de terrain magique : Platini, Giresse et Tigana. Quant à Marius Trésor, par son gabarit et son allure, il m'impressionnait. Le seul problème des Français était leur manque de solutions au niveau des attaquants.

Comment était Schumacher au cours de la préparation ?

Dans la journée, il était normal. C'est quelqu'un qui a toujours été très tendu, mais il ne l'était pas plus que d'habitude. Il faut savoir qu'il n'est pas méchant. Au fond, il est gentil. Jamais il n'a commencé un match avec l'intention de blesser un adversaire, contrairement à certains autres.

Vous souvenez-vous en détail du programme de ce 8 juillet 1982 ?

Lever à 8 heures. Il faisait déjà très chaud, l'une des plus chaudes journées que j'aie vécues. Nous avons pris un petit déjeuner en commun, puis nous sommes partis en bus pour aller faire une promenade. Après le déjeuner, longue période de repos et, à 16 heures, collation avec le discours du coach, qui nous a dévoilé ses options tactiques. Puis nous avons pris le bus pour aller au stade. Durant tout le trajet, personne n'a parlé. Silence absolu. Il y avait simplement une musique de fond, mais nous étions déjà tellement dans le match que nous ne l'entendions même pas. Nous étions comme dans un tunnel sans la moindre lumière.

Et au stade ?

Arrivés à Sanchez-Pizjuan, nous avons testé nos crampons sur le bord de la pelouse et avons pris la température. Les Français n'étaient pas très loin. Il y avait déjà beaucoup de supporters dans les tribunes, c'était quasiment plein, avec notamment beaucoup d'Allemands. Il y a eu quelques regards échangés entre les deux équipes. Je sentais un respect mutuel. Nous les avons regardés pleins de sérieux, car nous craignions leurs qualités. Mais il n'y a eu aucune provocation : le respect était très fort. Nous savions simplement que nous allions disputer un match particulier.

Quel a été le discours de votre sélectionneur, Jupp Derwall, avant le coup d'envoi ?

Dans sa causerie d'avant-match et étant donné qu'il était francophile – il était né à la frontière franco-allemande, à Sarrebruck –, Derwall a insisté sur l'importance de ce match, surtout que nous étions alors très critiqués, au vu de notre laborieux parcours. Lui aussi était très nerveux. Mais il avait beaucoup d'expérience et a bien géré la situation.

Vous marquez un but capital au cours de la prolongation, alors que vous n'auriez normalement jamais dû entrer en jeu...

Un claquage musculaire à la cuisse droite m'avait gêné durant toute la préparation de cette rencontre. Il était évident que je ne pouvais pas débuter. Une heure avant le coup d'envoi, j'ai eu une discussion avec le sélectionneur. Un médecin *(le célèbre docteur Hans-Wilhelm Müller-Wohlfahrt, qui est toujours en activité)* était venu exprès de Munich afin de m'ausculter. Il m'a dit que je ne pourrais pas jouer, mais m'a conseillé de m'asseoir sur le banc des remplaçants. Je lui ai répondu : "O.K., je suis le capitaine, si vous le souhaitez, j'irai sur le banc."

Et, finalement, Derwall vous fait entrer à la 97e minute...

À partir de la 60e minute, j'ai fait quelque chose que je n'ai plus jamais fait

BIO EXPRESS

56 ans. Né le : 25 septembre 1955, à Lippstadt (Allemagne). 95 sélections, 45 buts. PARCOURS DE JOUEUR (attaquant) : Bayern Munich (1974-1984), Inter Milan (1984-1987), Servette de Genève (1987-1989). PALMARÈS DE JOUEUR : Championnat d'Europe des nations 1980 ; Coupe intercontinentale 1976 ; Coupe d'Europe des clubs champions 1976 ; Championnat d'Allemagne 1980 et 1981 ; Coupe d'Allemagne 1982 et 1984 ; Ballon d'Or France-Football 1980 et 1981. PARCOURS : Bayern Munich (vice-président, 1991-2002 ; président du conseil d'administration, depuis 2002).

L'entrée en jeu du double Ballon d'Or 1980 et 1981 a fait basculer la rencontre. Au grand dam de Gérard Janvion...

par la suite : j'ai pris un gant à notre gardien remplaçant, puis de la glace du physiothérapeute, et j'ai commencé à masser mon muscle. Je n'avais aucune douleur, mais ce massage, pendant quasiment une heure sans interruption, s'est révélé efficace. J'ai en quelque sorte anesthésié le muscle. Je ne me suis même pas échauffé avant d'entrer. Il faisait trop chaud. Mais j'ai immédiatement senti que mon muscle tenait bon et que la glace avait fait son effet. J'ai presque pu courir normalement. Du coup, moralement, j'étais bien. C'est finalement peut-être cette glace qui nous a sauvés...

Pensez-vous que le public français vous en veuille encore d'avoir marqué ce but qui a complètement relancé votre équipe ?

Il ne m'en veut pas, mais lorsque les Français me voient, ils pensent immédiatement à ce 8 juillet 1982. Je vais souvent à Paris, c'est une ville que j'adore, et lorsque je me promène sur les Champs-Élysées, beaucoup de gens me reconnaissent. Et ils ne m'appellent jamais "M. Rummenigge" ou "Karl-Heinz", mais "82" *(en français)*. Tous m'appellent "82".

Comment avez-vous vécu le choc Battiston-Schumacher ?

J'étais encore sur le banc lorsque s'est produit l'incident. Notre médecin était assis à côté de moi. Je lui ai dit de foncer sur le terrain au secours de Battiston, car je sentais que quelque chose de grave venait de se passer. C'était un drame.

Comment jugez-vous le comportement de Schumacher ?

Schumacher a commis plusieurs erreurs : bien évidemment sur le terrain, avec cette intervention sur Battiston, mais sa plus grande erreur a eu lieu après le match. Je lui ai conseillé d'aller dans le vestiaire français pour présenter ses excuses. Il n'a pas voulu. Puis à l'aéroport, où nous avons dû patienter pendant quatre heures, nous avons appris que Battiston avait été transporté à l'hôpital. J'ai dit à Harald : "Viens, on va à l'hôpital." Mais j'aurais dû l'obliger à y aller ! Je regrette de ne pas avoir été assez ferme. J'étais le capitaine. Trente ans après, je tiens encore à m'excuser que notre gardien de but ait eu une telle attitude et qu'il n'ait pas daigné aller voir Battiston pour s'excuser. C'était nul de sa part.

Schumacher n'a pas assumé ?

Il était comme un enfant. Il savait qu'il avait commis une grosse erreur, mais ne voulait pas l'admettre. Après le match, après une douche froide, tu dois pouvoir être capable de retrouver le sens des réalités et un brin de lucidité. Mais cette journée et ce match ont été tellement fous...

Comment considériez-vous cette rencontre à l'époque ?

En préparant cette demi-finale, nous avions conscience qu'il s'agissait du plus gros match de cette Coupe du monde. À cause de la valeur de l'équipe de France et parce que la rivalité entre les deux pays était forte. C'est le match le plus intensif que j'aie disputé dans ma carrière. C'était plus que du foot. J'en ai encore la chair de poule lorsque j'en parle. C'était tellement bizarre. » ■

TRENTE ANS APRÈS, JE TIENS ENCORE À M'EXCUSER QUE NOTRE GARDIEN DE BUT AIT EU UNE TELLE ATTITUDE...

Schumacher, le pied sur le ballon, regarde de loin Battiston quitter le terrain sur une civière. Ce détachement, cette arrogance ont choqué en Allemagne.

MÉMOIRES D'OUT

QUAND IL ÉVOQUE LE MONDIAL 82, le public allemand songe à la défaite en finale contre l'Italie, contre l'Algérie ou encore au match arrangé avec l'Autriche, autant qu'à une demi-finale marqué

Schulze-Marmeling*

« JE DÉTESTAIS CETTE ÉQUIPE D'ALLEMAGNE »

« Lors de la finale 1982 perdue contre l'Italie *(1-3)*, j'avais été très heureux. Si l'Allemagne avait été championne, ç'aurait été horrible. Car le jeu alors proposé par les Allemands était sans idée. Je fais partie des Allemands qui détestaient l'équipe d'Allemagne à cette époque. Pour le public allemand, Schumacher était l'ennemi numéro un. Sa faute sur Battiston était scandaleuse, sans parler de sa sortie médiatique qui avait suivi *(NDLR: le gardien avait proposé de payer des couronnes à Battiston pour remplacer ses dents cassées)*. J'avais honte. Les joueurs allemands étaient considérés comme bêtes, arrogants, avec des comportements de nouveaux riches. Il faut aussi dire que la Fédération allemande *(DFB)* n'a rien fait pour corriger cette image. Aujourd'hui, elle prendrait des sanctions. Schumacher symbolisait l'Allemand brutal, méchant, arrogant, plouc et indélicat. La faute sur Battiston a beaucoup terni l'image qu'avait le public allemand de son équipe nationale. Une partie de la population, et notamment les intellectuels qui étaient fanatiques de foot, ont pris leurs distances. Nous avons été heureux qu'elle paie les pots cassés à l'Euro 84 en se faisant éliminer dès le premier tour. »

> Une partie de la population, et notamment les intellectuels, a pris ses distances avec le foot

« SCHUMACHER SENSATIONNEL À STRASBOURG EN 1984. » « Il ne fallait pas alors s'étonner si les Allemands qui passaient leurs vacances en France se faisaient traiter de "sales Boches" ou de nazis. On avait tout fait pour en arriver là. Je comprends ce genre de réactions. Je trouvais même ça bien, car, ainsi, nous, les Allemands, avons été poussés à ne plus nous comporter de la sorte en Coupe du monde. Je dois tout de même admettre que Schumacher a retenu la leçon et qu'il s'est ensuite bien comporté, comme à Strasbourg en avril 1984 lors de ce match de "réconciliation" face à la France. Il a été bombardé de fruits, d'œufs, de pommes de terre, de pierres et il est resté impassible. L'entraîneur adjoint, Horst Köppel, avait demandé à Schumacher s'il ne serait pas préférable de retourner aux vestiaires. Il lui avait répondu : "En aucun cas. Si je fais marche arrière, je ne suis qu'un p... de lâche." Lors de ce match, il a été sensationnel et les Français ont fini par l'applaudir.

Dans un duel aérien, Patrick Battiston est venu se frotter à Harald, puis les deux hommes se sont tapés dans la main : ils savaient parfaitement pourquoi. Schumacher dira ensuite : "Heureusement que nous avons perdu ce match 0-1." Au Mondial 82, il avait réagi avec une arrogance extraordinaire et n'avait pas un seul instant réalisé ce que cet incident réveillait comme ressentiments franco-allemands. Mais il avait assumé sa bêtise en allant s'excuser et en encaissant les critiques. Cette attitude a plu aux Français. »

RE-RHIN

à l'autre revers, lors du premier match, ée surtout par le geste fou de Schumacher.

« LA FÉDÉRATION ALLEMANDE N'A PAS ASSUMÉ. » « C'est Franz Beckenbauer qui a permis à la sélection allemande de changer d'image, dès qu'il en a pris les rênes, en 1984. Auparavant, les médias allemands ne s'étaient pas gênés pour critiquer le comportement de Schumacher et de la Fédération, qui n'avait rien assumé. Il ne faut pas oublier que les joueurs s'étaient comportés de manière scandaleuse pendant tout le Mondial 82, avec des nuits blanches au cours desquelles des joueurs passaient leur temps à boire. Le gardien de but remplaçant Eike Immel devait beaucoup d'argent à Paul Breitner, car il avait perdu aux cartes, mais était dans l'incapacité de payer. Dans des interviews, les joueurs se montraient très arrogants envers les journalistes. La goutte d'eau qui a fait déborder le vase, ce fut Schumacher et la passivité de la DFB, qui l'a complètement laissé tomber. Elle n'a rien fait, pas même présenté ses excuses. Elle avait déjà dérapé quelques jours plus tôt, lors du scandaleux Allemagne-Autriche *(1-0, score qui qualifiait les deux formations, mais éliminait l'Algérie)*, un match arrangé : elle avait dit que les spectateurs avaient pris un risque en allant au stade ! En vacances en France, il était très rare, après, de ne pas être confronté à cette légendaire demi-finale. Je comprenais l'attitude des Français. Au cours d'un match de foot, mon fils, qui avait douze ans, avait été provoqué par des enfants français qui étaient au bord du terrain. Le pis, c'est que même leurs parents s'y étaient mis. Il y avait eu quelques insultes. Mais je trouvais les réactions des Français complètement normales et justifiées. » ■ **ALEXIS MENIGE**

** Dietrich Schulze-Marmeling, 55 ans, intellectuel et politologue, auteur de nombreux ouvrages sur le football.*

KRAMER* «UNE AFFAIRE D'ÉTAT»

«APRÈS LE MATCH, je suis descendu dans le vestiaire allemand au moment où tous les joueurs étaient sous la douche. Puis j'ai interviewé Karl-Heinz Rummenigge et Klaus Fischer. Mais nous n'avons pas véritablement évoqué l'incident Schumacher-Battiston, car nous n'avions alors pas conscience des conséquences. Avec le recul, nous regrettions à la ZDF de n'avoir couvert cette rencontre qu'à seulement deux personnes. Il en aurait fallu le double !

ULLSTEIN BILD/PRESSE DOPESS

Ce match est entré dans les annales à cause de la grosse faute commise par Toni Schumacher. Mais surtout parce qu'il a été particulièrement maladroit en disant qu'il paierait des couronnes à Battiston. C'était scandaleux et ça explique que les choses se soient autant envenimées. En France et en Allemagne, de grandes personnalités sont montées au créneau, c'est même devenu une affaire d'État. Je comprends la colère des Français. Mais Schumacher a toujours été fou. Pourtant, en privé, c'est un garçon adorable et attachant. Mais je me rappelle aussi de la finale de la Coupe du monde 1986 contre l'Argentine *(défaite allemande 3-2)* : il a été médiocre. Dans les moments décisifs, il se trouait régulièrement. Je n'oublierai jamais non plus le match amical France-Allemagne *(1-0, le 18 avril 1984)* à Strasbourg, auquel j'ai assisté. La télé française ne prenait l'antenne qu'à cinq minutes du coup d'envoi. Schumacher est entré sur la pelouse avec un sac plein de ballons sur l'épaule, puis il s'est échauffé. Il s'est fait conspuer par le public français qui était debout et qui l'attendait de pied ferme. Je n'ai jamais vu une telle haine. Les supporters français n'ont pas cessé de l'insulter. Mais Toni est resté cool. Je m'en veux encore aujourd'hui que nous n'ayons pas filmé cette scène légendaire. » ■ **A. M.**

** Rolf Kramer, 74 ans, ancien journaliste, a commenté la demi-finale de Séville pour la chaîne publique allemande ZDF.*

PIORR* «QUAND ON Y REPENSE, C'EST INCROYABLE»

«PENDANT CETTE COUPE DU MONDE, les Allemands jouaient tellement mal que je changeais souvent de chaîne pour éviter de regarder un spectacle aussi médiocre. Mais les Français ne peuvent que s'en prendre à eux-mêmes de ne pas être allés en finale. Comment peut-on se faire remonter en ayant mené 3-1 en prolongation ? Ils n'ont pas su conserver leur avance. Avec cette équipe, la France aurait dû devenir championne du monde. Comme elle n'y est pas parvenue, elle évoque sans cesse l'affaire Schumacher-Battiston comme excuse. Imaginez l'ampleur qu'aurait aujourd'hui une affaire semblable ! Le foot n'était pas si important à l'époque, il n'avait pas la même résonance. Aujourd'hui, il y aurait une réaction au niveau gouvernemental. Je me souviens que dirigeants, staff technique et joueurs n'assumaient rien. Ils ne voulaient pas entendre parler de quelque critique que ce soit. Harald Schumacher a mis fin à sa carrière après avoir publié un livre dans lequel il racontait qu'en Bundesliga les joueurs se dopaient à longueur de journée. Trente ans plus tard, il est toujours difficile d'interpréter son geste sur Battiston. Était-ce volontaire ou pas ? Il aurait dû s'excuser aussitôt, et s'occuper de Battiston. Mais il a préféré rester dans son but, jongler avec le ballon et faire comme s'il n'y pouvait absolument rien. Quand on y repense, c'est incroyable. Et il n'y a pas eu de la négligence que de la part de Schumacher, mais aussi de la Fédération. Certains dirigeants ont quand même osé dire: "Nous avons gagné, et c'est bien ça le plus important." » ■ **A. M.**

DR

** Ralf Piorr, 46 ans, sociologue, historien et publiciste.*

NIERSBACH* «L'AMBIANCDE ÉTAIT TRÈS TENDUE»

«LES JOURNALISTES ALLEMANDS logeaient dans le même hôtel que les joueurs à Madrid, mais pas à Séville. Après la défaite contre l'Algérie (0-1) en phase de poules, l'ambiance était très tendue au sein de la sélection. L'affaire Schumacher-Battiston, on en a beaucoup parlé. Surtout parce que Schumacher a affirmé qu'il était prêt à payer des couronnes à Battiston. Pour les tabloïds allemands, c'était du pain bénit. La Fédération allemande s'est-elle mal comportée ? C'est difficile pour moi de répondre : j'étais alors journaliste. Malgré cet incident, l'Allemagne avait une finale de Coupe du monde à préparer, et cette finale avait lieu seulement trois jours plus tard. Je n'ai pas le sentiment que cet incident ait eu une incidence sur les relations franco-allemandes. Personnellement, je suis ami avec Michel Platini depuis de longues années. Il nous arrive souvent d'évoquer ce match de 1982. À chaque fois, Platini parle de cauchemar. » ■ **A. M.**

SVEN SIMON/PRESSEBILD

** Wolfgang Niersbach, 61 ans, président depuis cette année de la Fédération allemande (DFB), journaliste à l'agence de presse sportive SID en 1982.*

QUE SONT-ILS

SEULS TROIS JOUEURS, BERND FÖRSTER, THOMAS ALLOFS ET BERND FRANKE, ONT QUITTÉ LE MONDE DU FOOT

1. Paul Breitner. 60 ans. Il a longtemps officié comme consultant télé et éditorialiste. Après un conflit de trente ans avec Uli Hoeness, il s'est réconcilié avec son ancien meilleur ami qui lui a offert le poste de recruteur du Bayern en 2007. Aujourd'hui, il est l'ambassadeur du club bavarois.

2. Wolfgang Dremmler. 57 ans. Il a été d'abord entraîneur de plusieurs formations en amateurs, avant de devenir responsable du recrutement au Bayern Munich qu'il est encore aujourd'hui. En parallèle, il est le coach de l'équipe des anciens joueurs du Bayern.

3. Bernd Förster. 56 ans. Il est l'un des rares joueurs de 1982 à avoir complètement quitté le monde du foot. Il s'est mis à son compte dès la fin de sa carrière au VfB Stuttgart en 1986 et possède aujourd'hui plusieurs stations de lavage près de Stuttgart.

4. Klaus Fischer. 62 ans. Entraîneur adjoint au VfL Bochum, puis de l'équipe réserve de Schalke 04. En 1990, il ouvre une école de foot dont il s'occupe encore aujourd'hui. En 2006, il publie son autobiographie intitulée : *Retourné acrobatique... et plus.*

5. Karl-Heinz Rummenigge. 56 ans. En 1991, il devient vice-président du Bayern Munich, puis le club passant en société anonyme, il est intronisé président du conseil d'administration en 2002. Depuis 2008, il est président de l'ECA (European Club Association), ce qui fait de lui un des dirigeants les plus influents d'Europe.

6. Karl-Heinz Förster. 53 ans. Après avoir été représentant d'Adidas au début des années 90, il est devenu manager général du Waldhof Mannheim puis du VfB Stuttgart. Depuis 2005, il est agent de joueurs (notamment de Kuranyi) et conseiller sportif du TSG Hoffenheim.

7. Horst Hrubesch. 61 ans. Il a enchaîné les clubs comme entraîneur : Rot-Weiss Essen, FC Tirol en Autriche, Wolfsburg, Hansa Rostock, Dynamo Dresde, Austria Vienne, Samsunspor (D1 turque). Il intègre le giron fédéral en 2000, d'abord adjoint d'Erich Ribbeck à l'Euro 2000, puis sélectionneur des U19 et U20. En 2009, il remporte l'Euro Espoirs. Actuellement entraîneur des U18.

8. Hans-Peter Briegel. 56 ans. Il a commencé son parcours d'entraîneur en 1992 chez les amateurs du SV Edenkoben, avant de rejoindre Wattenscheid (L2) puis Kaiserslautern comme manager. Il part en Turquie, à Besiktas, puis à Trabszonspor. Sélectionneur de l'Albanie, puis du Bahreïn, il retrouve brièvement la Turquie à Ankaragüçü.

9. Uwe Reinders. 57 ans. Débuts d'entraîneur à l'Eintracht Brunswick puis à Rostock, Duisburg, au Hertha Berlin et Sachsen Leipzig. Il est ensuite retourné à Brunswick en D3, avant de s'occuper d'équipes amateurs.

10. Wilfried Hannes. 55 ans. Il a achevé sa carrière de joueur au FC Aarau, en Suisse, en 1989 avant d'entamer une carrière d'entraîneur à Aix-la-Chapelle de 1991 à 1994. Depuis, il a officié dans plusieurs clubs amateurs de la Ruhr.

11. Hansi Müller. 54 ans. En 1999, il est directeur du marketing au VfB Stuttgart avant de démissionner deux ans plus tard. Lors de la Coupe du monde 2006, il est l'ambassadeur de la ville de Stuttgart et, lors de l'Euro 2008, celui d'Innsbruck. Depuis juillet 2011, il fait partie du conseil d'administration du VfB.

12. Uli Stielike. 57 ans. À la fin de sa carrière, il devient sélectionneur de la Suisse, puis entraîneur de Neuchâtel, du Waldhof Mannheim et enchaîne avec le club espagnol d'Almeria. De 1998 à 2000, il est l'adjoint d'Erich Ribbeck en équipe d'Allemagne, avant de prendre en charge les sélections de jeunes (Espoirs, U19, U20). Entre 2006 et 2008, il est sélectionneur de la Côte d'Ivoire, puis entraîneur du FC Sion. Depuis 2009, il entraîne au Qatar.

13. Manfred Kaltz. 59 ans. Il a été entraîneur adjoint, notamment à l'Eintracht Francfort, puis crée une école de foot à Hambourg qu'il gère encore. Il est aussi représentant dans une agence de marketing et de sport.

14. Felix Magath. 58 ans. Il est celui qui a le mieux réussi comme entraîneur. Il a officié à Hambourg, à Nuremberg, à Brême, à l'Eintracht Francfort, à Stuttgart, au Bayern, à Wolfsburg, à Schalke et de nouveau à Wolfsburg, depuis avril 2011. Il a été sacré champion d'Allemagne comme joueur et comme coach.

15. Bernd Franke. 64 ans. Troisième gardien en Espagne, il a mis fin à sa carrière en 1985 à l'Eintracht Brunswick. Puis il est devenu un excellent joueur de tennis. À soixante-quatre ans, il s'occupe de la préparation physique de la joueuse de tennis Kristina Barrois et est représentant d'Adidas dans le sud-ouest de l'Allemagne.

16. Harald Schumacher. 58 ans. Il a été entraîneur des gardiens à Schalke, au Bayern, puis à Dortmund. En 1998, il devient l'entraîneur du Fortuna Cologne (L2) avant d'être limogé dix-huit mois plus tard. Il enchaîne comme entraîneur adjoint puis des gardiens à Leverkusen. Il est aujourd'hui PDG d'une agence de marketing du sport. Fin avril 2012, il a été intronisé vice-président du FC Cologne.

17. Eike Immel. 51 ans. La doublure de Schumacher est très vite devenu entraîneur en DH à Heilbronn, avant de devenir responsable des gardiens au Besiktas, à l'Austria Vienne et à Fenerbahçe jusqu'en 2008. Depuis, il a ouvert une école pour gardiens de but à Kassel et s'est même mis à la chanson, sans connaître, cependant, un grand succès...

18. Pierre Littbarski. 52 ans. « Litti » débute sa carrière d'entraîneur au FC Yokohama, au Japon, avant de devenir l'adjoint de Vogts à Leverkusen. Ensuite, il dirige le

S DEVENUS ?

MSV Duisburg (L2), avant de repartir à Yokohama, puis au Sydney FC, à l'Avispa Fukuoka (Japon), au Saipa Téhéran, et au FC Vaduz, au Liechstenstein. Depuis 2010, il est entraîneur adjoint à Wolfsburg.

19. Lothar Matthäus. 51 ans. Après l'Espagne, où il n'a que vingt et un ans, il dispute quatre autres Mondiaux. Il prend sa retraite de joueur en 2001 et entame une carrière d'entraîneur au Rapid Vienne, Partizan Belgrade, Salzbourg et Maccabi Netanya (Israël). Il a été sélectionneur de la Hongrie, puis de la Bulgarie en 2010-11.

LE STAFF

A. Berti Vogts. 65 ans. Le champion du monde 1974 est entré à la Fédération en 1979. En 1982, il accompagnait le groupe avant de devenir l'adjoint de Beckenbauer de 1986 à 1990. En 1990, il prend la direction de l'équipe, avec laquelle il remporte l'Euro 96. En 1998, il rejoint Leverkusen, puis dirige successivement les sélections du Koweït, d'Écosse, du Nigeria et de l'Azerbaïdjan.

B. Erich Ribbeck. 75 ans. Cet adjoint de Jupp Derwall entraînera ensuite Dortmund, Leverkusen et le Bayern avant de prendre les rênes de la sélection de 1998 à 2000, qu'il abandonnera après un Euro calamiteux.

C. Jupp Derwall. Décédé à 80 ans en 2007. Sélectionneur de la RFA jusqu'en 1984 (45 victoires en 67 matches). A ensuite entraîné le club turc de Galatasaray avant de prendre sa retraite en 1989.

NON PRÉSENTS SUR LA PHOTO

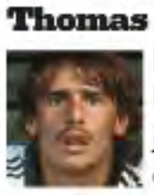
Holger Hieronymus. 53 ans. De 1998 à 2002, il a été

directeur sportif de Hambourg. Depuis 2005, il est le patron de la Ligue allemande (DFL). En avril 2010, il fut victime d'une rupture d'anévrisme dont il s'est miraculeusement remis.

Stephan Engels. 51 ans. Entraîneur dans le monde

amateurs, il prend ensuite en main le FC Cologne en 1995. Mais il est limogé au bout de neuf mois seulement après une saison moyenne (douzième en Bundesliga). Il est toutefois resté fidèle au club rhénan, s'occupant de recrutement et est désormais coordinateur sportif au sein des équipes de jeunes.

Thomas Allofs. 52 ans. Après avoir fait partie de



l'équipe dirigeante du Fortuna Düsseldorf, le club où il a débuté et fini sa carrière de joueur professionnel, il est désormais à la tête d'une entreprise de recyclage avec 35 employés dans la même ville de Düsseldorf. À l'image de Bernd Förster, il a décidé de quitter le monde du football. ■

ALEXIS MENUGE

QUE **FAISIEZ-VOUS** LE 8 JUILLET 1982 ?

Poignée de main Platini-Kaltz, prélude d'un spectacle inoubliable.

Joseph Blatter
76 ANS, PRÉSIDENT DE LA FIFA

BERNARD PAPON

« Est-ce que je suis diplomate ou est-ce que je dis la vérité ? Si je suis diplomate, Séville est le match où, à mon avis, le football ne devient pas seulement émotion et passion, mais aussi drame, puis tragédie dans les tirs au but. Mais sur le plan pratique – c'était ma première Coupe du monde comme secrétaire général de la FIFA –, j'ai été déçu par la performance du trio arbitral. Cela, je dois le dire. » ■ **D. CO.**

Just Fontaine
78 ANS, ANCIEN INTERNATIONAL

STÉPHANE KEMPINAIRE

« J'étais là-bas avec pas mal de gens, dont des journalistes allemands. Je travaillais pour une agence de pub de la SNCF, je faisais des commentaires qui passaient dans les gares. À la mi-temps de la prolongation *(NDLR : la France menait alors 3-2)*, les Allemands sont venus me féliciter. Après, ce fut à mon tour de les féliciter. J'avais les boules… » ■ **J.-M. LA.**

Olivier Rouyer
56 ANS, ANCIEN INTERNATIONAL, CONSULTANT

M.O.

« J'étais chez moi, avec des potes, à Strasbourg, où j'étais titulaire. À 3-1, j'ai préparé ma Jeep décapotable pour passer la frontière et aller en Allemagne avec un gros drapeau français ! On a écouté la prolongation à l'autoradio, tu connais la suite… L'image que je garde, c'est Hrubesch tirant son penalty. Il remonte son froc, recule de quelques pas, et hop ! Une sacrée force de caractère. » ■ **J.-M. LA.**

Raymond Kopa
80 ANS, ANCIEN INTERNATIONAL

ALLAN MORRIS

« J'y étais, et j'étais sur une radio *(France Inter)*. On avait tellement dominé ! Deux Allemands ont fait la décision : Rummenigge, qui, malgré sa blessure, a revigoré les siens quand il est entré, et Schumacher, qui a tamponné Battiston. » ■ **J.-M. LA.**

Charles Orlanducci
60 ANS, ANCIEN INTERNATIONAL

MARC FRANCOTTE

« Je devais être en Corse, au bar de la famille, dans mon village. Ce qui m'a frappé, c'est le choc très dur entre Battiston et Schumacher. Un choc très spectaculaire qui m'a laissé plus que songeur… En état de choc, justement. » ■ **J.-M. LA.**

Michel Mézy
63 ANS, ANCIEN INTERNATIONAL, CONSEILLER DE LOUIS NICOLLIN

PIERRE LAHALLE

« Je l'ai vu chez moi, au Grau-du-Roi, seul. J'aime bien être seul pour regarder les matches. Je me souviens du grand sentiment d'injustice après le choc Battiston-Schumacher. Mais aussi de la joie de Marius *(Trésor)* quand il a mis son but. » ■ **J.-M. LA.**

Michel Vautrot
66 ANS, ANCIEN ARBITRE INTERNATIONAL

ALAIN MOREAU

« J'étais dans le "pays du crime", puisque j'étais arbitre de cette Coupe du monde en Espagne, mais on pouvait alors à la fois être arbitre et parler à la radio. Sur Europe 1, je m'étais fixé pour mission d'expliquer l'arbitrage plutôt que de le critiquer. Nous étions en direct de Barcelone. On n'a pas eu le sentiment d'assister à un scandale. L'arbitrage de M. Corver ? On ne peut pas défendre l'indéfendable, mais ce n'est pas à moi de jouer au procureur. » ■ **D. CO.**

Daniel Jeandupeux
63 ANS, ENTRAÎNEUR

« Je devais être à Barcelone, j'avais commenté Italie-Brésil

ET VOUS ?
SOUVENIRS DE GENS CROISÉS À PARIS, GARE MONTPARNASSE.

TEXTE
YOANN RIOU
PHOTOS
MARC FRANCOTTE

PHILIPPE TEZÉ
43 ANS. CADRE DANS UN LABORATOIRE PHARMACEUTIQUE

« J'étais en vacances avec mes parents en Espagne, entre Valence et Alicante. On a vu le match dans un grand bar, je me souviens d'une ambiance extraordinaire. Il y avait plus d'Allemands que de Français. Il faisait très chaud. Je n'étais pas fana de foot, mais mon père, lui, était écœuré. J'avais quand même passé une bonne soirée. »

TOÏDI ARINLOYE
32 ANS. ASSISTANT D'EXPLOITATION

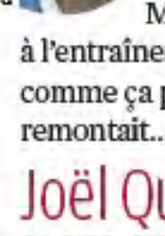
« J'ai vu le match en Côte d'Ivoire, à Abidjan, où j'étais en vacances. J'avais pleuré à chaudes larmes. Là où j'étais, tout le monde s'était mis à pleurer après les tirs au but. Cette équipe de France 82 était la meilleure de tous les temps. Malheureusement, elle n'a pas remporté la Coupe du monde. C'est Rummenigge qui a fait basculer le match. Ce diable de Rummenigge nous a tués. J'ai encore envie de pleurer, c'est un match que je revis, j'ai l'impression d'avoir vingt-deux ans. »

RAYMOND BARREAU
54 ANS. MILITAIRE

« Schumacher nous a volé le match. C'est impossible de ne garder qu'une seule image de cette rencontre. Je suis bordelais, alors Giresse, Trésor, Tigana, Battiston… Si ce match repassait à la télé, je ne regarderais pas. Parce que les images sont encore présentes dans la tête. Ça ne servirait à rien, à part remuer le couteau dans la plaie. »

Noël Le Graët

70 ANS, PRÉSIDENT DE LA FÉDÉRATION FRANÇAISE


FFF/ALEX SIGURI

« J'étais à Guingamp, devant ma télévision, avec femme et enfants, je crois. J'ai cru qu'on allait gagner. Ça paraissait d'une grande injustice, ce qu'a fait Harald Schumacher! Je me souviens aussi d'un sentiment de frustration. » ■ **L. W.**

Eugène Saccomano

75 ANS, JOURNALISTE À RTL (SUR EUROPE 1 EN 1982)

PIERRE LAHALLE

« En plus de cette élimination cruelle, nous sommes restés coincés de longues heures à l'aéroport. On devait rejoindre Alicante pour le match de la troisième place. Michel Hidalgo et ses joueurs étaient au milieu de la foule, passablement énervés. On a dû arriver à Alicante à 4 ou 5 heures du matin! » ■ **V. M.**

Vincent Guérin

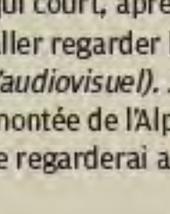
46 ANS, ANCIEN INTERNATIONAL, DIRIGEANT DE L'AGENCE VINCENT GUÉRIN SPORTS

GERARD BRUNEAU

« J'étais en famille et avec des copains à Bry-sur-Marne *(Val-de-Marne)*. J'adorais Marius Trésor. Je me rappelle de sa reprise de volée fantastique et du but d'Alain Giresse. J'ai joué au Matra Racing en 1988-89 avec Maxime (Bossis). Quand il marquait un penalty à l'entraînement, il disait: "Il aurait juste fallu que je fasse comme ça pour marquer". Comme un souvenir qui remontait... » ■ **R. P.**

Joël Quiniou

61 ANS, ANCIEN ARBITRE INTERNATIONAL


STÉPHANE MANEY

« Je l'ai vu en famille avec mes deux frères. Jeune arbitre international, j'ai essayé de comprendre pourquoi mon collègue n'avait pas sifflé penalty sur le télescopage Schumacher-Battiston. En fait, il n'a pas été attentif, il a suivi la trajectoire du ballon. Aujourd'hui, un arbitre de surface pourrait le faire revenir sur sa décision. » ■ **J.-M. LA.**

Alex Dupont

58 ANS, ENTRAÎNEUR D'AJACCIO

PIERRE LAHALLE

« Je l'ai vu chez moi, avec des potes de Dunkerque où je jouais encore. Ce qui me reste, ce sont les penalties. C'était quand même mieux que la pièce ou le tirage au sort! Et surtout, ce qui est arrivé à Didier Six, avec qui j'ai joué en cadets du Nord! J'ai vachement été touché par ça. » ■ **J.-M. LA.**

PIERRE LAHALLE

(3-2, le 5 juillet) pour une télévision suisse romande. J'avais joué, beaucoup plus jeune, avec Gigi *(Giresse)*, et j'ai vu le match à travers lui, un créatif qui pouvait douter. Alors, le voir aussi fort dans ce match important, le voir marquer et manifester sa joie, c'était un moment exceptionnel que je lui ai volé pour me l'approprier! » ■ **J.-M. LA.**

Jean-Pierre Papin

48 ANS, ANCIEN INTERNATIONAL, CONSULTANT

FRED MONS

« J'ai regardé le match chez ma mère. J'étais à l'INF Vichy, mais j'avais une cheville cassée et plâtrée. Je me souviens que ma mère s'est levée d'un bond lorsque Alain Giresse a marqué, et quand elle est retombée, le canapé s'est cassé en deux. » ■ **R. P.**

STÉPHANE LECUYER

50 ANS. DRH

« Je m'en souviens parce que je suis nantais et que Bossis avait raté son tir au but. C'était assez injuste que ce soit lui qui rate, c'était vraiment quelqu'un d'exemplaire. Jean-Marc Guillou est de ma famille. Au départ, Platini était presque un rival par rapport à Jean-Marc, à Henri Michel. En plus, je n'avais pas l'impression qu'il était, en 1982, le dépositaire du jeu de l'équipe de France. Pour moi, la France, c'était vraiment un collectif. »

GASTON GEFFROY

65 ANS. RETRAITÉ

« Pendant ce match, je roulais en voiture entre La Gacily et le Cap-Fréhel en Bretagne. Nous avions quitté une fête de famille pour retrouver notre lieu de vacances. Il y avait mon épouse à mes côtés, et derrière ma fille et mon fils, un grand fan de foot qui avait seize ou dix-sept ans. On avait écouté le match à la radio et mon fils, Fabrice, hurlait lors des buts de l'équipe de France. Il y avait une très bonne ambiance dans la voiture. »

STÉPHANE LEBRETON

40 ANS. COMMERÇANT

« Je me souviens très bien de ce match que j'avais suivi avec mon père. Cette rencontre est devenue un événement incroyable. Je me souviens de la faute volontaire du gardien allemand sur Battiston, de Giresse qui court, après son but... J'en ai encore des frissons. J'aime aller regarder les images de l'INA *(Institut national de l'audiovisuel)*. J'avais dans l'esprit de regarder des vidéos de la montée de l'Alpe-d'Huez avec Hinault et Lemond. Peut-être que je regarderai aussi celles de Séville... » ■ **Y. RI.**

Jacques Vendroux

64 ANS, DIRECTEUR DES SPORTS DE RADIO FRANCE

ALEX WAÏSTEN

« Je commentais avec Pierre Loctin et avec Raymond Kopa comme consultant. Mon souvenir, c'est quand je suis descendu au vestiaire pour prendre des nouvelles de Patrick Battiston. Je lui dis : "J'appelle ta copine" *(il allait se marier quelques jours plus tard)*. Je l'ai appelée et je l'ai rassurée. J'ai évité de parler des dents cassées... » ■ **D. CO.**

Gilbert Gress

70 ANS, ANCIEN INTERNATIONAL ET ENTRAÎNEUR

STÉPHANE BELLEC

« J'ai vu 386 655 matches depuis, mais celui-là, je m'en souviens bien ! Trente secondes avant que Schumacher ne rentre dans Battiston, j'ai dit à ma femme : "Il est vraiment nerveux..." Il avait déjà agressé Didier Six. S'il avait été plus calme, on aurait pu penser à un accident. Mais là... » ■ **J.-M. LA.**

Jean-Michel Moutier

57 ANS, ANCIEN GARDIEN

DR

« J'étais en vacances en Bretagne. J'ai en tête l'image de Max *(Bossis)* quand il rate son penalty. Il était un peu introverti, mais beaucoup de choses ont dû lui passer par la tête quand il était accroupi. Accroupi, mais digne. J'avais mal pour lui, j'avais fait mon armée avec lui... » ■ **J.-M. LA.**

Rolland Courbis

58 ANS, ENTRAÎNEUR

PASCAL BONOIS/DPPI

« J'étais en stage avec Toulon. J'ai regardé le match avec les joueurs. L'action Schumacher-Battiston m'a toujours fait penser que si la Coupe du monde 82 avait eu lieu en France, on l'aurait remportée. Au Stade de France, Schumacher prend six mois ferme ! Ce n'était pas une erreur d'arbitrage : c'était de la magie ! » ■ **J.-M. LA.**

Pascal Despeyroux

46 ANS, ANCIEN INTERNATIONAL

NICOLAS SUTTER/L'ÉQUIPE

« J'avais seize ans. Je l'ai vu dans le hall d'un hôpital. Ma mère avait subi une intervention bénigne, mais je n'ai pas perdu une minute du match ! Depuis, dès que je croise quelqu'un de 82, Amoros, Battiston ou Bossis, j'ai des odeurs d'hôpital qui me reviennent ! Le choc Schumacher-Battiston, pour moi, c'est de la téléréalité avec vingt ans d'avance ! Et cette impression de subir l'histoire... Les Allemands nous taperont toujours ! » ■ **J.-M. LA.**

Gervais Martel

57 ANS, EX-PRÉSIDENT DU RC LENS

ALAIN MORICE

« Tu parles si je m'en souviens : c'était les soixante ans de mon père ! Toute la famille était réunie chez lui, à Lille. À 3-1, ma mère était folle : le repas était cramé ! On a ouvert une bouteille de champagne et puis plus personne n'a rien dit ! Si : ma mère a dit que c'était la dernière fois qu'elle nous invitait quand il y avait un match de foot ! Sinon, ce qui me reste, c'est l'image qu'on n'a pas vue : le penalty de Didier Six. C'est allé tellement vite que la caméra l'a loupé ! » ■ **J.-M. LA.**

Elie Baup

57 ANS, ENTRAÎNEUR

FRANCK COURBET

« J'étais à Castelnaudary. C'était un rituel de voir les matches au bar avec des copains. Comme gardien de but, c'est bien sûr la sortie de Schumacher dont je me souviens. Une sortie trop violente, trop engagée, d'une agressivité folle ! » ■ **J.-M. LA.**

Franck Sauzée

46 ANS, ANCIEN INTERNATIONAL, CONSULTANT

ALAIN MARTIN

« J'ai vu le match chez mes parents, en Ardèche, à Labégude. J'avais seize ans et demi... C'était la première Coupe du monde que je regardais de façon vraiment assidue. Je veux retenir la volée de Marius Trésor. Un modèle ! Je le revois la préparer, pivoter autour de son pied et la foudre partir de l'autre. Jamais une équipe n'a été tant aimée. » ■ **J.-M. LA.**

Patrick Revelli

61 ANS, ANCIEN INTERNATIONAL

ALLOVERSIX

« J'étais devant mon poste, à Saint-Étienne. Deux images me restent. D'abord ? L'agression sur Battiston. Je ne comprends pas que l'arbitre n'expulse pas Schumacher. L'autre, c'est celle de Max Bossis et de son fameux penalty. J'ai eu beaucoup de peine pour lui. Moi, j'en ai raté un à Sochaux en Coupe de France : Albert Rust l'a arrêté. Je sais ce qu'on ressent... » ■ **R. P.**

Carlo Molinari

79 ANS, EX-PRÉSIDENT DU FC METZ

JACKIE GELOSINI

« J'étais en vacances dans la région de Naples avec mon gendre Bernard Zénier. Il avait été sélectionné, mais s'était fracturé la jambe et avait un plâtre. Il y a eu l'accident de Patrick Battiston, formé chez nous. J'ai eu horriblement peur pour lui. » ■ **R. P.**

Castaneda réconforte Trésor. Le rideau est tombé sur le drame sévillan.

Stéphane Paille

47 ANS, ANCIEN INTERNATIONAL

DERUFFE/L'ÉQUIPE

« Je devais être enfermé au centre de formation de Sochaux... Mais c'était au mois de juillet... je l'ai peut-être vu chez moi. Ce dont je me souviens, c'est du but de Marius ! Il n'avait rien à faire là et il met une volée d'avant-centre ! » ■ **J.-M. LA.**

Frédéric Thiriez

60 ANS, PRÉSIDENT DE LA LIGUE DE FOOTBALL PROFESSIONNEL

« Je n'ai pas vu le match. J'étais responsable de la cellule antiterroriste au Secrétariat d'État chargé de la Sécurité

ROLAND NARBONNE

40 ANS. INFORMATICIEN

« J'avais dix ans. C'était mon premier match de Coupe du monde que je voyais avec mon père, mon premier souvenir de foot à la télé. On était au salon, la télé était en noir et blanc. C'était un super match. On se rappelle l'agression de Schumacher, mais il y a eu tout le reste. Mon père, lui, ne s'en rappelle plus. On en reparlait encore, il y a quelques jours. Quand la France s'est fait éliminer de l'Euro, on a ressassé les vieux souvenirs. »

JEAN-LUC MINETTE

56 ANS. GÉRANT DE SOCIÉTÉ

« J'ai vu le match chez moi. Mon père, qui était un véritable aficionado de foot, était là aussi. Alors qu'il s'énervait assez peu, il s'était dressé quand il y avait eu le coup de Schumacher en disant que ce n'était pas possible. Je revois mon papa se lever. Est-ce que cette équipe de France me faisait rêver ? Oui, parce qu'avant, on avait eu pendant plus d'une décennie l'hiver du foot français. »

NICOLAS LIGNER

44 ANS. SALARIÉ SNCF

« Je me rappelle du 3-1 pour la France dans la prolongation, et puis on s'est fait remonter. Une frustration terrible, avec aussi l'incident lié au gardien allemand. J'étais tout jeune, j'ai eu du mal à m'en remettre. C'était terrible. Être en demi-finales, c'était déjà extraordinaire. Après, mener 3-1 en prolongation, c'était presque dans la poche. Je me rappelle avoir tapé dans le ballon pendant des heures pour faire passer ma frustration. C'est mon premier grand souvenir lié au foot. »

François Hollande

57 ANS, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

« Quand vous avez assisté à ce match France-Allemagne, vous vous dites : "Jamais plus je ne reverrai un match pareil, aussi incroyable dans son déroulement." C'est la grandeur du foot. Aucun scénario ne peut le prévoir, aucun autre sport ne peut rendre cela. Mais ce fut un traumatisme. » *(dans* Libération, *le 7 mai, l'ami de François Hollande, Jean-Pierre Jouyet, qui avait vécu le match avec lui, racontait : « Je me souviens de François jetant sa veste par terre. Il n'admettait pas cette défaite. »)* ■ **J.-M. LA.**

Roland Romeyer

66 ANS, PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE DE L'AS ST-ÉTIENNE

« J'étais à Saint-Étienne. Quand on est mordu de foot comme moi et que l'on tremble pour les joueurs de l'équipe de France, c'est beaucoup d'émotion. Devant son téléviseur, on ressent du plaisir, mais aussi de l'impuissance. » ■ **R. P.**

Jean-Jacques Amorfini

58 ANS, VICE-PRÉSIDENT DE L'UNFP, LE SYNDICAT DES JOUEURS

« J'étais chez moi, heureux à un moment donné, puis à la fin déçu. C'est mon premier souvenir de demi-finale de Coupe du monde. Je me souviens des explosions de joie et de déception dans mon quartier, des pétards. Inoubliable ! » ■ **R. P.**

Jean-Pierre Louvel

61 ANS, PRÉSIDENT DU HAVRE ET DE L'UCPF, LE SYNDICAT DE PRÉSIDENTS DE CLUB

« J'étais chez moi avec ma famille et des amis. Je me souviens avoir été très en colère après les Allemands. J'ai hurlé ! » ■ **R. P.**

publique *(NDLR : il était directeur de cabinet du secrétaire d'État Joseph Franceschi dans le gouvernement de Pierre Mauroy)*. Depuis l'attentat de la rue Marbeuf, en avril 1982, on travaillait nuit et jour. J'étais place Beauvau ce jour-là, mais pas devant la télé ! » ■ **R. P.**

Patrice Carteron

41 ANS, ENTRAÎNEUR

« Je suis chez moi en Bretagne, près de Saint-Brieuc. Pour la première fois, je passe d'un bonheur indescriptible à une déception sans nom. Mon frère et moi avons été inconsolables pendant des jours. J'ai revu ce match trois ou quatre fois, tellement il était beau ! Je suis incollable sur ce France-Allemagne ! » ■ **P. D.**

Corentin Martins

42 ANS, ANCIEN INTERNATIONAL, DIRECTEUR SPORTIF DU STADE BRESTOIS

« J'allais avoir treize ans, je l'ai vu à Brest. Ce qui m'a le plus marqué, c'est peut-être la réaction de Bossis quand il loupe son penalty. Il est accroupi, se retourne vers son banc comme pour leur dire : "Excusez-moi." Il y avait beaucoup de détresse sur son visage. » ■ **J.-M. LA.**

Gérard Gili

59 ANS, ENTRAÎNEUR

« Je devais être à Marseille. Ce qui me reste, c'est l'entrée en jeu de Rummenigge. Il a vraiment bouleversé le destin de ce match. Le jeu des Bleus a changé. Il a donné confiance à son équipe et déstabilisé l'adversaire. Un grand joueur peut changer la donne. » ■ **J.-M. LA.**

SÉBASTIEN GOSSE

42 ANS. COMMERCIAL

« J'étais à la maison, dans le Pas-de-Calais avec mon père. J'avais pleuré. C'est le match qui m'a fait commencer à jouer au foot. Avant, je n'avais pas envie. Ç'a été un déclic. Il y avait le gardien français qui avait une moustache, il jouait à Monaco… Ettori, voilà, c'est ça. C'était un match d'anthologie, tout le monde se battait, il y avait de l'envie. Schumacher était l'homme à abattre. Si je l'avais eu en face de moi, je lui aurais mis une tarte. Il a détruit Battiston, c'est honteux. »

JEAN-MARIE WESPIESER

« On est toujours triste quand on perd contre les Allemands, surtout de cette manière. On méritait dix fois de gagner ! Moi, je n'ai jamais été fan de l'équipe d'Allemagne, même si j'habite à quinze kilomètres de la frontière franco-allemande. En général, quand la France joue contre l'Allemagne, je suis vraiment pour les Français.

FRANCINE CHAPRON

82 ANS. RETRAITÉE

« Ça s'est fini comme ça *(elle mime un boxeur en action)*. Je me rappelle cette scène. Je regarde toujours le foot à la télé, l'équipe de France. Elle aurait mérité de gagner. Je crois qu'il y avait un sentiment d'injustice. Il y a quelques années, je me suis retrouvée à côté de Platini dans un avion au retour de République dominicaine. Mais je n'ai pas osé lui parler. »

LES **ARTISTES** JOUENT LA PROLONGATION

FRAPPÉS PAR LA DRAMATURGIE de cette demi-finale mythique, musiciens, chorégraphes, auteurs, chanteurs ou comédiens se sont réapproprié la rencontre du 8 juillet 1982. **TEXTE** THOMAS SIMON

SPECTACLE

« Il simule, le Français ! »

Présentée en 2010 et 2011, la pièce France-Allemagne, de Rainer Sievert, Jocelyn Lagarrigue et Marc Wels, évoque les rapports franco-allemands par le prisme du match de Séville, suivi à la télé par deux adolescents, allemand et français. Ce dernier prie la vierge Marie pour qu'elle fasse rejouer la rencontre, l'autre entend son père lancer au sujet de Patrick Battiston : « Er simuliert, der Franzose ! » (« Il simule, le Français ! »).

Dans un autre registre, Massimo Furlan a joué *Numéro 10* au Parc des Princes, le 8 août 2006, puis à Marseille, le 17 novembre 2007. Seul sur la pelouse, mais épaulé par Michel Hidalgo, présent sur le banc, et Didier Roustan, en tribune pour commenter, il refit le match dans la peau de Michel Platini. « Les spectateurs présents, des amateurs de foot, mais surtout des fous furieux de théâtre, étaient munis d'une espèce de radio, se rappelle Roustan. De temps en temps (vingt secondes toutes les quatre ou cinq minutes) étaient diffusées sur grand écran des bribes d'images. J'ai trouvé ça un peu fou, mais original. Ça m'a plu. »

RFA-FRANCE REPRÉSENTE LA JOIE CONTRARIÉE PAR L'INJUSTICE

Encore plus original, le spectacle de danse contemporaine *Arrêts de jeu*, créé par Pierre Rigal en 2006 *(lire par ailleurs)*, dans lequel quatre danseurs-footballeurs miment les temps forts du match de Séville sur fond d'images d'archives et de commentaires de l'époque. Enfin, un court-métrage du collectif Pied-la-Biche (2010) a reconstitué, plan par plan, dans les rues de Villeurbanne, le dernier quart d'heure du RFA-France. Bluffant.

RIGAL* : « UN MATCH SORTI DES FRONTIÈRES DU SPORT. » « J'avais neuf ans en 1982 et cette Coupe du monde était ma première. À la fin, la frustration était énorme. Je trouvais ça horrible que la France ait perdu, j'ai pleuré toute la nuit. C'est un traumatisme d'enfance qui me semblait personnel. Je me suis rendu compte qu'il ne l'était pas. Ce match est devenu une espèce de mythe collectif. Pourquoi quelque chose qui est anecdotique, qui n'est que du sport, a autant d'importance dans la vie des Français ? C'est un match qui est sorti des frontières du sport. C'était aussi un peu politique parce que c'était la France et l'Allemagne. Le spectacle n'est pas une reconstitution de match, c'est l'évocation d'un souvenir d'enfance télévisuel. La gestuelle footballistique apparaît dans la chorégraphie, tout comme les codes de la télévision : arrêts sur image, ralentis, accélérés... Le titre *Arrêts de jeu* signifie beaucoup de choses : le geste arrêté qui a un lien avec la chorégraphie est aussi un terme sportif. Ce match représente le jeu, l'enfance, la liberté et la joie qui, tout à coup, s'arrêtent par une violence physique, une frustration, une injustice. C'est un peu l'apprentissage de l'âge adulte. Il y a cinq ans, nous avons joué le spectacle à Nantes et j'avais invité Maxime

Arrêts de jeu, ou quand la gestuelle du footballeur inspire les danseurs.

Massimo Furlan, dans la peau de Michel Platini, revit Séville.

Bossis. Il a beaucoup aimé et a été très touché. Après, il m'a dit un truc qui m'a frappé : "Ce match, on m'en parle tous les jours." C'est incroyable. »

** Pierre Rigal, chorégraphe du spectacle* Arrêts de jeu *qui sera présenté au théâtre du Rond-Point, à Paris, du 20 au 24 novembre 2012.*

LITTÉRATURE

« C'est ça, la tragédie, une pièce qui finit mal »

Dans son livre *la Tranchée d'Arenberg et autres voluptés sportives*, paru en 2007, Philippe Delerm consacre une nouvelle au match de Séville. Intitulée *À la cinquante-sixième*, en référence à la minute où Patrick Battiston est heurté par le gardien allemand Harald Schumacher, elle invite le lecteur à la mélancolie. « Ce 8 juillet, sans avoir eu vraiment le temps d'y penser, on se retrouve dans le grand, le vrai, l'historique. Ça commence juste là, à la cinquante-sixième, écrit Delerm. C'est fort, cette attitude de Platini courbé qui tient la main de son copain. Il est complètement avec lui, mais, en même temps, on sent qu'il a dans le dos, sur le terrain, tout un destin à assumer, une tragédie à jouer. Le prof de français au lycée avait toujours une petite lueur de triomphe dans les yeux, quand il expliquait : "C'est ça, c'est seulement ça, la tragédie : une pièce qui finit mal." »

Journaliste de sport devenu écrivain, Pierre-Louis Basse avait, en 2005, brillamment mêlé ses souvenirs de jeune étudiant avec « ce combat figé dans le temps du sport ». Le titre de son ouvrage *Séville, France-Allemagne : le match du siècle* (comme pour *France Football*, ce vendredi, le DVD du match accompagnait l'ouvrage) était surmonté de cette question : « Que faisiez-vous le 8 juillet 1982 à 23 heures ? » Lui, c'est à Épinay-sur-Orge, dans l'Essonne, qu'il a vécu, avec des copains, « cette nuit de Séville 82. C'était une nuit très claire. Chaude. Une nuit décidée à suspendre tous les sommeils. »

Dans un tout autre genre, la bande dessinée *Mundial : France/Allemagne'82* de Marc Lizano (dessins de Laurent Percelay), sortie en 2006, adapte la fameuse demi-finale sur le terrain d'un quartier, avec des gamins dans les rôles des Platini, Battiston ou Schumacher *(lire par ailleurs)*. Rafraîchissant.

LIZANO* : « UN SENTIMENT D'INJUSTICE INCROYABLE ». « C'est le seul match de football que j'aie vu au premier degré. J'avais onze ans. J'étais complètement énervé. Comme chez beaucoup de personnes, il y avait chez moi un sentiment d'injustice incroyable. En tant qu'auteur jeunesse, je travaille parfois par rapport à l'enfant que j'ai été moi-même. Je voulais un livre qui soit une sorte de passerelle entre les générations. Des papas ont acheté la BD parce qu'ils ont vu le match, mais certains l'ont aussi fait avec l'idée de faire du lien. Dans le livre, ça se termine mieux que la demi-finale, parce que c'est juste une partie de foot entre copains. Mais je voulais quand même une punition, c'est pour ça que le gamin qui joue gardien se fait engueuler par sa mère à la fin. »

** Marc Lizano, auteur de la BD* Mundial : France/Allemagne'82.

SÉVILLE, UNE CHANSON DE GESTE QUI A INSPIRÉ LES COMPOSITEURS

MUSIQUE

« J'ai envie d'chialer »

Depuis 2010, le musicien et chanteur Red, accompagné par Tonio Marinescu et Philippe Tessier, réinterprète la demi-finale à sa façon lors de TV-concerts. Sur les images du match, réduit à une heure, le trio installe une suite d'illustrations sonores et crée la bande-son de la rencontre. En septembre 2009, dans le cadre d'un projet musical sur les relations franco-allemandes organisé à Metz, le groupe de jazz Twenty Hands improvise sur la projection de la demi-finale. Dans sa chanson *J'me marre*, sortie en 2009, le groupe Java fait aussi référence à ce 8 juillet 1982 : « Et la défaite est un art, regarde les grands, ceux qu'ont marqué l'histoire : Vercingétorix, Didier Six, Maxime Bossis, quand il a tiré sur la barre. Enfin j'vais pas t'refaire le scénar'. Quand j'parle de Séville 82, j'ai envie d'chialer alors au lieu d'me foutre le cafard… J'me marre… »

En 2005, le chanteur Bartone, lui, minimise la déception d'une rupture amoureuse, bien moins bouleversante que l'issue du match de Séville : « Tu me jettes, tu me quittes, pas de quoi se jeter d'une tour, après tout, ça m'évite d'avoir à te jeter un jour. J'ai porté des poids plus lourds, j'ai eu des astres plus désastreux, des deuils et des crashs d'amour, des instants plus douloureux, comme France-Allemagne 82, France-Allemagne 82. »

La chanson officielle de l'équipe de France pour le Mondial 86 fait également référence à l'édition précédente. Enrico Macias chante : « Souviens-toi, il était une fois Séville. Souviens-toi, leur légende est née ce jour-là. » Cette flamme est éternelle. ■

TV-concerts, BD ou disque, cette demi-finale se décline dans tous les genres artistiques.

DESCHAMPS RÉFLÉCH

L'ANCIEN ENTRAÎNEUR DE L'O
le président de la FFF l'a con
effréné finira-t-il par payer ?

Deschamps a été échaudé par le traitement réservé à son ami Blanc.

PATRICK DESSAULT
FRANÇOIS VERDENET
pdessault@francefootball.fr
fverdenet@francefootball.fr

NOËL LE GRAËT EST TRÈS FORT. Et il le deviendra encore davantage s'il parvient à retourner complètement Didier Deschamps de sa décision initiale. Évidemment, il a employé des arguments trébuchants et fait une cour assidue auprès de l'ex-entraîneur de Marseille pour le détourner de ses projets de vacances à court terme et de sa volonté de prendre du recul après une saison éprouvante à l'OM. Il a simplement appuyé sur le bon bouton, car on sait combien la lumière des Bleus aveugle Deschamps. Ce dernier, qui a déjà vu le train passer une fois, hésite à le regarder une nouvelle fois partir sans lui. En juin 2008, on l'annonçait déjà à la tête de l'équipe de France. Ses opposants d'alors (Noël Le Graët, Michel Platini, Gérard Houllier et quelques autres), qui lui barraient le passage pour défendre l'indéfendable Raymond Domenech, sont devenus ses partisans d'aujourd'hui. C'est aussi cela la politique.
Au cours d'une conférence de presse, mardi au siège de la FFF, pendant laquelle il a semblé parfois mal à l'aise – ce qui n'est en réalité qu'une posture –, Noël Le Graët a fait preuve tout à la fois d'habileté, de candeur et de rouerie, comme il en a l'habitude lorsqu'il pilote un dossier de cette importance. Car s'il a besoin d'un sélectionneur digne de ce nom, capable de supporter le poids énorme de la tâche qui l'attend – et Deschamps est de cette trempe-là – il garde en point de mire l'hypothèse de sa réélection au poste de président de la FFF en fin d'année. À l'heure actuelle, elle n'est pas pliée d'avance, mais elle le deviendrait si jamais DD succédait à Laurent Blanc. Elle ferait surtout oublier aux observateurs et à tous les futurs votants – ainsi qu'à ses adversaires potentiels – l'impression mitigée qu'il a renvoyée au cours de l'Euro 2012 et, surtout, après.

TAPIS ROUGE AU DOMICILE DU PRÉSIDENT. Quand Didier Deschamps arrive lundi matin, à 9 heures, au domicile parisien de Noël Le Graët, il n'a pas prévu de s'attarder. Il est venu dire de vive voix au président de la FFF qu'il n'est pas intéressé par le poste. Trop épuisé par une saison avec l'OM qui s'est aussi mal terminée qu'elle avait commencé. Il ne veut pas non plus du job pour des motifs plus personnels, la façon dont Le Graët s'est débarrassé de Laurent Blanc n'étant pas le moindre. Deschamps est fatigué. Il aurait dû voir son interlocuteur dimanche, en fin de soirée, mais comme les négociations sur la résiliation de son contrat avec les avocats de

IT, LE GRAËT PRIE

M avait dit non au poste de sélectionneur, mais vaincu de prendre le temps de la réflexion. Son forcing

l'Olympique de Marseille ont duré jusque très tard dans la nuit, le rendez-vous a dû être reporté.
Le Graët accueille donc un entraîneur qui n'est pas dans sa meilleure forme physique et, surtout, qui a le cœur serré à l'idée de dire non à un projet qui le fait réellement vibrer. L'équipe de France, c'est le cœur de sa vie sportive. Le président de la FFF, à force d'insister, lui arrache un délai de réflexion. En lui assurant que les quelques obstacles qui apparaissent alors peuvent être balayés en moins de deux. En fait, il lui déroule le tapis rouge, ce qu'il n'a pas fait pour Blanc, loin de là. Car, il en a convenu, le tandem Le Graët-Blanc ne pouvait pas s'entendre, les deux personnalités étant trop éloignées l'une de l'autre. C'était « je t'aime, moi non plus », comme l'a reconnu le Breton. Ce dernier se sent plus à l'aise avec Deschamps, un homme qui a toujours su plonger les mains dans le cambouis, comme lui. Il apprécie le gagneur, même s'il lui a préféré Domenech quatre ans auparavant pour on ne sait quelle(s) raison(s).

LE GRAËT APPRÉCIE LE GAGNEUR MÊME S'IL LUI A PRÉFÉRÉ DOMENECH AUPARAVANT

UNE CLAUSE DANS LA RUPTURE DE CONTRAT AVEC L'OM. L'entretien, qui devait durer une heure au plus, se prolonge jusque dans l'après-midi et les deux hommes ne vont pas évoquer que cet aspect du problème. Le Graët prétend qu'il ne rachètera pas Deschamps à l'OM, comme la FFF avait débauché Blanc de Bordeaux pour 1,6 M€ en 2010. Il joue sur les mots. Car l'OM a bel et bien prévu une clause s'il prenait l'envie à son ex-entraîneur de filer chez les Bleus. Simplement, c'est Deschamps qui ne toucherait pas la totalité de son dû et, comme il n'est pas homme à s'asseoir sur une belle somme d'argent, on devine comment l'affaire pourrait se régler.
L'homme fort de la FFF (mais peut-être pas si fort que cela, actuellement) raconte qu'il n'a jamais, avant le week-end dernier, pris contact avec Deschamps. C'est sûrement exact. En revanche, il a longuement discuté avec son adjoint à l'OM, Guy Stephan (son futur bras droit chez les Bleus si Deschamps dit oui, en définitive), qu'il connaît bien parce qu'il a été joueur à Guingamp (1976-1980), mais aussi parce qu'il a épousé l'une de ses nièces. Les deux hommes ont déjeuné ensemble la semaine dernière en Bretagne. Cette proximité facilite les contacts, mais cela ne signifie pas que Deschamps va être influencé dans sa décision. Mardi, Le Graët a fait semblant d'ignorer le nom de Jean-Pierre Bernès, l'agent de DD, dans son intervention. « Comment il s'appelle déjà ? » a-t-il soufflé. Le Graët n'apprécie guère Bernès et il ne manque jamais de le rappeler en coulisse. Pourtant, ces derniers temps, le téléphone a chauffé et c'est le Breton qui a le plus souvent appelé le Méridional qu'il sait écouté par DD dans ce dossier. On raille en surface et on flatte sous le manteau. Encore une pratique bien politique.

SON DU VIOLON OU PANIER DE CRABES ? Le temps de la réflexion concédé par le président au sélectionneur de ses rêves ne ressemble pas aux quarante-huit heures octroyées à Laurent Blanc, la semaine passée. Blanc avait envoyé un « non » définitif dès la première entrevue, le jeudi, qu'il a confirmé le samedi. C'était de la pure forme. Là, il a offert quasiment une semaine à Deschamps pour choisir, sans engagement de part et d'autre. Avec cette option, il s'est aussi donné du temps pour apaiser les tensions au sein de la FFF et chercher un candidat présentable, si jamais... DD est sur une « short-list », a dit Le Graët. Non, il est le numéro 1 d'une liste pas si épaisse par ailleurs, où l'on retrouve de bons techniciens (Le Guen, Giresse, Smerecki, Bergeroo...), mais personne d'aussi charismatique que l'ex-Marseillais. On sait ce dernier capable de retrouver sa lucidité un temps perdue par les tractations avec l'OM. Le Graët l'a flatté, lui a répété que la France avait besoin de lui. Une petite musique à laquelle Deschamps, comme beaucoup, n'est pas insensible. Mais il est assez averti du monde et des choses du football pour ne pas se laisser avoir au son du violon.
Quelques membres de France 98, solidaires aussi de Laurent Blanc et bien informés, n'ont pas manqué de lui rappeler que l'entourage de l'équipe de France était « un panier de crabes » en l'état. Deschamps va se poser les questions essentielles qui l'assaillent et, s'il y a plus de réponses positives que négatives, il foncera. En définitive, il n'écoutera que lui. Car il ne veut pas avoir de regrets. Quand il a pris l'OM en main, en 2009, de nombreux proches, parmi lesquels Jean-Pierre Bernès, lui avaient conseillé de ne pas y aller. Il y est allé quand même.
Le danger ne lui fait pas peur. Il est persuadé qu'il peut redresser l'équipe de France et lui redonner le goût de la victoire. C'est son adrénaline. Écarter les joueurs importuns, il sait faire aussi. Deschamps craint de ne pas retrouver une pareille opportunité avant longtemps.
À quarante-trois ans, il n'y a pourtant rien de définitif. Cependant, un Mondial 2014 au pays du foot, le Brésil, et un Euro 2016 en France, ça peut refouler n'importe quelle réticence ! ■

Le gel des primes passe mal

CHAQUE JOUEUR DEVAIT TOUCHER PRÈS DE 200 000 €. MAIS CEUX QUI N'ONT RIEN À SE REPROCHER NE COMPRENNENT PAS LA SANCTION COLLECTIVE ANNONCÉE PAR LE PRÉSIDENT DE LA FFF.
Pendant presque une heure, mardi dernier, Noël Le Graët a balayé tous les sujets de la vie des Bleus au siège de la FFF. « Vous pouvez me poser toutes les questions, même les plus embêtantes, j'y répondrai », a-t-il déclaré en préambule. Nul besoin de le pousser pour aborder l'encombrant sujet des primes. Le Breton y est venu tout seul. « L'ensemble des primes de l'équipe sont gelées. Cet argent est bloqué, il sera peut-être redistribué, ou pas. En tout cas, personne ne percevra son chèque dans les semaines qui viennent. » La sanction financière est donc collective alors que, peu de temps avant, Le Graët affirmait avoir vécu « de bons et grands moments avec des garçons bien élevés, corrects, courtois, mais pour certains difficiles quelquefois ».
Les vingt-trois joueurs, mais aussi une partie du staff technique, vont ainsi trinquer pour les débordements de Nasri, Ménez, Ben Arfa ou M'Vila, qui passeront devant la commission de discipline. Chez les joueurs, ces déclarations ont déjà provoqué quelques réactions. Des cadres ne comprennent pas pourquoi ils devraient être privés des primes négociées avec le président, fin mai, alors que le premier objectif des quarts, rapportant 100 000 €, a été atteint. Pourquoi un garçon comme Alou Diarra, qui a en plus essayé de faire la police pour recadrer quelques jeunes dans le vestiaire, serait-il sanctionné ? Idem pour les dix-huit autres ?
À des fins politiques, Le Graët a rapidement versé dans des effets d'annonce pour asseoir son autorité, poussé aussi par quelques membres du comité exécutif de la FFF et les représentants du monde amateur. Entre les primes liées au marketing et au droit à l'image, les primes de résultat incluant les trois matches de préparation gagnés face à l'Islande, la Serbie et l'Estonie, chaque joueur devait toucher une somme comprise entre 190 000 et 200 000 €. Sur ce sujet, où il est en contradiction avec ses propos, Le Graët a sombré dans la démagogie afin de jouer le Père Fouettard face à l'opinion publique. Peut-être convient-il de revoir ce système, mais c'est une autre histoire dont il devra débattre aussi avec le prochain sélectionneur. Lequel, généralement, touche une double prime ! ■ **P. D. ET F. V.**

Le Graët minimise les dérapages, mais veut sanctionner.
PASCO/SIPA

Le groupe marseillais travaille d'arrache-pied malgré les tensions qui entourent le club.

OM CHRONIQUE D'UNE REPRISE PEU ORDINAIRE

UN ENTRAÎNEUR INTÉRIMAIRE, des huis clos, des supporters bizarrement résignés… Avant l'intronisation d'Élie Baup, en remplacement de Didier Deschamps, les Marseillais ont vécu une drôle d'entame de saison.

YOANN RIOU,
à Marseille et Crans-Montana
yriou@francefootball.fr

« L'OM, C'EST QUE DES CHIOTTES ! » Voilà le genre de cri de rage et sans doute de désabusement, qui s'échappait lundi matin aux alentours du centre Robert-Louis-Dreyfus. Puis, les deux braillards, en scooter, s'en sont allés. Pendant ce temps, l'équipe phocéenne effectuait sa reprise. Tiens, voilà un camion d'un fournisseur de glaces qui entre dans le centre sportif de l'OM… Pourtant, il ne fait pas chaud du tout. L'atmosphère est même glaciale autour du club, qui a officialisé la nuit précédente le divorce ou plutôt la rupture à l'amiable (ah bon…) avec Didier Deschamps, qui était l'entraîneur depuis 2009. La reprise s'effectue donc avec un coach intérimaire, Franck Passi, en charge la saison passée de l'équipe réserve, qui est accompagné par Laurent Spinosi (entraîneur des gardiens) et Christophe Manouvrier (préparateur physique).

DES SUCETTES AU MIEL POUR AMALFITANO. Pour ne rien laisser échapper, le huis clos a été décrété par le club pour les deux premiers jours d'entraînement. Le public et la presse ne peuvent pénétrer dans la Commanderie. De toute façon, il n'y a que neuf supporters présents devant les grilles. Une misère. Ça fait très, très longtemps qu'on n'a pas vu ça à Marseille, pour une reprise. À son arrivée, Morgan Amalfitano, le milieu offensif, se fait offrir des sucettes au miel par une passionnée du club phocéen, Lili Honnorat, « soixante et un ans et demi », qui vient tous les jours ou presque soutenir les joueurs. « J'ai le cafard aujourd'hui, confie-t-elle. C'est triste. Nous sommes à la reprise de l'entraînement, et on n'a pas d'entraîneur. On est quand même l'Olympique de Marseille, on n'est pas une petite équipe. Je n'en reviens pas, je suis déçue. Je pense que Didier *(Deschamps)* a baissé les bras ; il a vu qu'Anigo, un bon recruteur, n'était pas détrônable. » Elle finit tout de même sur une note d'optimisme : « Il y a plein de gens de toute la France, de l'Europe, qui prennent un GPS pour venir voir l'OM, la Commanderie. »

En ce début de semaine, en tout cas, ils avaient dû perdre leur chemin. On s'ennuie ferme devant le centre Robert-Louis-Dreyfus. Il est temps de grimper quelques raidillons pour pouvoir surplomber les terrains en cachette. Il est possible d'apercevoir les joueurs marseillais, divisés en deux groupes, courir. André-Pierre Gignac ferme la marche.

Pas la peine de chercher Mathieu Valbuena, Alou Diarra, Steve Mandanda, Stéphane Mbia ou Nicolas Nkoulou, qui bénéficient de quelques jours de repos de plus. Le matin, les pros et la douzaine de jeunes du centre de formation s'étaient changés dans le même vestiaire. Il y avait plus de voitures avec le sigle A (conduite

accompagnée) que de grosses berlines qui entraient dans la Commanderie.

« JE N'AI RIEN À DIRE. » Les heures passent... Vincent Labrune, le président, s'active alors toujours pour dénicher le nouvel entraîneur. Favre ? Ravanelli ? Lundi, en fin d'après-midi, un supporter, Christophe Gravier, fait le pied de grue devant le centre d'entraînement au moment du second entraînement de la journée. Il a roulé deux heures pour tenter d'apercevoir les joueurs phocéens. « La situation de l'OM me désole, lâche-t-il. J'ai l'impression que les supporters sont lassés, n'en ont plus rien à faire. Il y a de l'indifférence chez eux. » Fanni, Amalfitano, Bracigliano et Rémy s'arrêtent pour lui signer des photos. On en profite pour leur demander comment se passe cette rentrée. « Je n'ai rien à dire », avancent Amalfitano et Rémy. « Je n'ai rien à déclarer sur le club », sourit Fanni. Et Bracigliano ? « On est tous concentrés, c'est un moment important de la saison, on travaille tous dans la bonne humeur. » Voilà pour les « discours » formatés. En fait, Margarita Louis-Dreyfus, l'actionnaire, a fait passer un message : interdiction aux dirigeants, joueurs et membres du staff de s'exprimer devant les médias avant l'officialisation de l'arrivée du nouvel entraîneur. Baptiste Aloé, dix-huit ans, défenseur central et un des grands espoirs du club, présent au stage, glisse quelques mots : « C'est bizarre quand monsieur Labrune nous parle... Un truc impressionnant, d'habitude, lui on le voit dans les journaux. »

SILENCE DE RIGUEUR CHEZ LES JOUEURS

FOIE GRAS OU MCDO ? Et que pense de la situation compliquée de l'OM Christian Cataldo, président des Dodger's ? « Je n'avais pas vu ça depuis vingt ans, dit-il. C'est l'encéphalogramme plat *(au niveau du club)*. La campagne des abonnements s'en ressent. On n'a vendu chez les Dodger's qu'environ 75 % des cartes au bout d'un mois alors que, les autres années, c'était plein en une semaine. Ceux qui se sont abonnés cet été, ce sont comme ceux qui vont au restaurant, payent sans même voir la carte, sans savoir s'ils mangeront du foie gras ou un steak haché de McDo. C'est drôle et triste. » Pour se changer les idées, il nous embarque sur son scooter et se hisse jusqu'à Notre-Dame-de-la-Garde. « Certains supporters viennent ici voir la Vierge avant des matches importants », raconte-t-il.
Le lendemain, mercredi, l'OM débute son stage en Suisse, dans les montagnes (hébergement à Crans-Montana), et s'entraîne sur le stade du Christ-Roi, à... Lens (oui, oui, il n'existe pas que le Lens du Pas-de-Calais). Passi est encore à la manœuvre même si un accord est sur le point d'être trouvé finalement avec Élie Baup. Une grande statue du Christ surplombe le tout petit terrain où s'ébrouent quasiment en silence, devant quinze spectateurs, les Phocéens, rincés par une pluie battante. La Vierge, le Christ... Amen. ■

BAUP REMET LA CASQUETTE

EN RUPTURE DE BANC DEPUIS TROIS ANS, L'ANCIEN ENTRAÎNEUR DE TOULOUSE, SAINT-ÉTIENNE, BORDEAUX ET NANTES S'EST ENGAGÉ POUR DEUX SAISONS À L'OM.

« Je ne veux surtout pas faire le deuil de mon métier. L'envie est toujours là, l'ambition sportive aussi. Ce job de consultant n'est pas la fin de quelque chose, c'est juste une coupure pour mieux repartir. » Tels étaient les mots que nous avait confiés Élie Baup, en novembre dernier, dans un restaurant parisien proche du Parc des Princes. Privé de terrain depuis son expérience malheureuse au FC Nantes (saison 2008-09), le consultant de la chaîne cryptée espérait rebondir rapidement dans un club français ou étranger pour reprendre le fil de sa passion. L'odeur des vestiaires lui manquait. Il semblait même prêt à répondre favorablement à l'appel d'un club de L2 ou d'une sélection exotique, « à condition qu'il y ait un vrai projet de travail », ou à redevenir formateur, son premier métier. « Dans ma situation, disait-il, je sais que je vais sans doute devoir repasser par la case pompier de service pour refaire mes preuves. Je ne peux plus avoir l'exigence d'un entraîneur qui est dans le succès, dans la dynamique. » Baup, qui avait failli s'engager au printemps avec Nice afin de succéder à Roy, ne s'attendait alors sans doute pas à ce qu'un club du standing de l'OM fasse appel à ses services. Il se trompait. Mardi, Vincent Labrune, le président délégué du club phocéen, lui a proposé de prendre la succession de Didier Deschamps sur le banc olympien. Une journée plus tard, l'affaire était réglée.
À cinquante-sept ans, Elie Baup s'est engagé pour deux saisons à la tête d'un effectif qu'il a rejoint dès jeudi à Crans-Montana, en Suisse, pour le stage de préparation d'avant-saison.

UN CHOIX PAR DÉFAUT. Bien sûr, il n'était pas le premier choix des dirigeants marseillais. Vincent Labrune et José Anigo avaient d'abord courtisé Frédéric Antonetti. Mais le technicien corse, encore sous contrat au Stade Rennais, n'entendait pas débarquer à l'OM privé de ses adjoints. Il a refusé. Même chose pour Lucien Favre, l'entraîneur suisse du Borussia Mönchengladbach, qui a trop tardé à donner sa réponse et qui a préféré prolonger son contrat avec le club allemand. Baup n'était donc que le troisième choix. Il a été préféré à l'ex-attaquant marseillais Fabrizio Ravanelli, jugé un peu trop tendre, notamment par l'actionnaire Margarita Louis-Dreyfus, très impliquée dans le choix du nouveau coach.
Baup après Deschamps ? Forcément, la décision peut surprendre. On aurait pourtant tort de mésestimer ce choix-là. D'abord, parce que le profil de cet éducateur dans l'âme répond assez bien aux besoins de cet OM en mal de finances qui a l'intention de relancer sa formation pour compenser son manque de compétitivité actuelle sur le marché des transferts. Ensuite, parce que le bonhomme a coaché quatre des meilleurs clubs français : Toulouse (deux fois), Saint-Étienne (deux fois), Bordeaux et Nantes. Et qu'il a déjà passé quinze saisons sur un banc de L1, gagné un Championnat (1999) et une Coupe de la Ligue (2002) avec Bordeaux et effectué huit campagnes européennes, dont la Ligue des champions avec les Girondins et Toulouse (tour préliminaire).

IL DIT AVOIR PROGRESSÉ. Il n'a plus entraîné depuis mai 2009 ? C'est vrai, mais il est resté très proche des joueurs et du jeu grâce à son job de consultant sur Canal+. Voilà trois ans qu'il s'infuse cinq matches de L1 par journée de Championnat depuis sa cabine de commentateur ou devant la télé. Il prétend que ce rôle de consultant a fait progresser l'entraîneur qu'il est resté. « J'ai beaucoup appris de mes discussions avec les joueurs après les matches, explique-t-il. Aujourd'hui, par exemple, je me demande comment je pouvais faire entrer un joueur sur le terrain à cinq minutes de la fin. Pour lui, c'est une énorme frustration. Déjà, il met trois minutes à s'adapter. Ensuite, tous ses partenaires se relâchent parce qu'ils se disent que si l'entraîneur change maintenant, c'est qu'il considère que le match est plié. Aujourd'hui, j'adopterais une tout autre attitude. Je ne lancerais un joueur dans les dernières minutes que pour essayer de renverser un score défavorable, mais pas pour gérer ou préserver un résultat. » Elie Baup va bientôt pouvoir mettre ses plans à exécution. Il a enfin trouvé un club pour tester ses nouvelles théories. Et pas n'importe lequel. ■

LAURENT CAMPISTRON

BIO EXPRESS
57 ans. Né le : 17 mars 1955, à Saint-Gaudens (Haute-Garonne). PARCOURS D'ENTRAÎNEUR : Castelnaudary (1982-1984), Toulouse (centre de formation et adjoint, 1984-1991), Saint-Étienne (centre de formation, 1991-1994 ; équipe A, 1994-février 1996), Bordeaux (adjoint, juillet-décembre 1997 ; équipe A, janvier 1998-octobre 2003), Saint-Étienne (2004-2006), Toulouse (2006-2008), Nantes (septembre 2008-09) et Marseille (depuis juillet 2012). PALMARÈS D'ENTRAÎNEUR : Championnat de France 1999 ; Coupe de la Ligue 2002

448
C'est le nombre de matches de Ligue 1 qu'il a dirigés. Parmi les entraîneurs de l'élite, seuls le Rennais Frédéric Antonetti (471) et le Nancéien Jean Fernandez (567) sont plus expérimentés.

LE CONGOLAIS A SIGNÉ POUR QUATRE ANS

NDINGA L'ATTRACTION MONÉGASQUE

DELVIN NDINGA EST PARTI EN VACANCES l'esprit libéré. Avant de s'envoler pour les Canaries, l'international congolais, qui rentrait de deux matches en sélection contre le Burkina Faso et le Niger, a fait un détour par Monaco. L'ancien Auxerrois s'est engagé pour quatre ans avec le club princier. Suivi de longue date par la cellule recrutement de l'ASM et en particulier Jean-Luc Buisine, qui l'avait déjà à l'œil quand il collaborait avec Lille, le milieu défensif a été sensible au discours de Claudio Ranieri mais aussi à l'ambition du club racheté par le milliardaire russe Dmitry Rybolovlev.

« La possibilité de continuer à grandir avec une équipe comme l'ASM m'a séduit, avoue le joueur de vingt-quatre ans. Il y a ici un très bon projet d'avenir. Quand j'ai vu que les dirigeants misaient sur un coach comme M. Ranieri, j'ai compris que leur discours n'était pas seulement fait de belles paroles. En le faisant venir, ils ont tapé fort. J'ai hâte de travailler avec lui. Je sais qu'il va me faire progresser. » Les deux hommes feront plus ample connaissance à partir du 9 juillet, au retour des congés de Ndinga. L'un et l'autre devront alors se projeter vers la Ligue 2, un nouveau monde aussi bien pour l'Italien que pour le Congolais. Tous deux disputaient encore la Ligue des champions, il y a peu, avec l'Inter Milan et l'AJ Auxerre. « Mais, en venant à Monaco, je ne vois pas à court terme, précise le milieu aux 78 matches dans l'élite. J'ai signé jusqu'en 2016 et je compte bien honorer ce contrat jusqu'au bout. Je suis venu en L2, mais je ne veux pas y rester. En plus, rien dans ce club ne me fait penser à la L2. Des infrastructures aux joueurs en passant par le staff, tout est là pour rappeler que l'ASM est un grand club. »

L'ancien milieu auxerrois rejoint le Rocher avec l'ambition affichée de retrouver au plus vite la Ligue 1.
DR

TROISIÈME RECRUE DE L'ASM. Avec le défenseur italien Andrea Raggi (ex-Bologne) et l'international danois Jakob Poulsen (FC Midtjylland), le Congolais est la troisième recrue monégasque. Il est aussi l'acquisition la plus chère avec 4 M€ d'indemnités versées à Auxerre. Cette somme payée cash a d'ailleurs permis à l'AJA de passer in extremis devant la DNCG et de se sauver d'une relégation administrative. La saison passée, pourtant, l'AJA aurait dû toucher le jackpot avec le puissant milieu de terrain défensif. Lyon proposait 8 M€ pour lui, plus 5,5 M€ d'intéressements et de bonus. Mais Gérard Bourgoin, le président ajaïste, avait refusé avant de prolonger d'un an Ndinga et de lui offrir un des plus gros salaires du club (1,5 M€ brut par saison jusqu'en 2015). ■ **FRANÇOIS VERDENET**

SAINT-ÉTIENNE ET TROYES PREMIERS CONTACTS

Chimbonda a failli revenir

INVITÉ SURPRISE de la liste de Raymond Domenech pour le Mondial 2006, célèbre au point d'avoir sa marionnette aux *Guignols* durant la compétition, Pascal Chimbonda (une sélection) avait disparu des écrans français depuis. Établi en Angleterre à l'époque, à Wigan, l'ancien Havrais et Bastiais n'en est plus parti depuis, portant successivement le maillot de Tottenham, Sunderland, Blackburn, Queens Park Rangers et Doncaster, dernier de Championship (Ligue 2 anglaise) la saison dernière. Chimbonda a bien failli réapparaître sur les radars hexagonaux cet été puisqu'il a récemment été sondé par au moins deux clubs de Ligue 1, Saint-Étienne et Troyes. À la recherche d'un latéral droit après le départ de Loïc Néry à Valenciennes et la fin du contrat d'Albin Ebondo, non reconduit, les dirigeants de l'ASSE l'ont rencontré en milieu de semaine dernière, à la suite de Marcos Ceará.

À trente-trois ans, Pascal Chimbonda espère signer un dernier bon contrat.
PRESSE SPORTS

OPTION MLS. Comme le latéral brésilien du Paris-SG, qui a finalement signé pour deux ans dans son pays d'origine, à Cruzeiro, pour un salaire plus important que celui qu'il touchait à Paris (alors que Saint-Étienne lui proposait en brut ce qu'il avait... en net au PSG), Pascal Chimbonda n'a pas été convaincu par l'offre financière des Stéphanois, lesquels ont également été refroidis par les conditions réclamées pour le transfert du Brestois Paul Baysse (clause libératoire à 3 M€), comme par le caractère de l'international belge Anthony Vanden Borre (24 ans), en fin de contrat à Genk après des passages à Anderlecht, Fiorentina, Genoa et Portsmouth. Du coup, ils restent en alerte sur le sujet, à moins que Loïc Perrin ne se fixe finalement sur le côté droit. Pascal Chimbonda a également été approché par les dirigeants troyens. Promu ce printemps en L1, l'ESTAC est à la recherche d'éléments d'expérience afin d'encadrer sa jeune et prometteuse équipe, d'où l'idée de récupérer Chimbonda. Mais, là aussi, les conditions qui lui ont été proposées semblent trop éloignées de ses aspirations, ainsi que les structures du club.

À trente-trois ans, après de belles années en Angleterre, celui-ci peut se permettre d'attendre et de choisir sa destination. Du coup, il semble plutôt se tourner vers les États-Unis et attend des nouvelles de la MLS après avoir un temps songé à revenir au pays. ■ **ARNAUD TULPIER, AVEC J. R.**

C'EST FAIT

Villas-Boas à Tottenham
Écarté début mars de Chelsea, André Villas-Boas a retrouvé une équipe : le technicien portugais s'est engagé pour trois saisons avec Tottenham sur une base de 5 M€ par an.

Chafni et Benschop à Brest
Le Stade Brestois a recruté le milieu marocain Kamel Chafni (30 ans), en fin de contrat avec Auxerre et qui s'est engagé pour trois saisons. Il a également enrôlé, pour quatre ans, Charlison Benschop, un attaquant néerlandais qui évoluait à l'AZ Alkmaar.

Le Paris-SG s'active
Quelques heures après avoir accueilli l'Argentin Ezequiel Lavezzi, le PSG a officialisé la signature d'Adrien Rabiot (17 ans). Formé au club, le milieu relayeur a signé son premier contrat pro d'une durée de trois ans.

El-Jadeyaoui rejoint Angers
Après trois saisons sous les couleurs de Guingamp, Alharbi el-Jadeyaoui a signé pour deux ans avec le SCO d'Angers.

Caen s'offre Duhamel
Après deux saisons à Metz, Mathieu Duhamel (27 ans) rebondit à Caen. L'attaquant s'est engagé pour deux ans.

Lemoigne à Lens
Libre après six saisons à Sedan, Jérôme Lemoigne a décidé de rejoindre Lens. Le milieu défensif de vingt-neuf ans a paraphé un contrat de trois ans, plus une année en option en cas de montée en L1.

EUROPE

Finlande

CHAMPIONNAT EXPRESS

15e JOURNÉE

Honka Espoo-Mariehamn	2-2
HJK Helsinki - MyPa-47	1-1
VPS Vaasa-Jyväskylä	2-0
FC Lahti-Inter Turku	4-3
H. Valkeakoski-TPS Turku	1-0
KuPS Kuopio-J. Pietarsaari	1-0

CLASSEMENT

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.
1. HJK Helsinki	38	16	9	3	4	27	13
2. IFK Mariehamn	28	15	8	4	3	22	16
3. FC Inter Turku	26	15	8	2	5	28	19
4. VPS Vaasa	24	15	7	3	5	17	11
5. MyPa-47	24	15	7	3	5	16	10
6. FC Lahti	22	16	7	1	8	18	24
7. Honka Espoo	21	15	6	3	6	13	20
8. TPS Turku	20	14	6	2	6	18	14
9. H. Valkeakoski	18	15	6	0	9	17	22
10. JJK Jyväskylä	17	15	5	2	8	20	30
11. KuPS Kuopio	15	16	4	3	9	18	24
12. J. Pietarsaari	13	15	3	4	8	12	25

Norvège

CHAMPIONNAT EXPRESS

MATCH DÉCALÉ | 13e J.

Vålerenga-Aalesunds FK	0-0

CLASSEMENT

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.
1. Strömsgodset	29	13	9	2	2	28	16
2. Molde FK	28	13	9	1	3	26	14
3. FK Haugesund	24	13	6	6	1	22	12
4. Rosenborg	22	13	5	7	1	23	13
5. Tromsö IL	22	13	6	4	3	22	14
6. Hönefoss BK	18	13	4	6	3	11	13
7. Sandnes ULF	17	13	4	5	4	18	21
8. Brann Bergen	16	13	5	1	7	21	20
9. Aalesunds FK	16	13	3	7	3	16	16
10. Vålerenga Oslo	15	12	4	3	5	13	16
11. Sogndal IL	14	13	3	5	5	13	18
12. Viking Stavanger	14	13	4	2	7	10	21
13. Odd Grenland	13	12	3	4	5	13	17
14. Fredrikstad FK	12	13	3	3	7	21	21
15. Lillestrøm SK	11	13	2	5	6	14	22
16. Stabaek IF	7	13	2	1	10	10	29

Suède

CHAMPIONNAT EXPRESS

13e JOURNÉE

Atvidabergs-Elfsborg Boras	5-1
Malmö FF-AIK Solna	4-0
Helsingborg-Gefle IF	4-1
BK Häcken-GIF Sundsvall	1-2
Mjällby AIF-Norrköping	0-2
Djurgardens-IFK Göteborg	3-2
Kalmar FF-Syrianska FC	3-0

CLASSEMENT

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.
1. Elfsborg Boras	30	13	10	0	3	23	12
2. Malmö FF	25	13	7	4	2	24	16
3. Helsingborg	22	13	5	6	2	16	13
4. AIK Solna	22	13	5	6	2	15	13
5. BK Häcken	20	13	6	2	5	29	16
6. Atvidabergs	20	13	6	2	5	27	20
7. Norrköping	20	13	6	2	5	20	26
8. Djurgardens	16	13	3	7	3	18	18
9. GIF Sundsvall	16	13	4	4	5	15	15
10. Mjällby AIF	16	13	3	7	3	17	18
11. Kalmar FF	16	13	4	4	5	15	16
12. Syrianska FC	16	13	5	1	7	14	21
13. IFK Göteborg	15	13	3	6	4	18	18
14. Gefle IF	13	13	2	5	6	8	21
15. GAIS Göteborg	9	12	1	6	5	13	15
16. Örebro SK	4	12	0	4	8	10	22

Ce classement ne tient pas compte du match GAIS Göteborg-Örebro SK, joué jeudi soir.

Ligue des champions

EXPRESS

1er TOUR DE QUALIFICATION ALLER

3 JUILLET

F91 Dudelange (LUX)-SP Tre Penne (SAM) : 7-0 (2-0). Buts : Melisse (25e), Benzouien (29e, 53e), Legros (47e), Joachim (51e, 90e + 3), D'Orsi (78e c.s.c.).

FC La Valette (MAL)-FC Lusitanos (AND) : 8-0 (6-0). Buts : J. Caruana (4e), Mifsud (10e, 18e, 45e, 70e), Johnnattann (17e, 23e), E. Agius (72e).

Linfield FC (R.U.)-B36 Torshavn (FER) : 0-0.

Retour : le mardi 10 juillet.

TIRAGE AU SORT

2e TOUR DE QUALIFICATION

Les matches seront joués par aller-retour respectivement les 17 et 18 juillet et les 24 et 25 juillet.

Skënder Korce (ALB)-Debrecen (HON)
NK Maribor (SVN)-Zel. Sarajevo (BOS)
Zilina (SLQ)-Hap. Kiryat Shmona (ISR)
BATE Borisov (BLR)-Var. Skopje (MAC)
AEL Limassol (CHY)-Linfield (R.U.) ou B36 Torshavn (FER)
Shamrock (IRR)-Ekr. Panavezys (LIT)
Flora Tallinn (EST)-FC Bâle (SUI)
New Saints (GAL)-Helsingborgs (SUE)
HJK Helsinki (FIN)-KR Reykjavik (ISL)
Molde FK (NOR)-FK Ventspils (LET)
F91 Dudelange (LUX) ou SP Tre Penne (SAM)-RB Salzbourg (AUT)
Slov. Liberec (TCH)-Ch. Karaganda (KAZ)
Lud. Razgrad (BUL)-Din. Zagreb (CRO)
Neftchi Bakou (AZE)-Zestafoni (GEO)
Ulisses (ARM)-Sheriff Tiraspol (MOL)
FC La Valette (MLT) ou FC Lusitanos (AND)-Partizan Belgrade (SER)
B. Podgorica (MNE)-Sl. Wrodaw (POL)

Europa Ligue

EXPRESS

1er TOUR DE QUALIFICATION

3 JUILLET

Vikingur (FER)-FC Gomel (BLR) **0-6**
Skendija (MAC)-Portadown (R.N) **0-0**

Les résultats des autres matches joués jeudi seront communiqués dans notre édition de mardi prochain. Les matches retour sont prévus les 10 et 12 juillet.

AMSUD

Brésil

CHAMPIONNAT EXPRESS

7e JOURNÉE

Gr. Porto Alegre-At Mineiro	0-1
Vasco da Gama-Ponte Preta	3-2
Nautico-Fluminense	0-2
Cruzeiro-Sao Paulo	2-3
Bahia-Internacional RS	1-1
Flamengo-Atletico GO	3-2
Corinthians-Botafogo	reinis
Coritiba-Sport Recife	2-3
Portuguesa-Santos	0-0
Palmeiras-Figueirense	3-1

CLASSEMENT

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.
1. A.C. Mineiro	16	7	5	1	1	10	3
2. Vasco Gama	16	7	5	1	1	14	10
3. Fluminense	15	7	4	3	0	14	5
4. Cruzeiro	14	7	4	2	1	10	6
5. Internacional	12	7	3	3	1	10	6
6. Gr. Porto Alegre	12	7	4	0	3	7	4
7. Flamengo	12	7	3	3	1	13	11
8. Sao Paulo	12	7	4	0	3	8	8
9. Botafogo	9	6	3	0	3	14	13
10. Ponte Preta	9	7	2	3	2	8	8
11. Sport Recife	8	7	2	2	3	7	9
12. Portuguesa	8	7	2	2	3	5	8
13. Coritiba	7	7	2	1	4	12	13
14. Bahia	7	7	1	4	2	6	7
15. Figueirense	7	7	1	4	2	7	9
16. Nautico	7	7	2	1	4	8	15
17. Palmeiras	5	7	1	2	4	7	9
18. Santos	5	7	0	5	2	3	5
19. Corinthians	4	6	1	1	4	3	7
20. Atletico GO	2	7	0	2	5	4	14

BUTEURS

1. Alecsandro (Vasco da Gama), **5 buts.**
2. Herrera (Botafogo), Wellington Paulista (Cruzeiro), Vagner Love (Flamengo), Araujo (Nautico), Luis Fabiano (Sao Paulo), **4 buts.**
7. Caio (Figueirense), Renato Abreu (Flamengo), Samuel Rosa (Fluminense), Danilinho, Jô (Atletico Mineiro), Roger (Ponte Preta), Juninho Pernambucano (Vasco da Gama), **3 buts.**

COUPE

RENDEZ-VOUS

FINALE ALLER

VENDREDI 6 JUILLET

Palmeiras-Coritiba

FINALE RETOUR

JEUDI 12 JUILLET

Coritiba-Palmeiras

Copa Libertadores

FINALE RETOUR

Le résultat du match Corinthians Sao Paulo (BRE)-Boca Juniors (ARG), 1-1 à l'aller, joué dans la nuit de mercredi à jeudi, sera communiqué dans notre édition de mardi prochain.

AFRIQUE

Coupe de la Confédération

EXPRESS

BARRAGES ALLER

MATCH DÉCALÉ

2 JUILLET

Les huit clubs éliminés des huitièmes de finale de la Ligue d'Afrique des champions sont reversés dans cette compétition.

Djoliba (MLI)-Cl. Africain (TUN) **2-0**

RENDEZ-VOUS

BARRAGES RETOUR

VENDREDI 13 JUILLET

CO Bamako (MLI) - Al-Hilal (SOU) (0-2)
COD Meknès (MAR)-St. Malien (MLI) (0-0)
L. Dolisié (CGO)-MAS Fès (MAR) (0-1)
Al-Ahly Sh. (SOU) - Cotonsport (CAM) (0-0)

SAMEDI 14 JUILLET

WAC (MAR)-AFAD Djekanou (CIV) (0-0)
B. Leopards (RPC)-El-Merreikh (SOU) (2-0)

DIMANCHE 15 JUILLET

Interclube (ANG)-D. Harare (ZIM) (0-0)
Club Africain (TUN)-Djoliba (MLI)

CONCACAF

États-Unis

CHAMPIONNAT PREMIÈRE PHASE EXPRESS

MATCHES DU 4 JUILLET

Portland-San Jose	2-1
Houston-Chicago Fire	0-0

CLASSEMENT EST

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.
1. DC United	33	18	10	3	5	34	22
2. New York RB	31	17	9	4	4	32	23
3. S. Kansas City	29	16	9	2	5	20	16
4. Chicago Fire	28	17	8	4	5	21	19
5. Houston Dyn.	24	17	6	6	5	22	24
6. Columbus Cr.	22	15	6	4	5	16	15
7. New England	19	16	5	4	7	22	22
8. Montréal Imp.	18	18	5	3	10	24	32
9. Philadelphia	13	14	3	2	9	13	17
10. Toronto FC	9	15	2	3	10	17	29

CLASSEMENT OUEST

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.
1. San Jose Eart.	36	13	11	3	4	36	24
2. Real Salt Lake	32	13	10	2	6	28	21
3. Seattle Sound.	26	17	7	5	5	21	18
4. Vancouver Wh.	26	16	7	5	4	18	19
5. Colorado Rap.	22	16	7	1	8	24	21
6. LA Galaxy	20	17	6	2	9	25	27
7. Portland Timb.	19	16	5	4	7	16	21
8. D. Chivas USA	19	16	5	4	7	11	18
9. FC Dallas	14	17	3	5	9	16	26

Ces classements ne tiennent pas compte des matches Montréal Impact-Sporting KC, FC Dallas-Toronto, Colorado Rapids-Whitecaps Vancouver, Real Salt Lake-Seattle Sounders et Los Angeles Galaxy-Philadelphia Union, joués dans la nuit de mercredi à jeudi.

BUTEURS

1. Wondolowski (San Jose Earthquakes), **14 buts.**
2. Cooper (New York RB), **11 buts.**
3. Pontius (DC United), Bruin (Houston), Henry (New York RB), **9 buts.**
6. Sène (New England), Koevermans (Toronto), **8 buts.**
8. Maicon Santos (DC United), Saborio (Real Salt Lake), Gordon (San José Earthquakes), Johnson (Seattle Sounders), **7 buts.**

ASIE

Coupe arabe des nations

9e ÉDITION

EN ARABIE SAOUDITE, DU 22 JUIN AU 6 JUILLET

Le premier de chaque groupe et le meilleur deuxième sont qualifiés pour les demi-finales.

GROUPE A

Arabie saoudite-Koweït	4-0
Koweït-Palestine	2-0
Arabie saoudite-Palestine	2-2

CLASSEMENT FINAL

1. Arabie saoudite, 4 pts. 2. Koweït, **3.** 3. Palestine, **1.**

GROUPE B

Maroc-Bahreïn	4-0
Libye-Yémen	3-1
Bahreïn-Yémen	0-2
Libye-Maroc	0-0
Libye-Bahreïn	2-1
Yémen-Maroc	0-4

CLASSEMENT FINAL

1. Maroc, Libye, 7 pts. 3. Yémen, **3.** 4. Bahreïn, **0.**

GROUPE C

Égypte-Soudan	1-1
Irak-Liban	1-0
Liban-Soudan	0-2
Irak-Égypte	2-1
Soudan-Irak	1-1
Égypte-Liban	1-1

CLASSEMENT FINAL

1. Irak, 7 pts. 2. Soudan, **5.** 3. Égypte, **2.** 4. Liban, **1.**

EXPRESS

DEMI-FINALES | 3 JUILLET

Arabie saoudite-**Libye** 0-2
Maroc-Irak 2-1

Arabie saoudite-LIBYE : 0-2 (0-0). Buts : Sbaai (75e), Saad (90e s.p.).

MAROC-Irak : 2-1 (1-1). Buts : Ghrib (23e), Salhi (27e) pour le Maroc ; Abdullah (90e s.p.) pour l'Irak.

RENDEZ-VOUS

FINALE

VENDREDI 6 JUILLET

Maroc-Libye, à Djeddah

Le match pour la troisième place Arabie saoudite-Irak se déroulait le jeudi 5 juillet. Vous trouverez le résultat dans notre édition de mardi prochain.

ES POIRS

EURO 2012 U19

PHASE FINALE

EN ESTONIE, DU 3 AU 20 JUILLET

Les deux premiers de chaque groupe se qualifient pour les demi-finales. Les trois premières équipes de chaque groupe seront qualifiées pour le Mondial 2013 U20 en Turquie.

Groupe A

EXPRESS

1re JOURNÉE

3 JUILLET

Grèce-Espagne	1-2
Estonie-Portugal	0-3

Grèce-Espagne : 1-2 (0-0). Buts : Diamantakos (66e) pour la Grèce ; Jesé Rodríguez (30e), Osede (40e) pour l'Espagne.

Estonie-Portugal : 0-3 (0-0). Buts : Pikk (5e c.s.c.), Betinho (25e), Daniel Martins (72e).

CLASSEMENT

1. Portugal, Espagne, **3 pts.** 3. Estonie, Grèce, **0.**

RENDEZ-VOUS

2e JOURNÉE

VENDREDI 6 JUILLET

Estonie-Grèce
Portugal-Espagne

3e JOURNÉE

LUNDI 9 JUILLET

Espagne-Estonie
Portugal-Grèce

Groupe B

EXPRESS

1re JOURNÉE

3 JUILLET

Serbie-France	0-3
Angleterre-Croatie	1-1

Le 3 juillet, à Rakvere, **Serbie-France : 3-0 (3-0). Arbitre :** M. Hunter (ILN). **Buts :** Samnick (17e), Pogba (26e s.p.), Vion (32e). **Avertissements :** Spajic (16e), Pajovic (26e), Stojkovic (42e), Poletanovic (57e) pour la Serbie ; Digne (21e), Samnick (54e), Pogba (67e), Phojo (86e) pour la France. **Expulsion :** Mitrovic (66e) pour la Serbie.

Serbie : Pajovic - Stojkovic, Spajic, Mijailovic (c.), Radoja - Petrovic (Varga, 63e), Ivkovic - Dimic, Poletanovic (Djurdjevic, 61e), Cavric (Radovanovic, 75e) - Mitrovic. **Entr. :** Z. Maric.

France : Areola - Foulquier, Samnick, Umtiti, Digne (Phojo, 64e) - Pléa (Ngando, 64e), Pogba (c.), Veretout, Kondogbia - Vion, Bahebeck (Mayi, 83e). **Entr. :** P. Mankowski.

Angleterre-Croatie : 1-1 (0-0). Buts : Chalobah (60e) pour l'Angleterre ; Pavicic (57e) pour la Croatie.

CLASSEMENT

1. France, **3 pts.** 2. Angleterre, Croatie, **1.** 4. Serbie, **0.**

RENDEZ-VOUS

2e JOURNÉE

VENDREDI 6 JUILLET

France-Croatie
Serbie-Angleterre

3e JOURNÉE

LUNDI 9 JUILLET

Croatie-Serbie
France-Angleterre

FÉMININES

AMICAL

Le 4 juillet 2012, à Orléans (stade de la Source), **France-Roumanie : 6-0 (4-0). Spectateurs :** 3737. **Arbitre :** Mme Staubli (SUI). **Buts :** Thomis (22e), Le Sommer (29e, 41e), Necib (33e), Franco (61e), Catala (68e).

France : Bouhhadi (Deville, 46e) - Franco (Catala, 64e), Meilleroux (c.) (Georges, 46e), Renard (Viguier, 76e), Bompastor (Boulleau, 61e) - Abily (Soyer, 46e), Bussaglia - Thomis, Necib, Thiney - Le Sommer (Delie, 46e). **Entr. :** B. Bini.

Roumanie : Ganea (S. Radu, 86e) - Oprea, Olar (c.), Ficzay, Gurz (Flesariu, 46e) - Sarghe (Pesu, 86e), Bortan (Tomescu, 86e) - Banuta (Sandu, 76e), Pop (M. Radu, 86e), Sinka - Dusa. **Entr. :** M. Delicoiu.

RENDEZ-VOUS

MERCREDI 11 JUILLET, À BEAUVAIS (STADE PIERRE-BRISSON),

France-Russie

JEUDI 19 JUILLET, À PARIS (STADE CHARLÉTY),

France-Japon

EURO 2012 U19

PHASE FINALE

EN TURQUIE, DU 2 AU 14 JUILLET

Les deux premiers de chaque groupe se qualifient pour les demi-finales.

Groupe A

EXPRESS

1re JOURNÉE

2 JUILLET

Turquie-Portugal	0-0
Danemark-Roumanie	1-0

CLASSEMENT

1. Danemark, **3 pts.** 2. Turquie, Portugal, **1.** 4. Roumanie, **0.**

Ce classement ne tient pas compte des matches de la 2e journée Turquie-Danemark et Portugal-Roumanie, joués jeudi, dont les résultats seront dans notre édition de mardi prochain.

RENDEZ-VOUS

3e JOURNÉE

DIMANCHE 8 JUILLET

Roumanie-Turquie
Portugal-Danemark

Groupe B

EXPRESS

1re JOURNÉE

2 JUILLET

Angleterre-Suède	0-1
Espagne-Serbie	3-0

CLASSEMENT

1. Espagne, Suède, **3 pts.** 3. Angleterre, Serbie, **0.**

Ce classement ne tient pas compte des matches de la 2e journée Espagne-Angleterre et Serbie-Suède, joués jeudi, dont les résultats seront dans notre édition de mardi prochain.

RENDEZ-VOUS

3e JOURNÉE

8 JUILLET

Serbie-Angleterre
Suède-Espagne

Résultats

VENDREDI 6 JUILLET 2012 | N° 3 456 BIS

DIRECTION, ADMINISTRATION, RÉDACTION, VENTES : 4, cours de l'Île-Seguin, BP 10 302, 92102 Boulogne-Billancourt Cedex. Tél. : 01-40-93-20-20. Fax : 01-40-93-24-05. CCP Paris 9427 90 C.

SNC L'ÉQUIPE. Capital : 50 000 €. **Durée :** 99 ans du 26 juillet 1985. **Siège social :** 4, cours de l'Île-Seguin, BP 10 302, 92102 Boulogne-Billancourt Cedex. **Gérant :** Marie-Odile Amaury. **Principaux associés :** SA « Éditions Amaury », SAS Intra-presse.

DIRECTEUR GÉNÉRAL, DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : François Morinière.

ABONNEMENTS : 69-73, boulevard Victor-Hugo, 93585 Saint-Ouen Cedex. Tél. : 01-76-49-33-33. Fax : 01-58-61-01-37. France métropolitaine : 107 € (1 an) ; couplage (*France Football* + *France Football* week-end) : 175 € (1 an). Autres pays sur demande. Modifications : joindre numéro d'abonné et/ou adresse complète.

PUBLICITÉ COMMERCIALE : Amaury Médias. (Roland Aouizerate).

Le n° 3 455 bis de *France Football*, daté du 29 juin 2012, a été tiré à 126 182 exemplaires.

COMMISSION PARITAIRE : n° 0613 K 83518. **DISTRIBUTION :** Presstalis. **IMPRESSION-BROCHAGE :** Maury Malesherbes (45).

Ballon d'Or et *France Football* sont des marques déposées.

Toute reproduction est susceptible d'entraîner des poursuites. Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright France Football et Presse Sports. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

OJD DIFFUSION PAYANTE 2011

PROMU EN CFA
FC CHAMBLY THELLE

DEPUIS VINGT-TROIS ANS qu'il a créé le club de l'Oise, le président avance avec le même leitmotiv : aller le plus haut possible.

LUZI UNE AMBITION DÉBORDANTE

« ÇA ? ÇA DURERA TROIS SEMAINES. » Sa femme n'y croyait pas. Mais Fulvio Luzi, président-fondateur du FC Chambly Thelle en 1989, savait très bien où il voulait aller. Vingt-trois ans après, son « troisième enfant » est plus vivant que jamais. Visez un peu : après des débuts en cinquième division départementale et dix échelons gravis, le petit club du sud de l'Oise jouera pour la première fois de son histoire en CFA cette saison ! Un succès global, puisque huit des dix équipes camblysiennes – dont les quatre seniors – sont montées à l'issue de l'exercice 2011-12. Mais cette réussite ne surprend pas du tout son président, âgé de quarante-huit ans. « Quand on a monté le club, l'idée c'était d'aller le plus haut possible », précise-t-il. Et ce sacré personnage voit les choses en (très) grand : « On ne se met pas de limites. Si un jour on peut aller en L1, pourquoi pas. Ça paraît déconnant *(sic)*, je le sais, mais tout notre projet est fondé sur la montée. » Florent Routier, entraîneur adjoint en charge de la préparation physique et mentale, pratique l'individu depuis 1995. Il précise : « Fulvio a toujours voulu aller le plus haut possible, même quand on était en division départementale. Il y croit tellement qu'il arrive à diffuser cette croyance autour de lui. »

HOMME DE TERRAIN. D'origine italienne, Fulvio Luzi est un type entier, passionné. Du coup, il rassemble et entraîne tout le monde dans son sillage. Un exemple ? Une trentaine de membres de sa famille jouent un rôle – de près ou de loin – au club ! Fulvio, c'est aussi un mec atypique qui vous balance le plus sérieusement du monde que son poste de président ne lui plaît pas. Ce qui le botte, c'est le terrain. « Il a pris le poste plus par obligation qu'autre chose *(il y a une douzaine d'années, après avoir été entraîneur puis trésorier)*, raconte Bruno Luzi, son frère et coach de la CFA. Ce n'est pas un président de coulisses tel qu'on le voit ailleurs. Lui, il aime la compétition. » Résultat, cet ancien joueur de bon niveau (il a disputé le Championnat de France U17 avec Chantilly) qui dirige une société d'articles de sport s'implique beaucoup dans le domaine sportif. « C'est un peu particulier, mais il est sur le banc tous les dimanches et donne son opinion », dévoile Routier. Homme de caractère « plutôt nerveux et stressé », dixit Quentin Deberles, le gardien de but, Fulvio Luzi vit à 100 % pour son club. Alors, parfois, ça déborde. « Je ne suis pas toujours aimé, car je suis quelqu'un de dur, reconnaît sans détour l'intéressé. Si on me cherche, on me trouve. » « Ce n'est pas toujours facile avec lui, ajoute Routier en rigolant. Mais si on en est là, c'est grâce à sa passion et à son exigence. »

> ON NE SE MET **PAS DE LIMITES.** SI UN JOUR ON PEUT ALLER EN L1...

UN INTER MILAN À L'ANCIENNE. Son influence est telle que même sa formation, besogneuse et animée par une soif de victoires insatiable, lui ressemble. À Chambly, on ferme derrière et on balance devant. « C'est peut-être l'origine italienne qui veut ça, mais la vocation du FC Chambly, c'est pas de jouer comme le Barça, c'est de gagner, explique le président. Je m'en fous du beau jeu. Ici, c'est l'Inter Milan, du catenaccio à l'ancienne. » Et comme on ne change pas une équipe qui gagne, les Picards repartiront au combat cette saison avec les mêmes valeurs : solidarité, esprit d'équipe et sens du collectif. Les seuls changements concerneront le stade des Marais, qui aura enfin sa première tribune de 400 places à la fin de l'été et un parking pour accueillir les spectateurs. Pour Fulvio Luzi, l'objectif reste le même : grimper, encore et toujours. « Le jour où je sens que je ne peux pas aller au-dessus, j'arrête, se marre-t-il. Mais il va falloir me convaincre. » Surtout qu'aujourd'hui sa femme est la première à venir voir les matches. ■ **THIBAUT FORTÉ**

FICHE D'IDENTITÉ

CINQ DERNIÈRES SAISONS
2011-12 : CFA2 (1er gr. A)
2010-11 : CFA2 (9e gr. B)
2009-10 : DH (1er)
2008-09 : DH (6e)
2007-08 : PH (1er)

SAISON 2011-12
1er du groupe A de CFA2, avec 86 points pour 15 victoires, 11 nuls et 4 défaites. 42 buts marqués, 27 encaissés.

C'EST OÙ ?

Chambly (Oise)
Habitants : 9395.
Club créé en : 1989
Division : CFA
Nombre de licenciés : 400
Budget prévisionnel : 500 000 €

TÉLÉ WEB

VENDREDI

→14.00 Sport+/Match de qualification au Mondial 2013 de beach-soccer.
14.30 ESPN Classic/Golden Foot.
→15.15 Sport+/Match de qualification au Mondial 2013 de beach-soccer.

→15.30
Eurosport 2/France-Croatie, Euro U19.
15.30 Be In Sport/Matches de qualification au Mondial 2013 de beach-soccer.
18.30 Trace Sport/Just Fan OM.
23.30 Eurosport/France-Croatie, Euro U19.

SAMEDI

09.15 Eurosport/Portugal-Espagne, Euro U19.
→12.00 Eurosport 2/Kashiwa Reysol-Nagoya Grampus, Championnat japonais.

→15.15
Sport+/Match de qualification au Mondial 2013 de beach-soccer.
17.15 Be In Sport/Replay Serie A 2011-12.
20.30 Be In Sport/Replay Ligue 1 2011-12.
01.20 Direct 8/L'amour foot, théâtre.

DIMANCHE

11.45 Sport+/Match de qualification au Mondial 2013 de beach-soccer.
15.15 Be In Sport/Replay Serie A 2011-12.
15.30 ESPN Classic/Certifié classic : allez la France.
17.00 Be In Sport/Matches de qualification au Mondial 2013 de beach-soccer.
19.00 Sport+/Match de qualification au Mondial 2013 de beach-soccer.
20.30 Be In Sport/Replay Ligue 1 et Liga 2011-12.
21.00 ESPN Classic/Pays-Bas - RFA, finale de la Coupe du monde 1974.

→23.00
ESPN Classic/France-Italie, finale de la Coupe du monde 2006.

LUNDI

14.30 ESPN Classic/Euro 1992 : le raid des Vikings.
→15.00 Eurosport 2/Espagne-Estonie, Euro U19.
17.15 Be In Sport/Replay Serie A 2011-12.
18.45 Sport+/New England Revolution-New York Red Bulls, match de MLS.

→19.00
Eurosport/Angleterre-France, Euro U19.
20.00 Trace Sport/Up Close With Juliano Belletti.
20.30 Be In Sport/Replay Ligue 1, Liga et Serie A 2011-12.
20.45 Canal+ Sport/Les temps forts de la Premier League.
23.00 Sport+/Un match du Championnat brésilien.

→ *Matches en direct.*
⇨ *Les émissions de L'Équipe TV.*

DVD

QUAND THIERRY ROLAND CROISE LINO VENTURA

AVANT LE MONDIAL 2010, Thierry Roland, décédé le 16 juin, avait évoqué dans *France Football* la demi-finale de Séville qu'il avait commentée sur Antenne 2 avec son complice Jean-Michel Larqué *(voir DVD)* : « Je nous revois à la fin, K.-O. debout. On décide d'aller voir les joueurs. Dans un couloir, on voit un type qui parle tout seul, agite les bras et répète : "C'est pas possible, mais dites-moi que je rêve !" C'est Lino Ventura. On arrive ensuite devant le vestiaire à l'instant où les premiers joueurs en sortent. C'est la mode des Ray-Ban. Tous en portent. Sous chaque paire de lunettes noires se devine la trace des coulées de larmes. Terrible ! » **L. C.**

ILS L'ONT DIT SUR francefootball.fr

JULIEN SABLÉ
(Non prolongé par Nice, le milieu de terrain n'en veut pas à Claude Puel) « C'est une décision de Claude Puel. Je suis très déçu. Mais je respecte son choix. Tout ça s'est fait entre hommes. »

HERVÉ LOUNGOUNDJI
(Le sélectionneur de la Centrafrique voit plus loin que le succès face à l'Égypte lors des qualifications pour la CAN 2013) « On cherche à entrer dans la cour des grands. Jouer avec les grands nous intéresse. On est confiants pour la suite. »

KÉVIN AFOUGOU
(Après deux saisons au Paris FC, le défenseur de vingt-deux ans va découvrir la L2 sous les couleurs de Châteauroux) « Je suis pressé ! C'est un départ dans l'inconnu, mais j'envie de voir ce que ça donne au-dessus *(sic)*. »

FF NON STOP

francefootball.fr
ENCORE PLUS DE SÉVILLE
Michel Hidalgo, Jean-Luc Ettori, Bernard Genghini… Les acteurs de Séville 82 en racontent plus, vendredi et samedi, sur le site de *France Football*.

facebook.com/francefootball.fr
LES IMAGES FORTES DE RFA-FRANCE 82
Revivez, en vidéo, sur la page Facebook de *FF*, les moments forts de la demi-finale du Mundial 82, opposant l'Allemagne fédérale à la France.

twitter.com/francefootball
MERCATO SHOW
Suivez toute l'actualité des transferts sur le compte Twitter de *FF*.

VENTE AU NUMÉRO

FRANCE FOOTBALL MARDI - 2,20€/ex
N°s spéciaux 3,50€/ex

FRANCE FOOTBALL WEEK-END - 1,60€/ex

N°.....du ...../...../.....
N°.....du ...../...../.....
N°.....du ...../...../.....
N°.....du ...../...../.....

Je joins mon règlement par chèque bancaire à l'ordre de France Football et retourne le tout sous enveloppe affranchie au tarif en vigueur à : France Football - Service vente anciens numéros - 4, cours de l'Ile-Seguin - BP 10302 - 92102 Boulogne Billancourt.

NOM ..... PRÉNOM .....
ADRESSE .....
.....
CODE POSTAL |_|_|_|_|_| VILLE .....
TÉL ..... E-MAIL .....

OFFRE VALABLE POUR TOUS LES NUMÉROS DE MOINS D'UN AN SOUS RÉSERVE DE STOCKS DISPONIBLES, UNIQUEMENT EN FRANCE MÉTROPOLITAINE. FRAIS D'EXPÉDITION PRIS EN CHARGE PAR FRANCE FOOTBALL.
Conformément à la législation en vigueur, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification pour toute information vous concernant.

RCS Nanterre B 332 978 485

TRADE MARK
Heineken®
open your world*
PUBLICIS CONSEIL RCS Nanterre 311 832 982
*Ouvrir une Heineken, c'est consommer une bière vendue dans le monde entier.
L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.